

LA GLOIRE
DU SEXE

LES
FEMMES
ILLUSTRES.



F E M M E S

ILLVSTRES,

O V

LES HARANGVES

HEROÏQVES

D E

MONSIEVR DE SCVDERY,

A V E C

LES VERITABLES PORTRAITS DE
ces Heroïnes, tirez des Medailles Antiques.



A P A R I S,

Chez { ANTOINE DE SOMMAVILLE, en la Ga-
lerie des Merciers, à l'Escu de France, } Au Pa-
& }
{ AVGVSTIN COVRBE', en la mesme Ga- }
lerie, à la Palme. }
lais.

M. DC. XXXXII.

A V E C P R I V I L E G E D V R O Y.



A V X
D A M E S.

Uffre *LES FEMMES
ILLUSTRES*, aux
plus Illustres des femmes,
& les coniuire d'en vouloir
prendre la protection. En soutenant
la gloire de ces Heroïnes, elles sou-
tiendront la leur propre: & par un
interest genereux, elles se defendront
en les defendant. Pour moy, Belles
& aimables Dames, qui ay tousiours
esté adorateur de vostre Sexe; pour-

E P I S T R E.

veu que cet Ouvrage vous plaise, & qu'il contribué quelque chose à vostre reputation; ie seray arriué à la fin, que ie me suis proposée. Que si toutefois, par une bonté qui vous est naturelle; vous voulez me protéger; & que la malice des hommes me reduise aux termes, d'auoir besoin de ce glorieux secours; Vous leur direz, s'il vous plaist, ce que ie m'en vay vous dire: & tascherez de les faire taire, si vous me iugez digne de parler.

Ils scauront donc, pour les instruire de mon dessein; que l'heureux succès de la Traduction que i'ay faite, des Harangues du Manzini, m'a obligé en partie, à entreprendre celles-cy. I'ay voulu voir si ie réussirois aussi bien, en Original

E P I S T R E.

qu'en Copie : & si ie ne m'égarerois point , lors que ie marcherois sans guide. Que s'ils trouvent estrange , que i'aye choisi des femmes , pour exprimer mes pensées ; & qu'ils s'imaginent que l'Art Oratoire , vous est absolument inconnu : désabusez-les , ie vous en coniuire ; & me deffendez avec tant d'eloquence , qu'ils soient contraints de confesser , que vous n'en manquez pas ; & que par consequent , ie n'ay point failly en mon election. En effet , entre mille belles qualitez , que les Anciens ont remarquées en vostre Sexe ; ils ont toujours dit , que vous possediez l'eloquence , sans art , sans travail , & sans peine : que la Nature vous donnoit liberalement , ce que l'estude nous vend bien cher : que vous

EPISTRE.

naissiez ce que nous devenons en fin :
& que la facilité de bien parler vous
est naturelle , au lieu qu'elle nous est
acquise. Mais me diront-ils , peut-
estre , puis que les Dames sont natu-
rellement si eloquentes , pourquoy ne
leur faites vous pas observer pon-
ctuellement , toutes les parties de l'O-
raison , comme la Rethorique les en-
seigne dans les Escolles ? Que ne voit-
on en ce Livre , (pardonnez moy Il-
lustres Dames , les terribles mots que
ie vay dire ;) les Exordes , les Nar-
rations , les Epilogues , les Exagera-
tions , les Metaphores , les Disgres-
sions , les Anthitheses , & toutes ces
belles figures , qui ont accoustumé d'en-
richir les Ouvrages de cette espece ?
A cela i'ay à leur respondre , qu'elles
y sont ; mais qu'elles y sont plus adroi-
tement

EPISTRE.

tement placées. L'artifice le plus délicat , consiste à faire croire qu'il n'y en a point : Vous portez des mouches sur le visage , que vostre adresse y a mises , pour releuer la blancheur du teint : Mais elles y sont mises de sorte , qu'on diroit qu'elles sont viuentes , & qu'elles y ont volé par hazard. Vous faites des boucles & des anneaux de vos cheueux ; mais c'est avec une negligence si subtile , & une nonchalance si agreable , qu'on soubçonne plustost le vent que vostre main , d'auoir aidé à la Nature. Tout de mesme icy ; i'ay tasché de faire mes Heroines eloquentes : mais ie n'ay pas iugé , que l'eloquence d'une Dame , deust estre celle d'un Maistre aux Arts. Les Ruelles & les Classes , les Colleges & le Louure , la Cour &

EPISTRE.

L'Uniuersité, ont des manieres aussi differentes, que si c'estoient des peuples fort éloignez : & quiconque feroit voir une Demoiselle du pais Latin, aux ieunes Gens de la Court; ils la regarderoient comme un Monstre, & la traitteroient de ridicule. C'est, Illustres Personnes, ce que vous auez à leur dire, sur le sujet dont il s'agit. Que s'ils adioustent, que ie n'ay obserué nul ordre de Chronologie, en celuy où i'ay placé mes Harangues; que l'on y voit Cleopatre deuant Sigambis, Lucrece apres Zenobie, & ainsi de toutes les autres : Vous leur direz qu'il est vray; mais que cette erreur est volontaire, & si ie l'ose dire, iudicieuse. I'ay imité en cette occasion, l'adresse de celles qui font des bouquets, & qui meslent par une

E P I S T R E.

confusion reguliere , les Roses & le Iasmin , la fleur d'Orange & de Grenade , les Tulipes & les Ionquilles ; afin que de ce beau meslange de couleurs , resulte cette agreable diuersité , qui plaist tousiours tant à la veuë. De mesme icy , i'ay choisi dans l'Histoire , les matieres les plus illustres , & les plus differentes que i'ay pû ; & ie les ay meslées avec un tel ordre , quoy qu'il soit adroitement caché ; qu'il est comme impossible , que le Lecteur n'en soit diuerty. Or , Diuines Personnes , si l'on remarque par hazard , qu'entre mes Heroines , il y en a plus d'affligées que de contentes : respondes que c'est vne chose ordinaire ; que la Fortune & la Vertu , sont deux anciennes ennemies ; que toutes les Belles ne sont pas heureuses ; &

EPISTRE.

que la compassion & la pitié, ne sont pas les sentimens les moins agreables & les moins touchans, que cette espece de lecture puisse donner. Vous aurez encor à respondre, à ceux qui trouueroient estrange, que le titre de mon Liure soit

LES FEMMES ILLUSTRES,
OV LES HARANGVES HE-
ROÏQUES:

& qui diroient, que des Femmes & des Harangues, ne sont pas la mesme chose: Vous aurez, dis-ie, à leur respondre, que l'exemple d'Herodote, m'authorise & les condamne: & que puis qu'il ne luy a pas esté défendu, de nommer les neuf Liures de son Histoire, Melpomene, Eraton, Clio, Vranie, Terpsicore, Euterpe, Thalie, Calliope, & Polimnie, qui

E P I S T R E

sont les Noms des neuf Muses, elles qui sont des Deesses, & non pas des Livres; ce que j'ay fait me doit bien estre permis. Que si l'on observoit encore, que dans une partie de mes Harangues, il y a quelques pensées, que l'on a veuës dans des Tragedies modernes, où les mesmes Heroïnes sont introduites: empeschez, ie vous en coniore, que l'on n'aye l'iniustice de me souçonner, de les avoir prises en ce lieu-là. Et pour m'en iustifier, dittes, s'il vous plaist, qu'il est certaines notions uniuerselles, qui viennent necessairement à tout le monde, quand on traite les mesmes sujets. Que de plus, s'il y a quelque chose d'estranger en mon Ouvrage, il n'a pas esté pris chez les modernes: mais qu'eux & moy l'auons pris chez les

E P I S T R E.

Anciens. I'ay creu qu'il falloit orner ces Harangues de tout ce que l'Histoire avoit de beau & de remarquable, dans les sujets que i'ay traitez; & i'en ay fait une recherche assez curieuse, pour en meriter quelque gloire: Mais cependant i'ay esté si scrupuleux en cela, que i'ay marqué d'un caractere different, tout ce qu'elle m'a fourny, quant aux pensées, pour faire taire la médifance: car pour l'envie, ie ne m'estime pas assez, pour oser croire que ie la fasse parler. Enfin, pour acheuer de répondre à toutes les obiections qu'on pourroit faire contre moy; si quelqu'un prenoit les Medailles de ces Heroines, pour des Medailles faites à plaisir; & qu'il les creust fausses, parce que les inscriptions en sont

EPISTRE

Françoises, au lieu qu'en celles qui sont veritables, elles sont Grecques ou Latines. Respondez, s'il vous plaist, que les curieux qui les connoissent, me deffendront des ignorans qui ne les connoissent pas. & que si i'ay traduit ces inscriptions en nostre langue, ç'a este en faveur de ceux qui n'auroient point entendu les Latines, & qui n'auroient pas seulement pû lire les Grecques.

Voilà, Illustres Dames, ce que vous avez à dire pour moy, ou pour parler plus veritablement, voilà ce que i'avois à vous dire. Car pour finir ce discours par où ie l'ay commencé; pourveu que vous soyez satisfaites, ie ne puis manquer d'estre content. & si L'ARC DE TRIOMPHE que i'ay eslevé, A LA GLOI-

ÉPISTRE.

RE DE VOSTRE SEXE,
n'est pas jugé indigne de vous ; ce ne
sera pas le dernier Ouvrage que j'en-
treprendray pour vous. Je medite un
second Volume de Harangues, dont
les sujets ne sont pas moins grands
que les premiers : ils ont mesme quel-
que chose de plus piquant, & de plus
propre à divertir : Mais vous trou-
verez bon, apres cette premiere cour-
se, que ie pare au bout de la Carriere :
qu'avant que d'en faire une seconde,
ie regarde vers les Eschaffaux : &
que ie cherche à connoistre dans vos
yeux, si mon adresse vous a plu.

TABLE



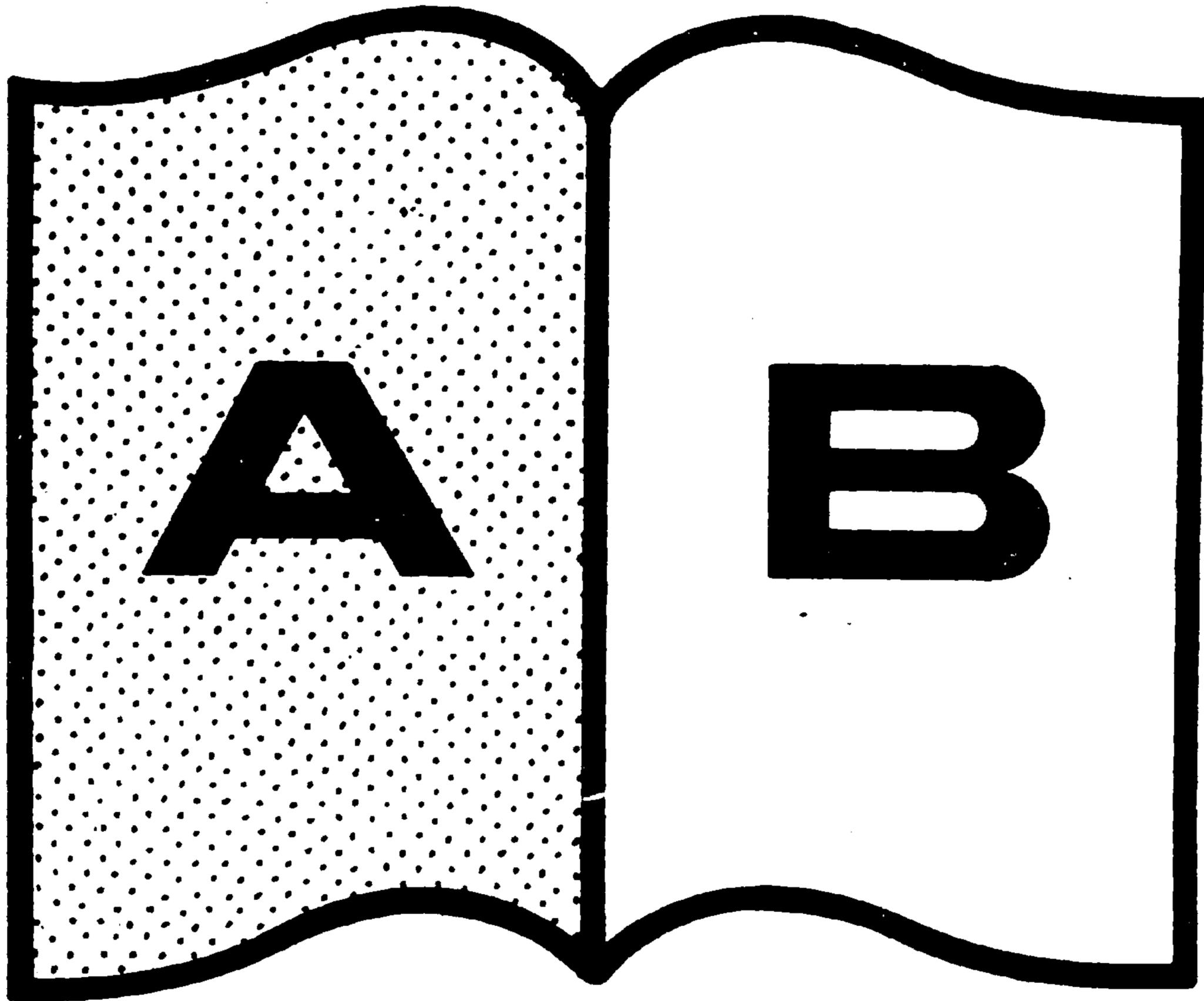
T A B L E
DES HARANGVES
CONTENVÈS EN
ce Volume.



Rtemise à Isocrate.	Page 1
Mariamne à Herodes.	p. 17
Cleopatre à Marc - Antoine.	
page	45
Sifigambis à Alexandre.	p. 67
Sophonisbe à Massinisse.	p. 85
Zenobie à ses filles.	p. 105
Porcie à Volumnius.	p. 131
Berenice à Titus.	p. 149
Panthée à Cyrus.	p. 169
Amalasonthe à Theodat.	p. 187
Lucrece à Colatin.	p. 205

Volumnia à Virgilie.	p. 225
Athenais à Theodose.	p. 249
Pulcheria au Patriarche de Constantinople.	p. 269
Calphurnie à Lepide.	p. 289
Liuiie à Mecene.	p. 329
Cloelia à Persenna.	p. 355
Octauiie à Auguste.	p. 375
Agripine au peuple Romain.	p. 395
Sapho à Erinne.	p. 421





Contraste insuffisant

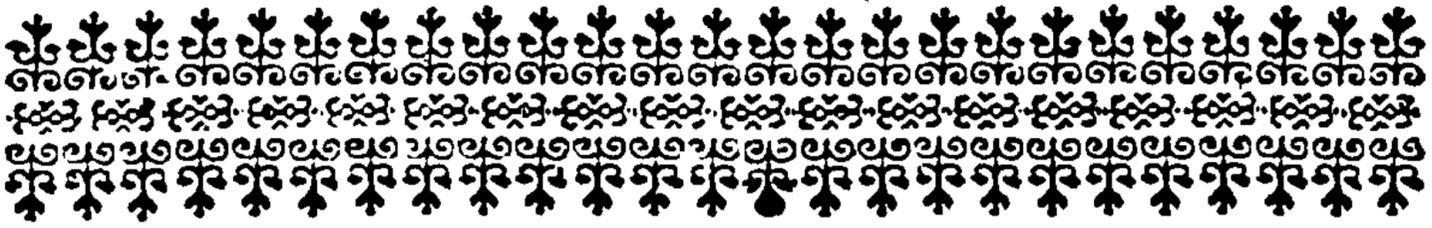
NF Z 43-120-14

ARTEMISE

A

ISOCRATE.

PREMIERE HARANGVE.



ARGUMENT.


 Pres qu'Artemise eut employé les plus sçavans Architectes de son siecle, à bastir ce superbe Tombeau, qui fut depuis une des sept Merueilles du Monde: l'amour qu'elle avoit pour son cher Mausole, ne fut pas encor pleinement satisfaite: Elle fit venir de la Grece Isocrate & Theopompe, les plus celebres Orateurs de l'Antiquité; & par des liberalitez vrayment Royalles, elle obligea ces grands Hommes, à faire agir leur eloquence, en faueur du Roy son Mary, dont ils eterniserent la memoire. Ce fut donc pour leur demander cette grace, que cette belle inconsolable, leur parla de cette sorte: apres que l'excez de son amour luy eut fait oublier qu'elle parloit, deuant le fameux Isocrate.



*Toy par qui l'Architecte employa tant de veilles,
Lors que ton cher Espoux se vit privé du iour;
L'on met ton Mausolée, au nombre des merueilles,
Mais pour moy, i'y mets ton amour.*

ARTEMISE

A

ISOCRATE.

 Est de vous, ô Illustre Orateur, que
j'attends l'Immortalité de Mausole:
c'est à vous à donner l'Ame à tou-
tes les Statuës que ie luy esleue; c'est à vous

A ij

à luy faire vn Tombeau, que la reuolution des ſiecles ne puiſſe deſtruire; & qui eterniſe tout enſemble, Mauſole, Iſocrate, & Artemiſe. Ne penſez pas que ie croye, que le temps & la fortune reſpectent l'Or, le Marbre, le Iaſpe, le Porphire, & l'Albaſtre Orientale, que j'employe à luy baſtir vn ſuperbe Monument: Non, ie ſçay que ces trois cens Colomnes où tous les ordres ſont obſeruez avec ſoin; dont les bazes ſont ſi bien affermies; dont les Chapiteaux ſont ſi magnifiques; & où l'Art ſurpaſſe la matiere; ne feront vn iour, que de pitoyables ruines; & quelques temps apres ne feront plus rien du tout. Toutes ces Baſſes-tailles, qui ſont aux quatre faces de ce Sepulchre, ſeront ſucceſſiuement effacées, par l'injure des Saiſons: Et à peine pourra-t'on encor apercevoir quelques figures imparfaites, de toutes celles, que nous y admirons au iourd'huy. Ces Obeliſques, qui ſemblent deffier la tempeſte, ſeront peut-eſtre abatuës par la foudre, & reduites en cendre. Ces Vaſes fumans, ces Flambeaux eſteins, ces Trophées d'Armes, & tous les Ornemens dont l'Architecture eſt

capable, n'empescheront pas la destruction de cét Ouvrage: Enfin Isocrate, quand j'auray employé tous mes Tresors à ce Tombeau, & que par les sçauantes mains de Scopas, de Briaxis, de Timothée, & de Leochares, ie l'auray mis en estat de passer pour vne des merueilles du Monde: si apres tout cela, quelqu'un ne prend le soin d'en conseruer la memoire par ses escrits; les Statuës que i'ay fait esleuer, l'Or, le Marbre, le Iaspe, le Porphire, l'Albastre, les Colomnes, les Basses-tailles, les Obelisques, les Vazes fumans; les Flambeaux esteins, & tous les Ornemens de l'Architecture, qui paroissent en cét ouvrage; n'empescheront dis-je pas, que Mausole, son Tombeau, ses Architectes, ses Sculpteurs, & Artemise mesme, ne soient enseuelis dans l'oubly: & ne soient aussi inconnus aux siecles esloignez du nostre, que s'ils n'auoient iamais esté. C'est donc à vous Isocrate, c'est donc à vous Theopompe, à donner de plus solides fondemens à cét Edifice: c'est à vous à animer tous ces Marbres, par des inscriptions magnifiques; c'est à vous à ressusciter Mausole; c'est à vous à me faire viure eter-

nellement; quoy que ie sente que ie mourray bien-toft. Ie ne vous demande pas Isocrate, que vous donniez des loüanges à Helene, ou que vous fassiez l'Eloge de Busire, comme vous auez fait autrefois: ie vous donne vne matiere plus illustre & plus facile: les Vertus de Mausole, & l'Amour legitime d'Artemise, sont vn plus noble sujet, que l'inhumanite de Busire, ou la legerete d'Helene. Vostre eloquence n'aura point de crimes à déguiser: tous les artifices que la Rhetorique enseigne, pour imposer des mensonges, & les rendre vray semblables, ne vous seruiront qu'à persuader la verité: & sans emprunter rien des Sophistes, il suffira que vous escriuiez comme vn Orateur, comme vn Philosophe, & comme vn Historien tout ensemble. L'eloquence, ce rare priuilege que les Dieux ont accordé aux hommes, comme vn Rayon de leur diuinité; ne deuroit iamais estre employé, que pour proteger l'innocence, ou pour eterniser la Vertu. Ceux qui ont fait vne Deesse de la Persuasion, n'auoient pas dessein de la rendre esclau du caprice des hommes: & ils connoissoient sans doute aussi

bien que moy, que l'eloquence est vn don du Ciel, qu'on ne doit iamais prophaner. Le pouuoir qu'elle a d'exciter, ou d'apaïser les passions les plus violentes; d'esmouuoir les cœurs les plus endurcis; de persuader les plus incredules; de forcer les plus opiniaftres; de contraindre iufqu'à nostre volonté, & de faire que nous nous opofions à nous mefme, en quitant nos propres opinions, pour fuiure celles d'autruy; tous ces aduantages, dif-je, ne luy ont pas esté donnez, pour s'en feruir avec iniuftice. Au contraire, c'est elle que les Dieux ont choisie, pour faire voir au monde la vertu auffi belle qu'elle est; & pour luy faire tous les iours de nouvelles conquêtes. C'est par elle, que les hommes qui la poffèdent, acquierent l'immortalité, en immortalifant les autres: c'est elle, qui malgré le temps, & la viciffitude des chofes, conferue la memoire des belles actions: c'est elle, qui malgré la destruction des Royaumes & des Empires, perpetuë le fouuenir des Roys & des Empereurs: & qui lors que leurs cēdres mefme, ne font plus dans leurs Tombeaux; que leurs Palais font destruits; que leurs plus

fameuses Villes sont desertes ; que leurs Statuës sont renuersées ; & que leurs Royaumes mesme ont changé de nom ; fait encor voir à toute la terre, vne Image de leur vertu. Ouy, plusieurs Siecles apres qu'ils ont cessé de viure, ils viuent encor parmy les hommes ; ils ont encor des amis & des sujets ; on les consulte pour la conduite de la vie ; on imite leurs bonnes qualitez ; on leur fait de nouveaux Eloges ; l'enuie ne ternit plus leur gloire ; on leur donne toute la loüange qu'ils meritent ; la veneration qu'on a pour eux est si grande, qu'on ne marche aux lieux qu'ils ont habitez, qu'auëc quelque espeece de crainte ; & s'il demeure encor quelques vieilles ruines de leurs bastimens, on respecte en eux, ce que le temps n'a point respecté ; on les regarde avec plaisir ; on les prefere à toute la magnificence des Modernes ; & les Peintres mesme ornent leurs Tableaux , de ces illustres ruines , & en eternisent la memoire. Apres cela, Isocrate, ne vous estomez pas si ie souhaite si passionnement , que vostre eloquence face vn Panegyrique pour mon cher Siegneur : ie sçay en quelle estime elle est

A ISOCRATE.

9

est par tout la Grece ; & ie preuoy avecques certitude, qu'on luy rendra Iustice aux Siecles aduenir. Tous les Escrits qui porteront le nom d'Isocrate ou de Theopompe, seront reuerez du Temps, de la Fortune, & de tous les hommes. Ils passeront chez toutes les Nations, & par tous les Siecles, sans qu'on leur face outrage : & porteront avec eux la reputation de ceux dont ils auront parlé. Il se trouuera peut - estre mesme d'Illustres personnes, qui par l'estime qu'elles feront de vos ouurages, vous feront parler des langues, qui ne sont pas encore inuentées : & qui par l'esclat de vostre gloire, croiront adjouster quelque chose à la leur en la publiant. Parlez donc Theopompe, parlez donc Isocrate, des Vertus de Mausole, & del'Amour d'Artemise, afin que tous les hommes en parlent apres vous. Mais ne vous imaginez pas, qu'il se mesle vn sentiment de vanité, en la priere que ie vous fais : Non Isocrate, ie ne veux point que vous cherchiez en ma personne, ny en ma vie, de quoy me faire vn Eloge magnifique ; ie ne veux point que vous parliez de mon Illustre naissance ; ie ne veux point

B

que vous disiez, que ie suis née avec la Couronne d'Halicarnasse ; Ie ne veux point que vous disiez, que quoy que femme, i'ay pourtant sceul l'Art de regner souuerainement ; Ie ne veux point que vous apreniez à la posterité, l'estime extraordinaire, que le grand Xerxes faisoit de moy ; Ie ne veux point que vous disiez, que ie fis le voyage de Grece avec luy ; Ie ne veux point que vous faciez connoistre, que i'auois la premiere place à son Conseil, & que le mien estoit tousiours fuiuy ; Ie ne veux point que vous parliez des exploits que ie fis en cette guerre, non plus que du prix excessif, que les Atheniens promettoient, à quiconque me remettroit entre leurs mains : Mais ie veux seulement que vous disiez, qu'Artemise estoit Reine de Carie, parce qu'elle auoit espousé Mausole qui en estoit Roy ; qu'Artemise sur toutes les vertus, a toujours aymé celle, qui est la pl⁹ necessaire à son Sexe ; qu'Artemise n'a iamais eu d'autre passion, que celle d'aimer parfaitement son Mary ; qu'Artemise apres l'auoir perdu, a perdu le desir de la vie ; & enfin qu'Artemise apres ce malheur, n'a eu autre soin, que d'illustrer sa

memoire. Mais apres auoir dit toutes ces choses, & auoir loüé Mausole, autant qu'il le meritoit: apres dis-je auoir dépeint ma douleur, ou pour mieux dire mon desespoir aussi grand qu'il est; N'oubliez pas d'apprendre à la posterité, qu'apres auoir fait bastir le plus superbe Monument qu'on ait iamais vû; l'en'ay pû trouuer d'Vrne, que ie creusse digne de renfermer ses cendres. Le Cristal, l'Albastre, & toutes les Pierres precieuses, que la Nature produit, n'eussent point ce me semble, assez tesmoigné mon affection. Il ne falloit estre que magnifique & liberale, pour luy donner vne Vrne d'Or, couuerte de Diamants: mais pour luy donner son cœur pour Vrne, il falloit estre Artemise. C'est là Isocrate, que ie renferme les cendres de mon cher Seigneur; c'est là Theopompe, que ie mets en dépost ces cheres Reliques; attendant avec impatience, que son Tombeau soit en estat, de receuoir cette Vrne viuante que ie luy ay onnée. C'est veritablement mon cœur, qui doit seruir d'Vrne aux cendres de mon cher Mausole. Il me semble que ie leur donne vne nouvelle vie en les y mettant;

& il me semble encor, qu'elles me communiquent cette froideur mortelle que i'y trouue. Et puis il est bien iuste, que Mausole ayant toujours esté dans mon cœur tant qu'il a vescu, y soit encor apres sa mort. Peut-estre que si j'eusse mis ces cendres dans cette Urne d'Or, toute couuerte de Pierreries; Peut-estre dis-je, que par la suite des Temps, quelque iniuste Conquerant, seroit venu ouvrir son Tombeau; & d'une main prophane & sacrilege, auroit emporté l'Urne; ietté ces cendres au vent: & separé les miennes, d'auec celles de Mausole: Mais de la façon dont i'en vse, nous ferons inseparables. Il n'est point de Tyran qui puisse troubler mon repos, puis qu'il n'en est point, qui puisse m'esloigner de mon cher Seigneur. Voila Isocrate, ce que vous deuez dire; voila Theopompe, ce que ie veux que vous disiez de moy. Mais pour mon cher Seigneur, n'oubliez rien de tout ce qui luy peut estre glorieux, & de tout ce qui effectiuement estoit en luy. Dittes qu'il estoit redoutable à ses Ennemis, aymé de ses Sujets, & en veneration à tous les Princes ses voisins. Parlez des grandes qualitez de

son Ame, aussi bien que des graces qu'il auoit receuës de la Nature. Louëz sa valeur à la guerre, sa douceur dans la paix, & son équité & sa clemence enuers tout le monde. Enfin, formez vous l'idée d'un Prince accompli, & vous ferez le veritable portraict de Mausole. Mais apres toutes les choses que vous aurez dites, de cét Illustre Mary; Parlez avec ardeur de l'amour qu'il auoit pour moy, & de celle que i'ay toujours eüe pour luy. Dépeignez cette Passion aussi forte, aussi pure, & aussi fidelle qu'elle a esté; Détrompez ceux qui croyent, que le crime est la nourriture de l'amour; & qui pensent qu'une passion legitime, ne peut estre ny ardente, ny longue, ny agreable. Aprenez leur, que Mausole & moy donnons un exemple, qui destruit toutes leurs experiences, & tous leurs raisonnemens: puis qu'encore que nostre amour, ait toujours eu beaucoup d'innocence, elle n'a pas laissé d'auoir beaucoup d'ardeur; de durer iusques à la mort; & de nous estre infiniment agreable. Parlez donc avec Eloge, de cette sainte liaison, qui force deux personnes vertueuses, à s'aymer eternellement.

Mais s'il est possible, hastez vous de me satisfaire: Employez mesme vostre eloquence, à persuader à tous ceux qui trauaillēt au Tombeau de Mausole, d'aporter le plus de diligence qui leur sera possible, à aduancer leur ouvrage, car le mien s'en va bien-toft acheué. Le peu de cendres qui me reste de mon cher Mausole, fera bien-toft consumé; & cela estant, ie n'ay plus rien à faire au monde. Tout ce qui est en la terre, ne sçauroit plus me toucher l'esprit: ie suis insensible à tout excepté à la douleur: & le seul desir que i'ay en l'ame, est de rejoindre mon cher Mausole, & de sçauoir certainement, que vous prendrez soin de sa gloire. La vostre vous y doit obliger; la compassion vous y doit porter; & s'il est permis de proposer d'autres recompenses à des Philosophes, que le seul plaisir de faire le bien; Considerez quelle est la despence que ie fais, pour la structure de ce magnifique Tombeau; & iugez de là, que celle qui despence tant de Tresors pour des Marbres muets, ne sera pas ingrate, quand vous parlerez à la Gloire de son cher Mausole. Mais quelque diligence que vous aporti-

MAUSOCRATE 95
tiez à me satisfaire ; ny les Architectes , ny
vous, n'aurez pas si tost acheué vos ouura-
ges, que i'auray finy le mien ; & si ie ne me
trompe, ie mourray assez tost, pour vous per-
mettre d'illustrer le Panegyrique de Maufo-
le, de la mort de son Artemise.

EFFECT DE CETTE HARANGVE.



*Ette vertueuse Reine obtint ce
qu'elle vouloit : Isocrate & Theo-
pompe, parlerent de soncher Mau-
sole : mais en des termes si aduan-
tageux, que quelques uns les ont accusez, de
l'auoir flatté pour de l'argent. Quant à elle,
ce n'estoit pas sans raison, qu'elle pressoit les
Architectes : car ce superbe Tombeau, n'e-
stoit pas encor acheué, lors qu'il falut qu'elle y*

16 ARTEMISE A ISOCRATE.

eust sa place. Ceux qui auoyent entrepris ce miraculeux ouurage, ne laisserent pas de le finir : il fut long-temps une des Merueilles du Monde : Et sa gloire qui eut de plus solides fondemens que luy, dure encor en la memoire des hommes, avec celle de Mausole, Et de l' Illustre Artemise.

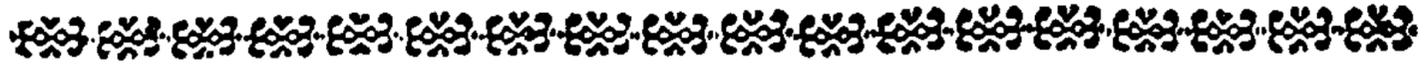


MARIAMNE

A

HERODES.

SECONDE HARANGVE.



ARGUMENT.

Deu de gens ignorent, qu'Herodes fit mourir sa femme; mais tous ne sçauent pas ce qu'elle dit en sa defence: des deux Historiens qui nous ont parlé d'elle, l'un n'estoit pas de son temps, & l'autre estoit des flatteurs de son Mary: ainsi c'est à nous à chercher la verité, parmy l'ignorance de l'un, & la malice de l'autre. Pour moy j'aduouie, que ie me range du party de Mariamne: & que soit par pitié ou par raison; soit dis-je que sa beauté m'éblouisse, ou que son innocence m'éclaire; Je ne sçauois croire, qu'une Princesse sortie de l'illustre & genereux sang des Machabées, ait mis une tache à sa reputation: & j'aime mieux croire qu'Herodes fut tousiours Herodes; ie veux dire un injuste & un sanguinaire. Voicy donc l'Apologie de cette belle infortunée, qui aura plus de grace en sa bouche qu'en la mienne: escoutez-la donc parler ie vous en conjure; & remarquez en son noble orgueil, le vray caractere de l'humeur de Mariamne.



*Monstre, qui fis perir cette innocente Reine,
Dont ton cœur adoroit le visage charmant:
Quel seroit l'effect de ta haine,
Si tu fais mourir en aimant?*

MARIAMNE

A

HERODES.

 E n'est ny la crainte de la mort, ny
le desir de la vie, qui me font parler
aujourd'huy : & si j'estois assuree,
que la Posterité me rendist Justice quand ie

C ij

ne feray plus, j'ayderois moy mesme à mes accusateurs & à mes ennemis; ie regarderois le dernier de mes jours, comme le premier de ma felicité; & i attendrois l'heure de mon supplice avec tant de constãce, qu'elle donneroit peut estre quelque confusion, à ceux qui me persecutent. Mais puisqu'on en veut autant à ma vertu qu'à ma vie, il y auroit de la lâcheté, à souffrir la calomnie sans la repousser: & l'innocence & la gloire, sont des choses si precieuses, qu'on doit tout faire pour les conseruer. Souffrez donc Seigneur (s'il est bien seant à la petite fille d'Hircane, de vous apeller ainsi) que pour vous faire voir la pureté de mon ame, ie rapelle en vostre memoire, ce que vous estes, & ce que ie suis; afin que comparant mes actions passées, avec les accusations que l'on fait maintenant contre moy, vous puissiez en quelque forte preparer vostre esprit, à croire les veritez que ie luy dois dire. Vous n'avez pas sans doute oublié, que ie suis de cette illustre race, qui depuis tant de siecles, a donné des Roys à la Judée: que tous mes predecesseurs ont tenu iustement, le Sceptre que vous avez: que par le

droit de leur naissance, ils ont porté la Couronne, que la fortune vous a mise sur la teste: & que si les choses eussent esté selon l'ordre ordinaire, bien loin d'estre mon Juge, j'eusse pû vous compter au nombre de mes Sujets: & prendre legitimement sur vous, le pouuoir que vous vsurpez sur moy. Cependant, cōme cette haute naissance, m'obligeoit à vne vertu non commune; Hircane ne m'eut pas plûtost commandé d'estre vostre femme, que sçachant l'obeissance que ie luy deuois, sans considerer l'inegalité qui estoit entre nous, ie vous receus pour Mary: & quoy que mes inclinations, fussent graces au Ciel toutes contraires aux vostres, vous sçaez de quelle façon i'ay vescu avec vous: & si vous eussiez pû attendre plus de complaisance, & plus de tesmoignage d'affection de moy, quand mesme vostre alliance m'eust esté aussi honorable, que la mienne vous estoit glorieuse. Depuis cela Seigneur, iusques à la perte d'Hircane; qu'ay-ie fait? qu'ay-ie dit? qu'ay-ie pensé contre vous? rien, si ce n'est que ie n'ay pû me réjouir de vos victoires, parce qu'elles estoient funestes pour mes Pa-

rens. Et qu'encor que i'aye le cœur aussi grand que ma naissance est illustre, ie n'ay pû monter sur le Trofne de mes Predeceffeurs qu'en respandant des larmes : parce que ie ne le pouuois avec justice ; du moins en qualité de femmed Herodes. Mais vous fcauez que ne pouuant empescher ce iuste sentiment, que la raison & la nature me donnoient ; i'apportoïs du moins quelque soin à vous cacher mes pleurs. Ie tafchois moy-mefme en ce temps-là, de vous iustifier dans mon esprit : & tant que vous n'avez eu quē de l'ambition fans cruauté, ie vous ay plustoft plein qu'accusé. I'appelloïs cette passion, l'erreur des grandes ames ; & la marque infailible d'une personne née pour les grandes choses. Combien de fois ay-ie dit en moy-mefme, que si la fortune vous eust donné de legitimes ennemis, vous eussiez esté le plus grand Prince de la terre ? Combien de fois ay-ie fouhaité, que ce grand & merueilleux Esprit que vous avez ; que ce cœur inuincible qui vous fait tout entreprendre ; vous eust porté contre des Peuples, dont vous eussiez pû estre le Conquerant, &

non pas l'usurpateur? Helas! si vous sçauiez tous les vœux que i ay faits pour vostre gloire, vous neme croyriez pas capable del auoir vouluë tenir en oubliant la mienne! Mais peut-estre est-ce pour cette faute que le Ciel me punit: ie ne sçauois pourtant souhaiter de ne l'auoir point faite; & quoy que ie me trouue auiourd'huy en danger de perdre la vie, ie ne puis me repentir de vous l'auoir conseruëe par mes Conseils; lors que contre toute aparence, vous vouliez vous fier au traistre Barsaphane. Ie ne vous reproche pas ce bon office, mais ie vous en fais souuenir seulement; pour vous faire voir, que i'ay toujours fait tout ce que i'ay dû. Depuis cela, i'aduouë que ie n'ay pas toujours vesçu ainsi: ie n'ay plus caché mes pleurs; ie n'ay plus estouffé ma voix; i'ay pleuré; i'ay crié; i'ay poussé des plaintes & des sanglots: mais que pouuoit moins faire la petite fille d'Hircane, qui venoit d'expirer par vos ordres, & par vostre cruauté? que pouuoit dis- ie moins faire la sœur du ieune Aristobule, que vostre inhumanité auoit fait perir, pour affermir le Sceptre entre vos mains? Ha non,

non, la patience eust esté criminelle en cette occasion. I'estois fans doute née pour le Trofne, mais ie n'y voulois pas monter, puis que ie ne le pouuois fans marcher sur le corps de mon Ayeul & de mon Frere. Ce Trofne estoit mouillé de leur sang, il falloit du moins le lauer de mes larmes; puis qu'il ne m'estoit pas permis de respandre celuy de leur ennemy. Helas ! lors que ie me fouuiens, quel objet digne de compassion, estoit celuy de voir ce Successeur de tant de Roys, ce venerable vieillard, receuoir la mort de celuy qu'il auoit receu en son alliance; ie fremis d'horreur d'y songer seulement, & ie n'en pourrois destourner la pensée, si l'image du ieune Aristobule ne s'offroit à mes yeux. Qu'auoit fait cét infortuné, pour meriter son mal-heur ? Il estoit ieune, il estoit vertueux, il estoit illustre en toute chose; & son plus grand deffaut, estoit fans doute qu'il me ressembloit. Mais helas ! ce deffaut luy deuoit estre aduantageux en cette occasion : car s'il estoit vray que vous eussiez pour moy cette amour ardente, que vous m'auiez toujours voulu persuader estre dans vostre ame ;
quand

quand Aristobule n'eust pas esté mon Frere, quand il n'auroit pas esté innocent, vous auriez tousiours dû respecter mon image en luy. La ressemblance de la personne aimée, eust fait tomber les armes des mains des plus cruels, & les eust fait changer de dessein. Mais que fais-je insensée, de parler de cette sorte, à celuy qui en veut à ma propre vie; & qui non content d'auoir renuersé le Trône de mes Peres, fait tuër mon Ayeul, noyer mon Frere, & exterminer toute ma Race; veut encore aujourd huy me rauir l'honneur, en m'accusant iniustement de trois crimes, dont ie ne puis iamais estre capable? I'ay si peu accoustumé d'en commettre, & ie suis si innocente de ceux qu'on m'impose, que ie doute si ie me souuiendray bien des accusations qu'on fait contre moy. Je pense toutesfois que mes ennemis disent, que i'ay enuoyé mon portraict à Antoine; que i'ay eu vne intelligence trop particuliere avec Ioseph; & que i'ay voulu attenter à vostre vie. O: Ciel est il possible, que Mariamne soit obligée de répondre à de semblables choses? & ne suffit-il pas de dire que c'est Ma-

riamne qu'on accuse, pour dire qu'elle est innocente ? non, ie voy bien que sans me souuenir, ny de ma condition, ny de ma vertu, il faut me mettre en estat d'estre condamnée iniustement : & quoy que ie sois d'une naissance, à ne deuoir rendre conte de mes actiōs qu'à Dieu seul ; il faut pourtant que ie les iustifie deuant mes accusateurs, mes ennemis, & mes Iuges tout ensemble. Vous dites donc, que i'ay enuoyé mon portraict à Antoine que ie ne cōnoissois point, & qui ne me vit iamais : & sans en marquer nulle circonstance, sinon qu'il estoit lors en Egypte, vous voulez pourtant, que cette accusation passe pour vne verité cōstante. Mais dites vn peu, quel est le Peintre qui l'a fait ? quel est celuy qui l'a porté ? quelles sont les personnes à qui Antoine l'a monstré ? où sont les lettres qu'il m'a escrites pour me remercier d'une si grande faueur ? car il n'est pas croyable, qu'il ait receu vn tēmoignage si extraordinaire de mon affection sans m'en rendre grace. Le cœur de Mariamne n'est pas vne conquēste si peu glorieuse, qu'il y eust de Roys en la terre, qui ne tinssent à gloire de l'auoir faite, &

qui ne fissent toutes choses pour la meriter. Cependant, il ne paroist nulles marques des soins qu'Antoine a apportez, ny à me conquérir, ny à me conseruer: & certes en cette occasion, il faudroit que i'eusse non seulement oublié ma propre gloire, mais entiere-ment perdu la raison, pour auoir songé au crime dont on m'accuse. Car si c'estoit du temps que vous faisiez toutes choses pour luy, iusques à luy enuoyer toutes vos Pierrieres, & à vous opposer à l'Empire Romain en sa faueur; i'estois peu iudicieuse en mon choix: & ie ne deuois pas croire qu'Antoine, qui se piquoit de generosité, deust trahir vn homme à qui il auoit tant d'obligation, pour vne personne qu'il ne connoissoit pas. Que si c'est depuis que vous n'auiez plus esté bien ensemble, par les artifices de Cleopatre, il y a encor moins d'apparēce: & i'aurois bien esté inconsiderée, de donner moy-mesme des armes à mon ennemy; (car en ce temps-là, vos interests estoient encor les miens.) Et puis, quelle vray semblance y a-t'il, quand ie serois aussi infame que ie suis innocente, que dans vn temps où toute la terre n'estoit remplie

que de l'amour d'Antoine & de Cleopatre ie luy eusse enuoyé mon portraict? Rome auoit elle trouué cét expedient, pour le guarir des charmes de cette Egyptienne? L'Empire auoit-il eu besoin de ce remede, ou bien ay-ie voulu me sacrifier à la vanité de cette malheureuse Princeffe, dont la ialousie n'auroit pas manqué d'esclater hautement? non Herodes, rien de tout cela n'est arriué: & l'innocence de Mariamne est si grande, que ses ennemis mesmes, ne peuuent luy supposer de crimes vray semblables. Et puis, vous sçauuez que ce quel'on apelle Beauté en moy, ne m'a iamais donné de vanité: & que i'ay toujours eu plus de soin, d'estre vertueuse que d'estre belle. Je ne nie pas toutesfois, qu'il n'y ait vn portrait de Mariamne, qui a passé chez tous les Princes de la terre, & qui peut-estre y sera conserué long-temps. Ouy Herodes, il y a vne image innuisible de Mariamne, qui erre parmy le monde; qui luy fait des conquestes innocentes; & qui sans son consentement, vous fait des ennemis secrets. Sa haute naissance, sa vertu, sa patience, & vostre cruauté, sont les seules couleurs

qui sont employées à ce portrait : & le sang que ie m'en vay répandre, acheuera sans doute de le rendre adorable à la posterité. Mais pour respondre à la seconde accusation que l'on me fait; qui bien que fausse, ne laisse pas de me faire changer de couleur, par la confusion que i'ay, d'estre contrainte de parler d'une semblable chose : ie diray avec ioye, que graces au Ciel, i'en ay point d'autres témoins contre moy que vous, qui durant le temps de ce crime supposé, estiez à Laodicée : & qui par consequent, estiez incapable de respondre de mes actions. Aussi suis-ie bien asseurée, que vos yeux, ny vos oreilles, ne scauroient rien rapporter contre mon innocence : & quoy que toute vostre Cour ne soit composée, que de vos esclaves ou de mes ennemis; que vostre Sœur mesme qui me hait, & par enuie, & par interest d'Estat, aye observé avec vn soin extraordinaire, iusques aux moindres choses que i'ay faites ou dites; ie suis (dis-ie) bien certaine, qu'elle n'oseroit me soustenir, d'auoir entendu vne seule parole, ny remarqué vn seul de mes regards, qui pust faire soupçonner la modestie de Mariam.

ne. Ce n'est pas que ie ne sçache bien qu'elle peut dire vn mensonge : mais ce qui fait que ie parle avec tāt de hardiesse, c'est que ie sçay, que i'ay encor plus de vertu qu'ellen'a de malice : & qu'ayant le Ciel pour mon protecteur, ie ne puis croire que du moins si ie dois perir, ie n'obtienne la grace de mourir de façon, que vostre iniustice & mon innocence, seront également manifestes. Et certes en cette occasion, il ne faut qu'ouurer les yeux, pour voir que les accusations que l'on fait contremoy, ne sont qu'un pretexte pour me perdre. Car quelle aparence y a-t'il, quand mesme i'aurois esté capable d'un semblable crime, que i'eusse choisi le Mary de Salome, ma plus cruelle ennemie, & le confident d'Herodes ? mais confident iusques au point qu'on luy confioit toutes choses ; & qu'il n'étoit point de mauuais desseins, qu'on ne luy cōmuniquaist. Il auoit part à tous les crimes ; il estoit le geolier & non l'amant de Mariamne ; & pour tout dire, c'estoit luy qui me deuoit mettre vn poignard dans le cœur, pour obeir à vos volontez. O ! Ciel, qui vit iamais vn pareil témoignage d'amour ! quoy Herodes,

vous pustes en partant me dire adieu avec des larmes; vous pustes me regarder comme vous fistes, avec des yeux où iene voyois que des marques d'affection; & dans ce mesme temps mediter ma mort? ha! si vous l'avez pû (cōme ien'en doute point) vo⁹ pouuez bien encōrauiourd'huy feindre de me croire coupable, pour me faire mourir innocente. Et ne me dites point de grace, que ce commandement fut vn effet de la forte passion que vous auiez pour moy: la mort de la personne aymée, ne peut iamais estre vn tesmoignage d'affection. La haine & l'amour ne font pas faire les mesmes choses: elles peuuent quelques fois regner successiuement dans vn cœur, mais iamais ensemble. Tout homme qui ayme bien, ne peut iamais viure sans la personne aymée, mais il peut tousiours mourir sans elle: & sa perte ne luy doit iamais estre vne pensée agreable. Il doit auoir regret de s'éloigner d'elle, & non pas regret de ce qu'elle ne meurt pas avec luy. Mais vostre façon d'aimer vous est toute particuliere: & vostre inclination est naturellement si cruelle, que les poisons & les poignards, sont les

plus agreables presens qu'on puisse receuoir de vous, quand vous voulez tesmoigner vostre amitié. Dites moy de grace comment vous pouuez accommoder toutes ces choses? vous dites que i'ay enuoyé mon portrait à Antoine, & que par consequent i'ay eu vne intelligence avec luy: & dans ce mesme tēps, vous m'accusez encor d'en auoir eu vne autre avec Ioseph: parce, dites vous, que luy ayant confié la chose du monde, qui vous estoit la plus importante; & luy me l'ayant découuerte; il est impossible que ie ne me fois donnée absolument à luy, pour le recompenser de cēt aduis. Songez vous bien Herodes à ce que vous dites? Antoine & Ioseph, eussent ils pû estre ensemble dans mon cœur? estoient-ce deux Riuaux de mesme rang & de mesme merite? & cette Mariamne, dont la naissance est si grande & si illustre; dont l'ame est si haute & si glorieuse, que quelques vns prennent plustost ce noble orgueil, pour vn deffaut que pour vne vertu; auroit-elle pû estre capable d'vne mesme foiblesse, pour deux hommes si differens, & qui n'eussent pû auoir nulle conformité ensemble, sinon
qu'il

qu'il leur eust esté efgallement impossible de toucher mon cœur, quand ils l'auroient entrepris? cette conquete n'est pas si facile que vous pensez: & certes iem'estonne, que vous quine l'avez iamais pû faire, iugiez qu'elle ait si peu cousté aux autres. I'aduoüe que Ioseph m'a découuert le mauuais dessein que vous auiez contre moy: mais i'aduoüe aussi que ie ne le creus point. Ie pensé d'abort que c'étoit vne meschanceté de Salome, qui pour me porter à éclater plus hautement contre vous, afin d'aduancer ma perte, auoit inuenté cét artifice: s'imaginant que ma mort me toucheroit plus, quen'auoit encore fait celle d'Hircane, & celle de mon Frere. Et ce qui me portoit dauantage à le croire ainsi, estoit que ie voyois qu'il entreprenoit de me persuader, que ie vous deuois estre infiniment obligée de cét excez d'amour, que vous m'auiez tesmoigné en cette occasion: joint aussi, qu'il ne m'aprit ce dessein, que lors que vous estiez prest à reuenir: & que bien loing de m'en faire vn secret mysterieux, il me le dit en presence de ma Mere, & deuant toutes mes Femmes. Il est certain, qu'encore que

ie deusse tout attendre de vous, ie douté de la verité que me disoit Ioseph. Je pensé qu'é- tant Mere de vos Enfans, vous estiez incapa- ble d'un sentiment si barbare: & en effet, sans determiner la chose dans mon esprit, i'aten- dis vostre retour. Je vous receus lors avec la mesme mélancholie que i'ay tousiours eüe, depuis la perte d'Hircane & d'Aristobule, sans vous en tesmoigner dauantage: & ob- seruant toutes vos actions, i'aduoüe que ie doutois tousiours de la verité du discours de Ioseph. La malice de sa Femme, me le ren- doit encore plus suspect: & lors que ie vous en parlé, il est certain que i'auois plustost le dessein de m'éclaircir de la chose, que de vous la reprocher. Car s'il eust esté vray que i'eusse eu pour Ioseph vne affection particu- liere, & que i'eusse receu ce qu'il m'auoit dit, comme vn pur effet de la compassion qu'il auoit de moy; ie ferois plustost morte que d'en auoir parlé, & ce malheureux viuroit encore. Voila toutesfois, tous les tesmoi- gnages de bien-veillance que ie luy ay ren- dus: personne ne dit que nous ayons eu vn commerce fort particulier ensemble; per-

sonne ne dit qu'il soit venu souuent à mon appartement ; & enfin ie n'ay rien fait pour luy, que ce qu'auroit pû faire sa plus cruelle ennemie, si elle auoit sceu la mesme chose: certes ie l'aurois mal recompensé, si i'en auois vsé ainsi. Vous dites encor que la haine & la vangeance, m'ont portée à fauoriser Ioseph, apres auoir sceu vostre dessein: mais sçachez que les grandes ames ne faillent iamais par exemple. Les crimes d'autruy leur donnent tant d'horreur, qu'elles ne sont iamais plus fortement confirmées au bien, que lors qu'elles voyent commettre le mal: & pour moy, ie pense que i'aurois esté moins innocente, si vous auiez esté moins iniuste. Enfin pour conclusion, si Mariamne fortie de tant d'illustres Roys, auoit voulu donner son affection à quelqu'un ; ce n'auroit point esté au Mary de Salome, ny au Fauory d'Herodes: & si pour la punition des crimes d'autruy, elle en auoit esté capable, elle n'auroit pas causé la mort, à celuy qu'elle auroit crû luy vouloir conseruer la vie. Vous ne sçauiez que trop, quel fut mon estonnement, lors qu'apres le discours que ie vous fis, ie connus

par vostre responce qu'il estoit veritable: i'en fus si surprise, que i'en perdis presque la parole. Ie ne preueu toutesfois pas l'accusation qu'on fait aujourd'huy contre moy: & la seule connoissance de vostre crime, & de l'innocence de Ioseph, que i'exposois à vostre cruauté, firent toute ma douleur. Depuis cela, Salome profitant de ce malheur pour me perdre, comme elle en a le dessein depuis long-temps; vous a sans doute persuadé, que i'auois voulu attenter à vostre vie: & voicy le seul crime ou il se treuve vn témoin contre moy; mais si ie ne me trompe, il me iustifie plus qu'il ne me conuainc. Car quelle apparence ya-t'il, que pour vn dessein de cette importance, ie me fois confiée à vn homme de si basse condition? & quelle vraysemblance ya-t'il, s'il estoit vray que i'eusse eu vne intelligence avec Ioseph, que ce n'eust pas esté luy plustost que moy, qui luy eust fait cette proposition? ay-ie accoustumé de conuerser avec de semblables personnes? cét homme est-il venu à mon appartement? l'ay-ie mis auprès de vous? a-t'il esté de ma maison? est-il Parent de quelqu'vn de mes Officiers? en

quel lieu ay-ie parlé à luy ? de quelle façon l'ay-ie suborné ? qu'il montre les Pierreries que ie luy ay données ; qu'il face voir l'argent qu'il a receu pour vn si grand dessein : car il est hors de raison , de penser que sur vne simple esperance, il ait entrepris de hazarder sa vie. Il respondra peut-estre à cela, que comme il n'auoit pas dessein de faire la chose, & qu'au contraire il vouloit vous en aduertir, il n'a pas songé à la récompense. Mais i'ay à dire à cét imposteur, que pour neme donner pas lieu de le soupçonner, il auroit tousiours accepté ce que ie luy aurois offert : & qu'ainsi n'en ayant point parlé, & ne pouuant le faire voir ; c'est vne induction forte & conuaincante de son mensonge. Car enfin l'or est le cōplice de tous les crimes ; l'esperance seule est le partage des grandes ames : mais pour les basses & les mercenaires, il faut les toucher par la veuë d'vne recompense certaine : autrement ces fortes de gens ne vous seruent point : & trop d'exemples de vostre regne, vous doiuent auoir appris ce que ie dis. Que s'il est vray que l'on ne puisse faire voir, que moy ny les miens, ayons eu nul commerce

avec cét homme, il n'en est pas ainfi de Salomé vofre Sœur & mon ennemie. Il y a long-temps que mes Femmes m'ont aduertie, que contre la coustume & la bien-feance du rang qu'elle tient aujourdhuy, il alloit fouuent l'entretenir, iufques dans fon cabinet: neantmoins, comme ie n'ay iamais pû m'abaisser à prendre garde à de femblables chofes, & que par vn excez de vertu, ie ne foupçonne pas aifement les autres; i'efcouté ce discours fans y faire nulle reflection. Mais fi vous voulez les obliger à vous rendre conte, de tant de conuerfations qu'ils ont euës ensemble, ie m'affeure que vous ne trouuerez pas qu'ils vous respondent précifément. Et puis en quel lieu ay-ie pris du poifon? qui l'a préparé? d'où l'ay-ie fait venir? & pourquoy, fi i'auois eu cette intention, eftoit-il neceffaire d'y employer cét homme? ne m'eftoit-il pas aifé, en tant de diuerfes rencontres où nous auons mangé ensemble, de vous empoifonner de ma main, fans me confier à perfonne? pourquoy n'euffay-ie pas tenté la chofe dès vofre retour de Laodicée, auffi bien qu'on pretend que i'ay fait apres vofre retour de Rhodes,

puis que le malheureux Ioseph m'auoit decouvert alors vos cruelles intentions , aussi bien que l'infortuné Soefme me les a dites depuis? Enfin Herodes, toutes ces choses sont hors d'aparence : & il n'y a point d'esprit si peu intelligent , qui ne voye bien , que si ie n'estois pas fortie des Roys de Iudée ; si ie n'estois pas vertueuse ; ie n'aurois point d'ennemis : & si ma perte n'estoit point resoluë , ie n'aurois point enuoyé mon portrait à Antoine ; ie n'aurois point eu d'intelligence avec Ioseph ; ie n'aurois point attenté à vostre vie ; & par consequent la mienne seroit en seureté. Mais parce que ie suis d'un sang trop illustre , & que mon ame est trop haute , pour souffrir les bassesses & les laschetes de mes ennemis ; il faut que Mariamne meure ; il faut qu'elle perisse ; & qu'elle soit sacrifiée , à la haine de ses persecuteurs : ils le veulent ainsi , & elle y est resoluë. Ne pensez donc pas , iniuste & cruel Herodes , que ie parle avec intention de vous flechir : ie songe à conseruer ma reputation , & non pas à toucher vostre cœur. Car comme ie l'ay dit au commencement de mon discours , ce n'est ny la

crainte de la mort, ny le desir de la vie, qui me font parler au iourd huy. La premiere ne me prepare que des Couronnes, & l'autre ne me dōneroit que des suplices. C'en'est dōc point l'esperance d'eschaper du peril où ie suis, qui m'a fait apporter quelque soin à me iustifier: ie sçay que mon Arrest est signé, que mes Bourreaux sont desia tous prests à m'enleuer la teste, & que mon Tombeau est déja ouvert pour me receuoir: mais ce qui m'a portée à en vser ainsi, a esté afin que tous ceux qui m'écoutent, pussent aprendre à la posterité, que mes ennemis mesme n'ont pû avec toute leur malice, noircir la vertu de Mariamne: ny trouuer vn pretexte plausible de la condamner. Si i'obtiens cette grâce de ceux qui m'entendent, ie meurs presque sans douleur: & ie dirois absolument sans regret, si les enfans que ie vous laisse, estoient exilez de la maison Paternelle: car ie ne doute point comme ils sont vertueux, qu'ils ne s'aquierent vostre haine aussi bien que moy. Les plaintes qu'ils feront de ma mort, seront des crimes contre vous: vous croirez qu'ils en voudront à vostre vie, en pleignant la
perte

pierre de la mienne. Helas ! ie les voy desia
 mal traitez de cette esclauue, qui fut vostre
 premiere Femme: ie les voy soumis à l'hu-
 meur violente de vostre Fils Antipatre; à la
 calomnie de Salome; aux outrages de Phe-
 rore; & à vostre propre cruauté: Et peut-
 estre, que les mesmes Bourreaux qui me fe-
 ront mourir respandront leur sang; ou pour
 mieux dire, acheueront de verser le mien. Ie
 vous voy desia, iniuste & cruel, à la fin de tant
 de meurtres: mais n'esperez pas de iouir pai-
 siblement du fruit de tant de funestes victoi-
 res. Vous cherchez vn repos, que vous ne
 trouuerez pas: vous serez vous mesme vostre
 accusateur, vostre juge, & vostre bourreau:
 les Ombres de tant de Roys dont ie suis des-
 cendue, & que vous outragez en ma person-
 ne, vous enuironneront de toutes parts: celles
 du vieil Hircane, & du jeune Aristobule,
 troubleront toute vostre vie: vous vo⁹ verrez
 tousiours tout couuert du sang de vos En-
 fans: & l'image de Mariamne poursuiuie par
 les Bourreaux qui l'attendent, vous suiura
 tousiours pas à pas. Vous la verrez tousiours,
 soit en veillant, soit en dormant, qui vous re-

prôchera sa mort: vous aurez en vostre cœur le repentir, la honte, la confusion, & le desespoir: vous souhaiterez la mort que vous donnez aux autres: ma vertu vous paroistra lors aussi pure qu'elle est: vos crimes vous sembleront aussi grands qu'ils sont: mais vous aurez peut-estre le malheur de vous repentir sans vous amender: Et ie ne doute point, qu'après auoir violé tous les droits diuins & humains, on ne les yiole aussi en vostre personne. Ouy, ie voy desia l'aîné de vos Enfans (car les miens n'en feront iamais capables,) vous vouloir donner ce poison, dont vous m'accusez iniustement. Ie voy (dis-je) tous les Ministres de vos fureurs, deuenir vos plus cruels ennemis: Salome, Pherore, & Antipatre, feront les plus ardents à vous nuire: ie vous voy hay de tout le Peuple; detesté de tous les Princes; execrable à la Postérité: & peut-estre vous ferez vous lors si effroyable à vous mesme, qu'après auoir respandu tout le sang de vostre Race, le desespoir vous mettra vn poignard dans la main, pour deliurer le monde d'un si dangereux ennemy, mais peut-estre encor, ne pourrez vous finir quand vous

le fouhaiterez : & vous aurez le malheur de souffrir dès cette vie, les suplices qui vous font preparez en l'autre. Voila iniuste & cruel Herodes, la prediction que vous fait en mourant iniustement, la malheureuse Mariamne : qui en cette derniere iournée, vous regarde plustost comme vn suiet reuolté, ou comme son Tyran ; que comme son Roy, ny comme son Mary.

EFFECT DE CETTE HARANGVE.



Cette belle & genereuse affligée, obtint tout ce qu'elle demandoit à son Mary, & à la Posterité : car le premier luy donna la mort, & l'autre a conserué sa gloire. Je croirois la mienne bien grande, si apres tant de Siecles, i'y pouuois encor contribuer quelque chose, & si mes pensées n'estoient pas creuës indignes d'elle.

44 MARIAMNE A HERODES.

*I'en dirois davantage, si l'Authcur de la Cour
Sainte n'avoit tout dit : mais comme il a esté
trop soigneux, pour rien laisser en ce beau champ,
ie suis trop glorieux pour y paroistre inutilement
apres luy. Il suffit que ie regarde son Triomphe,
sans m'attacher à son Char : Et i' aime mieux
quiter mes Armes, que de les voir parmi ses
Trophées.*

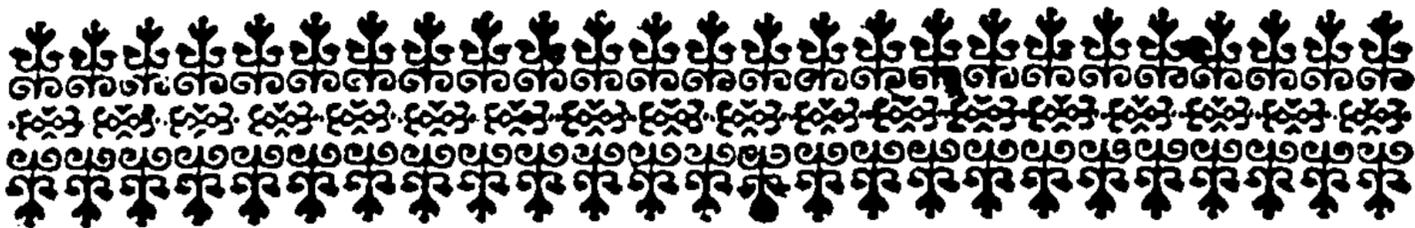


CLEOPATRE

A

MARC-ANTOINE.

TROISIEME HARANGVE.



A R G U M E N T.


 Pres la perte de la Bataille d'*A-*
etium, arriuée par la fuite de Cleo-
 patre, qui fut suivie de celle d'*An-*
toine: il eut quelque opinion qu'elle
 l'auoit voulu trahir, & luy en tesmoigna ses
 ressentimens. Mais cette belle & adroite Egy-
 ptienne, qui luy voulut oster vne impression, qui
 luy estoit si desaduantageuse, luy parla de cet-
 te sorte, en faueur de son innocence. Au moins
 ay-ie fondé les paroles que ie mets en la bouche
 de cette Reine, sur des coniectures de l'*Histo-*
re: & voicy selon mon sens, ce qu'elle pût di-
 re en cette occasion, à cét *Amant irrité*.



*Cette Reine en son mauvais sort,
Comme de la pitié, peut donner de l'envie;
Puis que la gloire de sa mort,
Oste la honte de sa vie.*

CLEOPATRE A MARC-ANTOINE.

Est donc vray, qu'Antoine a pû
souponner Cleopatre, d'auoir fa-
uorisé son ennemy? qu'il a pû pen-
ser, que de sa propre main, elle auoit voulu

luy arracher la Couronne, que la victoire alloit luy mettre sur la teste ? & pour tout dire en vne seule parole, qu'il a creu quelle l'auoit trahy ? ha s'il est ainsi, & que par mon discours, ie ne puisse remettre la raison en vostre ame, en luy donnant d'autres sentimens de ma fidelité ; ie ne veux plus de vie, & la mort est le terme de mes souhaits. Non Antoine, si ie suis morte en vostre cœur, ie ne veux plus viure au monde : & peut-estre que ma perte vous fera voir, que ien'ay pas voulu la vostre. Mais dites moy de grace (ô illustre Empereur) par quelle voye, par quelles liberalitez, ou par quelles esperances Octaue a-t'il pû suborner ma fidelité ? ce ne peut du moins pas estre vne nouvelle passion, qui ait surpris mon cœur en conquestant le sien ; puis que nous nous sommes esgallement inconnus l'un à l'autre. Ce ne peut pas estre aussi par des presens, car que pourrois-ie recevoir de luy, que ie n'aye receu de vous, qui m'avez donné des Royaumes tous entiers ; & qui enfin me faites regner sur la plus grande partie de l'Asie : mais quand il seroit vray, que i'aurois pû me résoudre à vous abandonner

ner pour suiure son party ; quelle seureté aurois-ie pû prendre en ses paroles ? où sont les ostages qu'il m'a enuoyez , pour l'assurance de nostre traité ? où sont les places qu'il m'a renduës ? quoy Antoine, i'aurois pû me fier à la parole de César , luy qui est le Frere d'Octauius : luy qui publiquement dans Rome, m'a déclaré la guerre , & qui me connoist bien plustost, sous le nom de cette Egyptienne, plus fameuse (à ce qu'il dit) par ses enchantemens que par sa beauté ; que non pas par celuy de Cleopatre. Quoy Antoine, i'aurois pû m'asseurer en luy : Cleopatre se feroit elle mesme chargée de chaînes : Elle auroit de ses propres mains attaché ses bras au Char de Triomphe de son ennemy ; & qui pis est encor, ennemy d'Antoine ; & par vne imprudence, & vne ingratitude qui n'eut iamais d'exemple, elle auroit trahy vn homme qui a trahy sa propre gloire pour l'amour d'elle ; qui s'est rendu l'ennemy de son pais, en sa consideration ; qui a abandonné la Soeur de César, plustost que de l'abandoner ; qui a partagé sa puissance avec elle ; qui a preferé ses interests à ceux de l'Empire Romain ; & qui pour tout

dire, luy a donné son cœur absolument. Ha! non Antoine, toutes ces choses sont hors d'aparence: & il suffit presque de voir, que ie n'ay pas oublié les obligations que ie vous ay, pour faire croire que ie suis innocente. Mais s'il m'est permis d'y adiouster encore yne autre raison; le diray, que comme on n'oublie pas aisement les bien-faits d'autruy quand on est genereux; on n'ayme pas aussi à perdre les siens propres: & rarement voulons nous effacer par des iniures, les bons offices que nous auons faits à quelqu'un. Considerz donc s'il est possible (pardonnez-moy si ie parle ainsi) qu'apres auoir fait pour vous tout ce que i'ay fait, ie veuille moy-mesme en estouffer le souuenir en vostre ame: & de ma propre volonté, mettre la haine dans vn cœur, dōt l'Empire m'a cousté tant de vœux & tant de soins. Car s'il vous en souuient, mon cher Antoine, vous fustes plustost ma conqueste, que ie ne fus la vostre: la renommée m'auoit desia fait vn portrait de vous, qui me donnant de l'admiration, me fit prendre le dessein de vaincre en vostre personne le vainqueur de tous les autres. Et quoy que

A M A R C - A N T O I N E. 51

mes yeux eussent quelques fois remporté d'assez illustres victoires, & qu'entre leurs captifs, ils pussent conter des Césars & des demy-Dieux; Je ne me fié pourtant point à leurs charmes; ma beauté me fut suspecte en cette occasion; ie la creus trop foible pour vous vaincre: & comme vous estiez le plus magnifique de tous les hommes, ie voulus que l'amour n'entraist dans vostre cœur, que par la magnificence: & que le iour de sa prise, semblast plutôt vn iour de Triomphe qu'un iour de combat. Je voulus donc vous éblouir par la beauté de mes armes: car s'il vous en fouuient, mon cher Antoine, le premier iour que ie vous vy, ie parus dans vn vaisseau, dont la poupe estoit d'or, les voiles de pourpre, & les rames d'argent: qui par vne cadence mesurée, fuiuoient le son de diuers instrumens confertez ensemble. I'estois sous vn Pavillon tissu d'or; & comme ie sçauois que vostre naissance estoit diuine, puis que vous estes descendu d'Hercule; i'auois, comme vous ne l'ignorez pas, vn habillement pareil à celuy qu'on donne à Venus. Toutes mes Femmes estoient habillées magnifiquement

en Nymphes: & cent petits Amours à l'entour de moy, estoient encor vn effet du desir que i'auois de vous vaincre: car enfin, mon cher Antoine, ce petit armement n'estoit fait que contre vous. Ce ne fut donc pas sans dessein que ie vous surmonté: i'employé toutes choses pour cela: & tout ce que la beauté, l'esprit, l'adresse, & la magnificence peuuent faire, ne fut pas oublié en cette occasion. Je sçay bien que c'est vne imprudence, de vous parler de toutes ces choses, dans vn temps si esloigné de la felicité de celuy-là: mais cette iournée me fut si glorieuse, que ie n'en puis iamais perdre la memoire: & puis à parler raisonnablement, ce souuenir n'est pas inutile à ma iustification. Car le moyen de penser, que i'aye voulu moy-mesme perdre ma conqueste? c'est vn sentiment qui n'est iamais tombé dans l'esprit de tous les Conquerans: Alexandre auroit sans doute mieux aymé perdre la Macedoine que la Perse: ce Royaume-là estoit le bien de ses Peres; mais cetuy-cy estoit veritablement à luy: & par la mesme raison, ie me perdrois plustost moy-mesme que de vous perdre. Vous sçaez en-

cor, si ie neme trompe, que ie ne fus pas vn vainqueur rigoureux : les chaines que ie vous donné n'estoient point pesantes : mes Loix n'auoient rien de rude : & de la façon dont i'en vsé, il eust esté difficile de connoistre le victorieux. Depuis cela, qu'ay-ie fait Antoine, qui me puisse rendre suspecte? il est vray que i'ay oublié ma propre gloire, mais ç'a esté pour l'amour de vous. Ouy, i'ay souffert qu'on m'ait diffamée à Rome: & quoy que l'orgueil de vostre nation, qui traite toutes les Estrangeres de Barbares, & toutes les Reines d'Esclaves, m'ait empesché d'estre vostre Femme, l'affection que i ay pour vostre Personne a esté si forte, que ie n'ay pas laissé d'estre à vous. Ouy Antoine, ie vous ay aimé plus que mon honneur, & plus que ma vie : I'ay crû qu'il ne pouuoit estre iniuste d'aimer vn hōme digne du rang des Dieux: & que la passion que i'auois dans l'ame, auoit vne si noble cause, qu'elle me rendroit excusable : de sorte que sans considerer les malheurs qui m'estoient preparez, ie vous ay toujours constamment aimé, depuis le premier iour que ie vous l'ay promis: iugez apres

cela, si i'ay pû vous trahir, ou pour mieux dire, si i'ay pû me trahir moy-mesme. Il est vray que i'ay pris la fuite; mais genereux Antoine, si i'ay fuy, ce n'a esté que pour l'amour de vous. I'ay mesprisé la victoire pour conseruer vostre vie: & vostre personne m'a esté plus chere, ny que vostre gloire, ny que la mienne. Je voy bien que ce discours vous estonne & vous surprend: mais pour vous le faire comprendre, souffrez que ie vous die en quel estat se trouua mon ame, lorsqu'au milieu du combat, ie vous vy tout couuert de traits & de flames. La mort que ie voyois en tant de lieux, me faisoit apprehender la vostre: toutes les jaelines des ennemis me sembloient ne s'adresser qu'à vous: & de la façon dont mon imagination me representa la chose, ie creus que tout l'armée de Cesar, ne vouloit combattre qu'Antoine. Il me sembla mesme plus d'une fois, que ie vous auois vû entraîner par force dans les vaisseaux ennemis, ou tomber mort à leurs pieds. Et quoy que ceux qui m'eironnoient, m'assurassent que mes yeux me trompoient, & que la victoire estoit encore incertaine; que ne disois-

ie point en ces funestes momens ? & quelle douleur ne sentoís-je pas ? ha ! mon cher Antoine, si vous sçauiez en quelle peine se trouue vne ame, qui voit la personne aimée au hazard demourir à chaque instant ; vous trouveriez que c'est le plus effroyable tourment, que l'on puisse iamais endurer. Mon cœur receut tous les coups que l'on vous porta ; ie fus captiue toutes les fois que ie creus que vous l'estiez ; & la mort mesme n'a rien de si rude, que ie n'éprouuasse en cette occasion. En ce deplorable estat, ie ne trouuois point de remede à ma douleur : & mon imagination deuenant tousiours plus ingenieuse à me persecuter ; apres m'auoir persuadé que tous les ennemis vouloient vostre mort, me persuadoit en suite, qu'ils songeoient à conseruer vostre vie, pour se rendre Maistres de vostre liberté. Ce premier sentiment me donnoit sans doute vn instant de repos : mais l'image du Triomphe de César, se presentant tout d'un coup à moy, ie retombois dās mon premier desespoir. Ce n'est pas, mō cher Antoine, que ie vous creusse capable de fuiure le Char d'un vainqueur : mais ie crū que pour

éviter cette suprême infortune, vous auriez recours à la mort : & qu'ainsi de quelque façon que fust la chose, ie me trouuerois toujours esgallement malheureuse. Ie cherchois quel seroit le poison que ie choisirois pour vous suiure : & il n'est point de funeste resolution, qui ne me passast en l'esprit. Ie pensé plus de vingt fois me ietter dans la mer, pour me déliurer de la peine où i'estois : neantmoins comme ie ne pouuois mourir sans vous quitter, ie ne pus suiure ce dessein. Mais tout d'un coup, venant à considerer la forte passion que vous m'auiez toujours témoignée, ie creus que si vous me voyez abandonner l'armée, vous l'abandonneriez aussi : & que par là, i'auois trouué vn moyen, de conseruer vostre vie, & vostre liberté tout ensemble. Car (disois-ie en moy-mesme, apres auoir formé cette resolution) Cesar ne cherche pas tant la victoire, que la vie où la liberté d'Antoine : & pourueu qu'il n'aye ny l'une ny l'autre, ie me consolerois de la perte de la bataille. Enfin, mon cher Antoine, ie fis ce que mon affection & mon desespoir me conseillèrent de faire ; & vous fistes

ce

ce que i'auois attendu de vostre amour. Je n'eus pas si tost veu, que quitant vostre vaisseau, vous preniez vne gallere pour me suiure, que mon cœur se laissa surprendre à la ioye. Il me sembla que c'estoit moy qui gaignois la bataille, puis que ie vous conseruois: & venant à penser, que Cesar eust voulu eschanger sa fortune avec la mienne, i'estois presque consolée de toutes mes disgraces. Mais ce qui me donna le plus de satisfaction, en cette funeste iournée, fut de voir qu'Antoine auoit esté capable de preferer Cleopatre, au desir de vaincre ses ennemis: qu'il auoit mieux aymé la fuiure infortunée, que de poursuiure sa victoire: & qu'enfin l'Empire de tout le monde luy estoit moins cher que Cleopatre. Cette pensée est si douce, qu'encore que ma fuite nous ait mis au rang des vaincus, ie ne puis toutesfois m'en repentir: & de la façon qu'est la chose, la bataille d'Actium ne sera pas si glorieuse pour Cesar que pour Cleopatre. Il a vaincu des Soldats qui n'auoient plus de Chef; mais Cleopatre a vû le plus vaillant de tous les Heros, ietter ses armes pour la fuiure. Or pour acheuer de

me iustifier, souuenez-vous mon cher Antoine, qu'aussi-tost que vous vous fustes détaché de vos vaisseaux, ie fis mettre sur la Poupe du mien vne Banderole, pour vous aduertir que c'estoit là où vous deuez me trouuer: iugez si cette action est d'une criminelle; car si i'eusse eu dessein de me separer de vous, il m'estoit aisé de ne vous receuoir pas: puisque i'auois soixante voiles, & que vous n'auiez qu'une simple galere. Si ie vous eusse trahy, il m'eust esté aisé de vous remettre entre les mains de Cesar: & par là luy donner veritablement la victoire. Si i'eusse essayé de me ranger du costé des ennemis; si la route que ie prenois, vous eust pû estre suspecte; ie dirois que vos soupçons sont legitimes: mais au contraire, ma fuite n'ayant esté qu'un effet de mon desespoir & de mon amour, vous deuez vous pleindre de la fortune, & non pas accuser Cleopatre. Aureste, ne vous imaginez pas, ny que cette victoire soit fort glorieuse à Cesar, ny que vostre retraite vous soit honteuse: vous n'avez pas fuy vos ennemis, mais vous avez fuiuy Cleopatre. Vos Soldats ont esté vaincus par Cesar; mais pour

vous, vous ne l'avez esté que de l'amour seulement. Si cette bataille estoit la premiere occasion de guerre, où vous vous fussiez trouué, vostre valeur pourroit estre mise en doute : mais elle est si vniuersellement connue, qu'aucun ne la peut ignorer. Il n'y a presque point de peuple, où vous n'ayez rendu des preuues de vostre courage en vostre premiere ieunesse : & certes il falloit que vous en eussiez beaucoup donné, puis que le grand Iules Cesar vous choisit pour commander la pointe gauche de son armée, en cette fameuse bataille de Pharsalle ; & en vne iournée, d'où dépendoit la conqueste del'Empire de tout le Monde. Et puis, Octaue sçait assez que vo⁹ sçauiez l'art de combattre & de vaincre : la bataille que vous gagnastes cōtre Cassius, ne luy permet pas d'en douter : & moins encor la victoire que vous remportâtes sur Brutus : veu qu'en cette occasion on peut dire, que vous auez vaincu les vainqueurs d'Octaue : puis que comme vous sçauiez, il auoit perdu la bataille, quelques iours auparauant : & auoit fuy lâchement deuant ceux que vous surmontâtes peu de temps apres : mais avec

cette difference, que l'amour a fait vostre fuite, & que la crainte faisoit peut-estre la sienne. Vous voyez donc bien, mon cher Antoine, que vous estes vaincu sans honte; & que vostre ennemy a presque vaincu sans gloire. Et puis nos affaires ne sont pas encor desesperées: vous auez vne puissante armée aupres d'Actium, qui n'est pas encor sous les Enseignes de Cesar: mes Royaumes ont encor des hommes, de l'argent, & des places fortes: & ie veux que tous mes suiets respendent iusques à la derniere goutte de leur sang, pour conseruer le vostre & vostre liberté. Mais enfin, quand la fortune vous osterà avec iniustice, toutes les Couronnes que vostre merite & vostre valeur luy ont arrachées par force: sçachez que Cleopatre ne vous en aymera pas moins. Non, mon cher Antoine, quand cette ennemie des personnes Illustres, nous reduiroit à viure sous vne cabane de chaume, en quelque lieu separé de la societé des hōmes; i'aurois pour vous le mesme respect, que i'auois en ce bien-heureux temps, où vous donniez des Royaumes: & où l'on voyoit vingt-deux Roys à vostre fuite. Ne

craignez donc point, que le malheur m'espouuante : il n'y en a qu'un que ie ne puis iamais souffrir avec vous : & que sans doute vous ne souffrirez pas aussi. Ouy, Cleopatre peut-estre exilée avec Antoine sans se plaindre; elle peut renoncer à toutes les grandeurs de la Royauté, & conseruer encor le desir de la vie; mais pour la seruitude, c'est ce qu'elle ne sçauroit endurer, & ce qu'elle sçait bien que vo⁹ ne souffrirez non plus qu'elle. Soyez donc assure, que bien-loin d'auoir intelligence avec Cesar, ie vous engage ma parole, de mourir plustost que de me fier en luy; & me mettre au hazard de seruir à son Triomphe. Non Antoine, Cleopatre ne portera iamais de chaines : & si la fortune la conduit aux termes, de n'auoir point d'autre chemin à choisir, que celui de Rome ou celui de la mort; la fin de sa vie, iustificera l'amour que vous auez pour elle & son innocence. Mais auparauant que d'en venir à cet extreme remede, faisons toutes choses pour resister à nos ennemis. Conseruons la vie aussi longtemps que nous le pourrons sans honte : car enfin, elle nous doit pas estre indifferente,

tant que nous nous aimerons parfaitement. Il me semble, mon cher Antoine, que ie voy dans vos yeux, que mon discours n'a pas esté inutile : ils me disent que vostre cœur se repent de m'auoir iniustement soupçonnée: qu'il voit mon innocence aussi pure qu'elle est: & que l'amour qu'il a pour moy est si forte, qu'il ne laisse pas d'aimer encor la personne, qui luy a arraché la victoire d'entre les mains. Pour moy, mon cher Antoine, vous ferez tousiours ma plus forte & ma derniere passion: i'aduoüe bien, que dans vn temps où ie ne vous connoissois point, la gloire de Iules Cesar auoit touché mon cœur: & que ie ne pus m'empescher d'aimer vn homme, qui par toute la terre, passoit pour le premier des Mortels. Vn homme (dis-ie) que vous auez autresfois iugé digne de l'Empire de tout le Monde: puis que ce fut vous qui luy en rendistes les premiers honneurs, en luy mettant vn Diademe sur la teste au milieu de Rome: & que ce fut vous qui apres sa mort, fustes cause qu'il fut mis au rang des Dieux, par la belle & forte Harangue que vous fistes au peuple Romain: qui chassa Brutus & Cassie;

A MARC-ANTOINE. 63

porta la flame dans leurs Palais. & signala vostre courage & vostre amitié. Mais depuis que ie vous ay veu, ie puis vous asseurer, que vous auez regné souuerainement en mon ame; & que vous y regnerez tousiours. C'est vn Empire que la fortune ne vous a pas dōné, & qui n'estant point de sa domination, fera tousiours à vous malgré son iniustice. Elle peut renuerfer tous les Royaumes & tous les Empires, mais elle ne changera iamais mon cœur: & tout ce qui a accoustumé de destruire les affections les plus fortes, ne fera qu'affermir la mienne. Et pour vous tesmoigner que ie sçay aimer plus parfaitement que vous, en ne soupçonnant pas vostre amitié d'aucune foiblesse: Ouy Antoine, ie croy qu'encore que Cleopatre soit la cause de tous vos malheurs, elle fera tousiours toute vostre félicité: & que sans vous repentir iamais de l'auoir aimée, elle regnera tousiours en vostre ame, comme vous regnez en la sienne. Allons donc, mon cher Antoine, allons dans Alexandrie faire nos derniers efforts, pour vaincre ceux qui nous ont vaincus: c'est là que nous trouuerons peut-estre en-

cor, dequoy repouffer l'insolence de nos ennemis. Mais s'il arriue enfin, que le Ciel ait resolu nostre perte; que la fortune deuienne constante à nous persecuter; que l'esperance nous soit absolument deffenduë; que tous vos amis vous abandonnent; que tous mes suiets me trahissent, & se rangent du party le plus fort; s'il arriue (dis-ie) que toutes ces choses nous aduiennent; nous trouuerons toujours mon Tombeau dans Alexandrie; & pour meriter de nos ennemis, la grace d'y laisser nos cendres ensemble, il faudra signaler nostre mort, en éuitant la seruitude: & de cette sorte, nous leur arracherons le plus noble fruit de leur victoire, & vaincrons Cesar mesme en mourant.



EFFECT

EFFECT DE CETTE HARANGVE.



Eux qui aiment , se laissent aisément persuader les choses qui leur peuvent plaire : Et la voix de ce beau Monstre du Nil , ne manqua pas d'attirer l'ame d'Antoine , au point qu'il la desiroit. Il n'auoit pas suiuy Cleopatre , pour l'abandonner apres : Et sa colere estant un effect de son amour , aussi bien que l'auoit esté sa fuite , il ne luy fut pas plus difficile de s'apaiser que de fuir. Il creut donc tout ce qu'elle voulut luy dire : il se repentit d'auoir soubçonné sa fidelité : Et ne se repentit plus , d'auoir perdu l'Empire du Monde , pour conseruer Cleopatre. Il la suiuit dans Alexandrie ; où quoy qu'elle fust plus genereuse cette seconde fois que

66 CLEOPATRE A M. ANTOINE.

*la premiere , ils ne furent pas plus heureux :
Et de toutes les choses qu'elle luy avoit pro-
mises , Cleopatre ne put donner à Antoine ,
que la moitié de son Tombeau.*

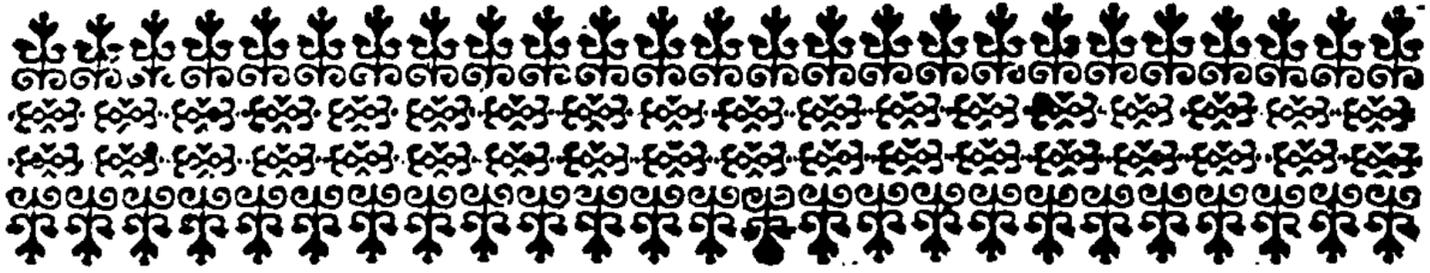


SISIGAMBIS

A

ALEXANDRE.

QUATRIÈME HARANGUE.



ARGUMENT.


Pres la conqueste des Indes, Alexandre le Grand espousa Statira, l'une des filles de Darius. Ce fut lors, que Sisigambis Mere de cette Princesse, abandonna son ame à la ioye & à l'inclination qu'elle auoit pour cét inuincible Conquerant. Il luy souuint en cette occasion de tout ce qu'il auoit fait pour elle: & comme son ame estoit genereuse, elle luy tesmoigna sa reconnoissance à peu près de cette sorte.



*Avoir des fers, sans souffrir leur rigueur ;
 Baiser la main qui contraint de les prendre ;
 Perdre un Empire, & cherir son vainqueur ;
 C'est ce qu'on fait, pour le Grand Alexandre.*

SISIGAMBIS

A.

ALEXANDRE.

 Est véritablement en cette journée,
 ô invincible Alexandre, que ie vous
 crois fils de Iupiter : vn homme or-
 dinaire ne scauroit estre capable de tant de

vertu. Il s'est trouué autrefois des vainqueurs
 & des Conquerants ; mais il ne s'est iamais
 trouué personne que vo⁹, qui ait rendu le sort
 des vaincus ; esgal à celuy des victorieux : ny
 qui ait partagé l'Empire qu'il auoit conque-
 sté avec les enfans de son ennemy. Enfin Ale-
 xandre, quand vous feriez du sang des hom-
 mes, & non pas de celuy des Dieux ; il est tou-
 jours certain, que vo⁹ meriteriez de l'encens
 & des Autels. Je laisse à tous les illustres tes-
 moins de vostre valeur, à publier les merueil-
 leux exploits que vous avez faits , en vous
 rendant Maistre de tout le Monde : & ie ne
 me propose de vous entretenir, que de vostre
 clemence & de vostre bonté. Vous sçauiez,
 genereux Alexandre, que si ie voulois esleuer
 vn Trophée à vostre gloire, des despoüilles
 de vos ennemis ; i'y trouuerois des choses,
 qui me feroient verser des larmes de douleur,
 en vn iour où ie n'en dois respendre que
 de ioye. Ce n'est pas que ie ne sçache bien,
 que i'en'y verrois point le corps de mon fils ;
 car ie me souuiens que vous eustes la bonté
 de le couvrir de vostre manteau Royal, &
 de l'arroser de vos larmes ; lors qu'arruant

au lieu où il venoit d'expirer, par la cruauté du traître Bessus, vous vistes ce grand Prince en vn si déplorable estat. Non, Alexandre, aux termes où sont les choses, ie ne vous dois point regarder, comme l'ancien ennemy de Darius, mais comme le vangeur de sa mort; comme le protecteur de sa Mere & de sa Femme; comme le Mary de sa Fille; & comme le legitime heritier du Trône du grand Cyrus. En effet, vous sçavez quelles furent les dernieres paroles de mon Fils: il tesmoigna la reconnoissance qu'il auoit des obligations dont ie vous estois redevable: il fit des vœux pour vostre gloire; il asseura qu'il mourroit vostre amy & vostre seruiteur; & sans employer le peu de momens qu'il auoit à viure, à desplorer son infortune; il souhaita que vous fussiez vainqueur de l'vniuers; il espera que vous vangeriez sa mort; que vous prendriez soïn de perpetuer sa memoire; & vous laissâmes celuy de recompenser Polistratè, de ce peu d'eau qu'il luy auoit donné, pour pouuoir prononcer plus distinctement les choses qu'il disoit pour vostre gloire. O mon cher Darius, vous estiez veritablement mon

Fils, en parlant ainsi d'Alexandre! & ie rends grâces aux Dieux, de ce qu'enfin vous auez pû reconnoistre, ce que nous deuions à sa clemence & à sa bonté. C'est par ces deux vertus que ie vous considere auiourd'huy, ô inuincible Heros! toute la terre n'est remplie, que du bruit de vos victoires: vous estes le Maistre & le vainqueur de tous les hommes: il n'en est point qui ne sçache, iusques aux moindres de vos exploits: les jeux mesme de vostre enfance, seruiront de leçon à tous les Roys qui vous suiuront: on sçait par tout quelles ont esté vos conquestes: personne n'ignore, combien la guerre que vous fistes en Grece vous fut glorieuse: les superbes ruines de Thebes que vous fistes razer, sont des marques eternelles, que vous auez esté son vainqueur. La bataille que vous donnastes au passage du Granique, tesmoigne esgallement vostre conduite & vostre courage: on ne peut ignorer ce que vous fistes en la iournée d'Issus, non plus que ce qui se passa au fameux siege de Tir. La bataille d'Arbelle a eu des circonstances trop remarquables, pour n'estre pas sceuës de toute la terre. La con-

queste

queste des Indes, & la defaite de Porus sur les bords del Hidaspe, font des monumens eternels pour vostregloire. Car non seulement on sçait, que vous surmontâtes ce grand Roy; mais on sçait aussi, qu'apres auoir conquesté son Royaume, vous le luy rendistes plus grand qu'il n'estoit auparauant: & de cette forte, s'il est permis de parler ainsi; on vous peut non seulement nommer le vainqueur de ce Prince, mais le Conquerant de Porus: puis qu'il semble que vous n'ayez combatu que pour l'agrandir. La ville des Oxidraques, où vous vous exposâtes si determinemēt, est en veuë à toute la terre: on la regarde comme le champ de bataille, où vostre grand cœur sembla esgallement deffier la mort & la fortune, & où vous les surmontâtes tous deux. Enfin Alexandre, on trouue par tout des tesmoignages de vostre valeur & de vos conquestes; c'est pourquoy, sans vous en parler, ie me contenteray de louer vostre clemence & vostre bonté. Mais, que dis-ie, ces deux vertus sont aussi generalemēt connuës que vostre courage: car si comme ie l'ay desia dit, vous estes le Maistre & le vain-

queur de tous les hommes; on peut dire aussi, que vo⁹ estes le bien-faicteur de tous les hommes. On diroit que les Dieux ont remis entre vos mains toutes les graces qu'ils ont accoustumé de leur faire; qu'ils vous ont estably le distributeur des bien-faits; & qu'ils vous ont donné la commission de rendre tout le Monde heureux. Vous n'avez pas plustost conquesté vn Royaume, que vous le donnez; vos ennemis ne sont pas plustost vos suiets, qu'ils sont vos amis; & vous ne les avez pas plustost vaincus que vous deuez leur protecteur. I'ay en ma personne vn si illustre exemple de ce que ie dis, que i'en en sçauois douter sans crime. Car ô inuincible Alexandre! ie n'oubli-ray iamais les graces que i'ay receuës de vous: ouy, ie me souuiendray touiours de cette effroyable iournée, où mes filles & moy, deuiusmes vos prisonnières: la crainte de la seruitude auoit remply nostre esprit de si funestes images, que la mort nous paroissoit le plus grand bon-heur qui nous pust arriuer. Nous auions perdu la bataille avec le Trône; nous croyõs desia auoir perdu Darius; & ce qui nous estoit le plus insupor-

table, nous pensions que nous allions estre en necessité, de mourir de nostre propre main, pour éviter l'insolence des vainqueurs. Mais hélas! ie ne connoissois pas encor Alexandre: car, disois-ie en moy-mesme, ie suis Mere du plus grād de ses ennemis, puis que Darius est le plus puissant de to⁹ ceux qui luy ont resisté: & iugeant de vous par les autres, ie vous craignois autant en ce temps-là, que ie vous aime en celuy-cy. Cette iniuste crainte ne dura pourtant guere en mon esprit: vostre veuë la dissipa bien-toft; & ie me fouuiens mesme, que la premiere fois que i'eus l'honneur de vous voir, vous me pardonnières vne faute. Car comme ie ne vous connoissois point, & que le trouble où i'estois, ne me laissoit pas la liberté de bien raisonner sur les choses; vous sçavez que ie pris le genereux Ephestion pour vous: & que sans vous en fascher, vous me dites, *que ie ne me trompois pas, puis que celuy là estoit encor Alexandre.* Cette marque de moderation enuers moy, & d'amitié enuers vostre fauory, commença de me donner de plus iustes sentimens de vous: & de remettre en mon ame, l'esperance que la crainte en

auoit chassée. Et certes vous tesmoignez bien encor au iourd'huy, qu'Ephestion vous est aussi cher que vous mesme: puis qu'ayant fait dessein d'espouser l'aînée de mes filles, vous donnez l'autre à ce second Alexandre. Depuis cela, que n'avez vous point fait pour moy? vous m'avez non seulement traitée en Reine, bien que ie fusse captiue; mais vous m'avez traitée comme vostre Mere; & même m'avez fait la grace, de m'appeler tousiours ainsi. Toutes les fois qu'il m'est arriué vn nouveau sujet de douleur, vous avez eu la bonté de m'en consoler; ie vous ay vû pleurer vos propres victoires en ma consideration; ie vous ay vû regretter la perte de Darius; ie vous ay vû prendre soin de ses funeraillies & de son Tombeau; ie vous ay vû exposer vostre vie pour v'anger sa mort; ie vous ay vû punir le traistre Bessus qui l'auoit assassiné; ie vous ay vû récompenser ceux qui luy auoient esté fidelles; & ie vous voy mesme au iourd'huy remettre Darius sur le Trône, en y mettant sa fille & la mienne. Mais ce que j'ay vû encor de plus merueilleux en toutes les choses que vous avez faites pour Darius;

c'est que j'ay veu autrefois cét Alexandre, vainqueur de tout l'Vniuers; auoir assez de vertu, pour ne se fier pas en la sienne: & pour ne s'exposer point aux yeux de la femme de Darius, de peur d'estre vaincu par sa beauté. Ha: certes apres cela il faut aduoüer, que tout ce que l'on peut dire de vous, est beaucoup au dessous de ce que vous meritez: vous auez tout ensemble la chasteté de mon sexe, & la vertu de tous les Heros, qui vous ont deuancé du temps seulement. Il n'est point de bonnes qualitez, qui ne se trouuent en vostre personne au suprême degré: & c'est en vostre ame qu'on peut dire, que les vertus se perfectionnent, & qu'elles prennent vn nouveau lustre. Ce qui feroit temerité en vn autre, n'est qu'vn simple effet de vostre courage; & l'excez du bien ne peut estre vicieux en vous. Vous donnez avec profusion; & donnez pourtant sans prodigalité: parce que vous ne proportionnez pas seulement les presens que vous faites à ceux qui les reçoient; mais à celuy qui les fait. Et cela estant ainsi, les Villes, les Prouinces entieres, les millions d'Or, les Sceptres & les Couronnes, sont des cho-

ses qu'Alexandre peut donner sans estre prodigue : car comme il a plus receu de faueurs du Ciel qu'aucun autre ; c'est aussi à luy à donner plus que tous les autres. Cette verité vous est si connue, & vous la pratiquez si parfaitement ; qu'apres auoir conquesté tout le Monde, & l'auoir donné presque tout entier à diuerses personnes ; lors qu'on vous a quelques fois demandé ce que vous reseruiiez pour vous ? vous auez respondu, *l'Espérance*. En verité, ieme suis estoonnée souuent de voir que vous n'aez pas plustost vne chose en vostre puissance, que vous la mettez en celle d'autruy : & que cependant vous ne laissez pas de donner tousiours. Cette reflection m'a fait croire, qu'on pouuoit dire qu'Alexandre estoit comme la Mer, qui n'a pas plustost receu en son vaste sein le tribut que luy portent toutes les Fontaines, toutes les Riuieres, & tous les Fleuues ; qu'elle les rend avec vsure à quelque autre partie du Monde. Ce qu'elle oste aux Persans, elle le redonne aux Grecs ; les naufrages mesme qu'elle fait faire, ne l'enrichissent point ; elle n'apauurit personne ; que pour augmenter le bien de

quelqu'un; & sans rien garder ny de ce qu'on luy donne, ny de ce qu'elle v'surpe; elle roule toujours ses vagues d'un mouvement esgal. Il en est de mesme des choses que vous receuez de la gratitude de vos suiets, des tributs qu'ils vous rendent, ou des conquestes que vous faites. Vous les receuez d'une main, & les donnez de l'autre: le butin que vous prenez, mesme sur vos ennemis, ne fait qu'enrichir vos soldats: de sorte, que soit en la paix, soit en la guerre, durant la tempeste, ou durant le calme; vous faites esgalement du bien: à tous, sans vous en faire à vous mesme. Il y a toutesfois cette difference entre l'Ocean & vous, que tout ce qui part de la Mer y retourne; & que tout ce qui part de vos mains n'y rentre iamais. Au reste, ce vous sera vne chose bien glorieuse, de voir dans vostre Histoire des gens qui auront refusé ce que vous leur donniez, parce que vous leur donniez trop: & de n'en trouuer point qui se soient pleins que vous leur donniez trop peu. Vostre liberalité est d'autant plus excellēte qu'elle n'est pas aueugle. Vous faites du bien à tout le monde, mais vous

n'en faites pas tousiours fans choix. Tous les iours de vostre vie, ne font pas de ceux où vous faites largesse au Peuple: où sans distinction, vous iettez les Tresors au milieu de la multitude: & où les heureux seulement ont de l'aduantage. Le disciple d'Aristote sçait mieux vser des richesses & sçait mieux comme il faut pratiquer la liberalité. Ouy Alexandre, vous auez reconcilié la Fortune avec la Vertu: nous voyons des Philosophes, des Poetes, des Musiciens, des Peintres, & des Sculpteurs dans l'abondance; & ne travailler seulement, que pour vostre gloire & pour la leur. Nous voyons (dis-je) des Philosophes, pratiquer la Politique qu'ils enseignent en gouuernant de grands Royaumes: nous voyons des Poetes porter tout ensemble vne Lyre d'Or, & vn Carquois d'Ebene; chanter vos Triomphes, & commander des Provinces. Nous voyons des Musiciens, dont les Luths font d'Iuoire; qui n'employent leur voix, que pour vous remercier, & pour parler de leur felicité. Nous voyons des Peintres aussi riches que l'estoient autrefois les Princes souuerains, qui les faisoient travailler.

ler. Nous voyons des Sculpteurs, non seulement employer le Marbre, le Porphyre, & l'Albâtre en leurs statues; mais auoir eux mesme des Palais, où toutes ces choses se font voir. Enfin toutes les belles Sciences, & tous les beaux Arts, fleurissent sous vostre Regne. Aussi diroit-on, que comme les Dieux ont fait vn Miracle en vous, la Nature aussi a voulu faire des chefs d'œuvres pour l'amour de vous. Vous auez des Aristotes, des Philoxenes, des Xenophantes, des Apelles, & des Lysipes: qui vous deuant leur bonheur & leur gloire, travailleront aussi à la vostre. Tous les siècles futurs voyant les portraits, que ces illustres laisseront de vous; ou par leurs Escrits, ou par leurs Tableaux, ou par leurs Statues; porteront sans doute enuie à celuy du Grand Alexandre. Tous les vertueux de ce temps-là souhaiteront d'auoir esté de cestuy-cy. Vous ferez le modelle des grands Princes, & la honte des mauuais: & tant qu'il y aura des hommes, on parlera de vous comme d'un Dieu. Certes ie ne m'étonne plus, si nostre grand Xerxes avec toute sa puissance, ne pût acheuer les desseins qu'il

auoit conceus : car puis que la Grece vous deuoit produire , les Dieux auoient raison de vous reseruer la conqueste du Monde. Si Xerxes eust acheué ce qu'il auoit entrepris , on l'auroit peut-estre apellé le tyran & le fleau de l'Vniuers : mais pour vous, vous estes le Prince legitime de tous les Peuples que vous auez conquis. Vous estes enuoyé du Ciel pour la felicité du Monde : & ce n'estoit pas sans sujet, que l'Oracle de Iupiter Hammon, vous dit *que vous estiez son Fils, & que vous estiez Inuincible.* Non Alexandre, on ne scauroit vous surmonter ny en guerre, ny en vertu : & apres le dessein que vous auez fait auourd huy , de remettre Darius sur le Trofne, en le partageant avec Statira sa Fille ; il ne vous reste plus rien à faire, & il ne me reste plus rien à desirer, que la continuation de vostre gloire. Ce n'est pas que ie craigne, que l'on vous la puiffera uir : non, ce sentiment là n'est point dans mon ame : mais ie crains que l'injustice des hommes, ne les rende indignes de vous auoir long-temps pour Maistre : ou que les Dieux jaloux de nostre bon-heur ne vous rapellent aupres d'eux. Quoy qu'il en arriue,

ie vous assure, ô invincible Alexandre, de ne demeurer pas au Monde apres vous: i'ay pû suruiure à Darius qui estoit mon Fils; mais apres toutes les obligations que ie vous ay, ie ne suruiurois point à Alexandre. Ie ne vous aurois pas dit vn si triste sentiment en vn iour de reiouissance; si ie n'auois creu, qu'il vous feroit adantageux que l'on sceust qu'il s'est trouué vne Princesse, qu'il s'est (dis-ie) trouué vne Mere, & si ie l'ose dire, vne Mere vertueuse; qui sans lâcheté & sans iniustice, vous a plus aymé que son propre Fils, quoy que vous ayez esté son ennemy. Pardonnez-moy donc vne pensée si funeste, puis qu'elle vous est glorieuse: & croyez que si mes vœux sont exaucez, non seulement vostre gloire sera immortelle, mais vôtre personne la sera aussi.

EFFECT DE CETTE HARANGVE.

L faudroit peu connoistre Alexandre, pour douter de l'effect de ce discours.

84 SISIGAMBIS A ALEXANDRE.

Cette grande & genereuse Ame redoubla encor
 ses bons offices enuers cette illustre Princesse: &
 gagna tellement son cœur, que lors que peu de
 temps apres, la mort de cét invincible Conque-
 rant, arriva dans Babilone; elle ne manqua pas
 de luy tenir ce qu'elle luy avoit promis, car elle
 mourut de douleur. Et certes cette mort fut une
 glorieuse marque de la bonté d' Alexandre: &
 quand un excellent Orateur, aura employé tout
 son Art, à luy faire un superbe Eloge: qu'il aura
 (dis-je) exageré magnifiquement toutes les
 grandes actions qu'il a faites; ie croiray dire
 quelque chose de plus grand & de plus extraor-
 dinaire; quand ie diray seulement, que Sisigam-
 bis souffrit la mort de Darius son Fils; & qu'elle
 ne pût souffrir celle du Grand Alexandre. Elle
 vescut apres l'une, elle mourut apres l'autre; &
 la Vertu fut plus forte que la Nature. O le beau
 Panegyrique! mais quoy, c'estoit Alexandre.

SOPHONISBE

A

MASSINISSE.

CINQVIESME HARANGVE.

 ARGUMENT.

 Pres que par l'assistance des Romains, Massinisse eut recōquis le Royaume de ses Peres, & fait Siphax prisonnier, qui le luy avoit usurpé: il fut assieger & prendre la ville de Sirthe, où Sophonisbe Femme de ce Roy captif s'étoit retirée. Les charmes de cette belle Africaine, firent une puissante impression en son cœur: & comme les Numides sont naturellemēt d'inclinatiō amoureuse, il ne fut pas si tost victorieux qu'il sentit qu'il estoit vaincu. Mais venant à faire reflection sur l'humeur austere de Scipion, il ne douta point qu'il ne voulût mener en triōphe cette belle Reine captive: de sorte que pour l'en empescher, il l'épousa le même iour: ne croyāt pas qu'apres cela, l'on voulust triōpher de la femme d'un Roy, allié du peuple Romain. A peine ces Noces precipitées furent faites, que Scipion en estant aduerty, enuoya ordonner par Lelius à Massinisse de luy venir rendre compte de sa victoire. Mais Sophonisbe qui avoit une aduersion naturelle pour les Romains, & plus encor pour la servitude; ayāt vū quelque chose dās les yeux de Lelius qui la menaçoit du triōphe; parla de cette sorte à Massinisse sur le point qu'il l'alloit quiter.



*O quel present à recevoir !
 O bon Dieu, quel present à faire !
 Pour moy, ie ne sçauois sçauoir,
 De qui la peine est plus amere :
 Ou d'elle, qui prend le poison ;
 Ou de luy qui l'enuoye, à celle qu'il reuere :
 Et plus mon cœur les considere,
 Plus i'en doute avecques raison.*

S O P H O N I S B E
A
M A S S I N I S S E .

EIGNEVR,
 le voy bien par la procedure de Lelius, que la

Fortune n'est pas encore lasse de me persecuter. Qu'apres auoir en vne même iournée, perdu ma Couronne, mon Mary, & ma liberté; & que par le caprice de cette inconstante, i'ay en ce mesme iour retrouvée ma liberté, vn illustre Mary, & vne Couronne: ie voy bien, dis-je; qu'apres de si estranges euenemens, elles'apreste encor à me faire perdre toutes ces choses. Lelius en me regardant, a sans doute iugé, que i'estois assez bien faite, pour honorer le Triomphe de Scipion, & pour suiure son Char. I'ay vû dans ses yeux l'image qu'il portoit en l'ame, & le dessein qu'il auoit dans le cœur: mais il n'a peut-estre pas descouuert celuy que i'ay dans le mien. Il ne sçait pas que le desir de la liberté, est de beaucoup plus puissant en moy que celuy de la vie: & que pour conseruer la premiere, ie suis capable de perdre l'autre avecques ioye. Ouy, ie m'aperçoy bien, mon cher Massinisse, que vous allez auoir de forts ennemis à combattre: l'austerité de l'humeur de Scipion, se joignant à l'austerité Romaine, le portera sans doute à vous faire vne aigre reprimande: il trouuera estrange, que le propre iour de la victoire, &

le

le propre iour que vous auez repris la Couronne qui vous appartenoit, vous ayez songé à des Noces: & choisi pour femme, non seulement celle de vostre ennemy, mais vne captiue, vne Cartaginoise, fille d'Asdrubal, & ennemie de Rome. Souuenez-vous toutes-fois Seigneur, que vous ne deuez pas regarder en cette occasion, ny comme femme de Siphax, ny comme captiue, ny comme Cartaginoise, ny comme fille d'Asdrubal, ny comme ennemie de Rome, bien que ie face gloire de l'estre; mais comme femme de l'illustre Massinisse. Souuenez-vous aussi, que ie n'ay consenty à receuoir cét honneur, qu'après que vous m'avez eu promis, que ie ne tomberois point au pouuoir des Romains: vous m'avez engagé vostre parole, songez donc à n'y manquer pas. Ie ne demande point que vous vous exposiez a perdre l'amitié du Senat pour me conseruer, puis que vostre malheur à fait, que vous en auez besoin: mais ie veux seulement, que suiuant ce que vous m'avez iuré, vous m'empeschiez de tomber viue au pouuoir de Scipion. Ie ne doute point que Siphax en l'estat qu'il est, ne die à

son vainqueur, que c'est moy qui suis cause de son infortune; que c'est moy qui l'ay chargé de fers; que c'est moy qui l'ay fait amy de Carthage, & ennemy de Rome: ouy, genereux Massinisse, i'aduoüe toutes ces choses: & si ie pouuois vous dérober aux Romains, ie m'estimerois heureuse: & croirois que ma mort seroit veritablement digne de la fille d'Asdrubal. Pardonnez-moy, mon cher Massinisse, si ie vous parle avec tant de hardiesse: mais comme c'est peut-estre la derniere fois que ie vous verray iamais, ie seray bien aise de vous dire quels ont tousiours esté mes sentimens: afin que par la connoissance que vous aurez de l'auerfion que i'ay tousiours eüe pour la seruitude, vous vous portiez plus aisement, à songer à ma liberté. Aussitost que i'eus ouuert les yeux à la lumiere, la premiere chose que i'ay pris, fut qu'il y auoit vn peuple, qui sans aucun droit que celuy que le fort impose au foible, vouloit se rendre Maistre de tous les autres: & tant que mon enfance dura, i'en entendis parler que des triomphes des Romains; des Roys qu'ils auoient enchainez; des illustres captifs qu'ils auoient

faits; de la misere de ces malheureux; & de toutes les choses qui se font en ces funestes spectacles, où l'orgueil des Romains fait consister le plus noble fruit de leurs victoires. Ces images s'imprimerēt si auāt dans ma fantaisie, que rien ne les en a iamais pū chasser. Depuis cela, deuenant plus raisonnable avec l'age, i'ay encor eu plus d'auerfion pour cette Aigle Romaine, qui ne vit que des rapines qu'elle fait: & qui ne vole sur la teste des Roys, que pour leur enleuer leurs Couronnes. On me dira peut-estre, que les Romains donnent autant de Royaumes qu'ils en vsurpent; & qu'ils font autant de Roys qu'ils en attachent à leurs Chars: mais mon cher Massinisse, si vous voulez bien considerer les choses, vous trouuerez qu'ils ne donnent des Sceptres, que pour auoir de plus illustres esclaves: & que s'ils mettent des Couronnes sur la teste de leurs Vassaux, ce n'est que pour auoir le plaisir de les voir mettre à leurs pieds; lors que par leurs ordres ils vont leur en rendre hommage. La vanité est l'ame de cette nation: c'est la seule chose qui la fait agir: ce n'est que pour cela qu'elle fait des

conquestes ; qu'elle vsurpe des Royaumes ; qu'elle desole toute la terre ; & que non contented'estreMaistresse absolue de cette grande partie de l'Vniuers, qui est de sō cōtinent ; elle passe les mers pour venir troubler nostre repos. Car si le seul desir d'agrādir ses limites, & d'accroistre ses richesses, la portoit à faire la guerre ; elle se contenteroit de renuerfer des Trofnes, & de faire mourir ceux qui les possedoient legitimentement : mais comme le seul orgueil la fait agir, il faut qu'un simple Bourgeois de Rome, pour sa gloire, & pour le diuertissement du peuple, traifne des Roys enchainez apres son Char de Triomphe. O Dieux ! est-il possible qu'il se trouue des vainqueurs assez inhumains pour cela ! & est-il possible qu'il se trouue des Roys vaincus assez lâches pour endurer vne si cruelle chose ? ouy sans doute ; & trop d'exemples de cette sorte ont fait connoistre, que tous les Princes ne sont pas genereux. Cependant il est certain, que des fers & des Couronnes, des Sceptres & des chaines, sont des choses que l'on ne deuroit iamais voir ensemble : vn Char traifné par des Elephans ne deuroit

point estre fuiuy par des Roys : & des Roys attachez comme des criminels, à qui on ne laisse les marques de la Royauté, que pour marquer leur honte & la gloire de leur vainqueur. Mais quelle gloire peut auoir celuy qui triomphe de cette forte? car si ceux qu'il a vaincus sont des lâches, (comme il y a grande apparence puis qu'ils viuent;) ce n'est pas vn iuste fujet de vanité, que de les auoir surmontez. Que si ces infortunez ont tefmoigné du cœur en leur deffaite, il y a beaucoup d'inhumanité à celuy qui traite de cette forte, des Princes qui n'ont fait autre chose que leur defendre leur Courōne; leurs Pais; leurs Femmes; leurs Enfans; leurs Sujets; & leurs Dieux domestiques. Que si pour la gloire de leurs vainqueurs, & pour le plaisir du peuple ils vouloiēt des triōphes; il leur eust esté plus glorieux, de faire porter les armes des ennemis qu'ils auoient tuez de leur main, que de se faire suiure par des Roys qu'ils n'ont pas combatus. Des Chars tous remplis d'armes rompues, de boucliers, de dards, de jaelines, & d'enseignes prises sur leurs aduersaires; feroient vn spectacle moins funeste, &

pl^o agreable aux yeux du peuple. Mais Dieux est-il possible, que des Roys soient destinez à vne chose si infame? que ce mesme peuple à qui on donne pour diuertissement des combats de gladiateurs, & de bestes sauvages; soit encor la cause de cette funeste ceremonie? & qu'il tire ses plaisirs de la honte & de l'infortune des Roys? qu'il faille que ceux qui trouuent de la volupté, à voir entretuër par vne brutalité horrible, quatre mille hommes en vn mesme iour; & qui trouuent leur felicité à voir entre-deuorer des tygres & des lions; est il possible (dis-ie) que ce soit pour ce mesme peuple, que l'on traîne des Roys accablez de fers? pour moy, mon cher Massinisse, ie trouue quelque chose de si estrange à cette sorte de triomphe; que ie doute s'il est plus honteux aux vaincus qu'aux victorieux: & en mon particulier, ie sçay bien que ie ne ferois ny l'vn ny l'autre. Iugez-donc, mon cher Massinisse, si vne personne qui ne voudroit pas entrer à Rome dans vn Char de Triomphe, suiuy de cent Roys enchainez; pourroit se refoudre à suivre avec des fers, celui de l'orgueilleux Scipion? non, Sophonis-

be à l'ame trop grande pour cela : quand ie ne ferois que Carthaginoise , ie n'en ferois pas capable : quand ie ne ferois que fille d'Asdrubal , ie ne m'y refoudrois iamais : quand ie ne ferois que femme de l'infortuné Siphax , c'est vne foiblesse qui ne me viendroit point en l'ame : & quand ie ne ferois que l'esclau de l'illustre Massinisse , ie ne suiurois pas vn autre vainqueur. Mais estant tout à la fois, Carthaginoise , fille d'Asdrubal , femme de Siphax , & de Massinisse , & Reine de deux grands Royaumes ; que Scipion ne s'attende pas de triompher de Sophonisbe. Non , genereux Massinisse , quand les chaines que l'on me donneroit feroient de Diamans ; que tous mes fers brilleroient d'or & de Pierres ; & que l'on m'assureroit de me faire remonter sur le Trofne , aussi-tost qu'on m'auroit détachée du Char de Triomphe ; ie choisirois la mort , au preiudice de la Royauté : & si main auoit porté des fers , ie ne la tiendrois plus digne de porter vn Sceptre. Enfin i'ay vne aduersion si forte pour la seruitude , & pour l'esclavage ; & mon ame est si delicate en cette matiere , que si ie pensois que Scipion

deust faire porter mon portrait en triomphe, ie vous prierois de faire perir tous les Peintres de Numidie. Mais non, ie me repens de ce sentiment : car si l'insensible Scipion fait porter mon image en entrant à Rome, il publiera plustost ma gloire que la sienne : on verra que i'auray sçeu mourir, quand ie n'auray pû viure dauantage avec honneur : & que le courage d'une femme, aura esté encor plus grand, que la vanité Romaine. Je ne doute point, genereux Massinisse, si vous ne vous opposez fortement à la seuerité de Scipion, que vous ne soyez contraint de me donner la mort, pour vous acquiter de vôtre promesse ; car outre l'interest public, il a encor le sien particulier. Il se souuient que son Pere & son Oncle, sont autrefois morts en Afrique : il me regarde comme vne victime propre à apaiser leurs Manes : & ioignant ensemble dans son cœur, la gloire de Rome & sa vengeance, il n'est pas croyable que la fille d'Asdrubal obtienne sa liberté. Il me semble pourtant, genereux Massinisse, qu'il sera bien iniuste, si dans le mesme iour que vous reprenez la Couronne de Numidie, l'on attache

vostre

vostre femme à vn Char de Triomphe: c'est ce me semble vous faire tout à la fois, & Roy, & esclave: puis que s'il est vray, (comme vous me l'avez dit) que ma misere & mes larmes, jointes au peu de beauté que i'ay, ayent touché vostre ame, & vous ayent forcé de m'aimer autant que vous mesme; ce seroit triompher de vous aussi bien que de moy. Songez bien Massinisse, si vous pourriez estre mon spectateur en cette iournée: & si vous ne me croiriez pas indigne de l'honneur que vous m'avez fait de m'espouser, si i'estois capable de vous faire cette honte? mais ne craignez pas que ie vous expose à vne semblable douleur: si Scipion est inexorable, & que vo⁹ me teniez la parole que vous m'avez donnée, ma mort iustificera le choix que vous avez fait. Neantmoins, au parauant que d'auoir recours à cét extreme remede, faites tout ce que vous pourrez pour toucher le cœur de cét insensible: dites luy que ie ne me suis renduë qu'à vous: que de tant de butin, que vostre valeur a acquise au peuple Romain, vous ne luy demãdez qu'vne seule esclave. Que si son iniustice veut vous obliger à la luy remettre en-

tre les mains, comme si vous estiez le moindre soldat de ses legions ; dites luy lors que cette esclave est vostre femme : qu'on ne peut triompher d'elle sans triompher de vous : & que le sang que vous avez respandu pour le service de la Republique, merite qu'on vous accorde la permission de la laisser viure en liberté. Representez luy, que vous l'avez trouuée dans vostre Royaume, dans vostre Palais, & dans vostre Trofne : que c'est raisonnablement à vous qu'elle appartient : & qu'on ne vous la peut oster sans iniustice. Que si de si puissantes raisons ne le touchent pas, priez-le avec tendresse : mais enfin si vous ne le pouuez flechir, souuenez-vous de vostre parole, & ne manquez pas de me la tenir. Je voy bien dans vos yeux, mon cher Maissinisse, que vous aurez peine à me faire vn si funeste present : ie voy bien (dis-ie) que vous aurez peine à enuoyer du poison à la mesme personne à qui vous avez donné vn Diadème, vostre cœur, & la liberté : ie connois bien que c'est vn rigoureux sentiment, & qu'il vous fera bien dur de voir que les mesmes torches qui ont esclairé mes nopces, esclaire-

ront mes funeraillles : & que cette meſme main que vous m'avez donnée pour gage de voſtre foy, fera celle qui m'ouurira le tombeau : mais enfin toutes ces choſes vous feront encor plus ſupportables, (ſi vous eſtes genereux comme ie le crois.) que de me voir enchainée. Ceux qui diſent que la veritable generoſité, conſiſte à ſouffrir les funeſtes euenemens avec conſtance; & que quitter la vie pour éviter le malheur; c'eſt ſelon leur ſens, ceder la victoire à la fortune: ces gens (diſ- ie) ne ſçauent pas ce que c'eſt que de la veritable gloire des Princes. Ce ſentiment eſt bon pour des Philoſophes & non pour des Roys, dont toutes les actions doiuent eſtre de grands exemples de courage. Que ſ'il eſt permis de quitter la vie, (comme i'en en doute point) il faut ſans doute que ce ſoit pour éviter la honte d'eſtre menée en triomphe. C'eſt vn grand malheur à vn Roy, quand ſes ſuiets ſe reuoltent: mais ſi lors il ſongeoit à quitter la vie, ie l'eſtimerois vn lâche: parce qu'il peut encore les combattre & les chaſtier. C'eſt vne grande infortune à vn Prince, que d'auoir perdu vne bataille: mais com-

me on voit assez souuent, que ceux qui sont vaincus aujourdhuy, seront demain victorieux; il faut se tenir ferme, & ne s'abandonner pas au desespoir. Enfin tous les malheurs qui peuvent auoir vn remede honorable, ne doiuent point nous porter à auoir recours au Tombeau: mais lors qu'apres auoir perdu toutes choses, il ne reste plus rien à nostre choix, que des chaines ou la mort; il faut rompre les liens qui nous attachent à la vie, pour éuiter ceux de la seruitude. Voila mon cher Massinisse, tout ce que i'auois à vous dire: souuenez vous en, ie vous en coniuere; & n'écoutez pas tant ce que vous dira Scipion, que vous ne vous souueniez de vostre promesse, & du discours que ie viens de faire. Il est (si ie ne me trompe) si iuste & si raisonnable, que vous ne sçauriez le desapprouer. Allez donc, mon cher & bien aimé Massinisse, allez combattre pour ma liberté, & pour vostre gloire, contre l'insensible Scipion. Demandez luy de grace, si apres n'auoir pas voulu regarder les belles prisonnières qu'il a faites dans ses nouvelles conquestes; il voudroit voir attachée à son Char, vne

A M A S S I N I S S E. TOI

femme de qui les regards ont pû vaincre Massinisse. Qu'il craigne que ie ne fusse son vainqueur en voulant estre le mien : & que du moins cette vertu austere dont il fait profession, serue à l'empescher de vouloir triompher de moy. Vous voyez bien ; mon cher Massinisse, que mon amen est pas troublée, & que ie vous parle avec beaucoup de tranquillité : aussi vous puis-ie asseurer qu'en l'estat où ie me trouue, ie ne regretter rien que d'estre contrainte de m'éloigner si tost de vous. C'est sans doute la seule chose qui peut encor toucher mon esprit : car apres auoir vû mon pais desolé ; Siphax prisonnier ; la Couronne tomber de dessus ma teste ; & ce qui est encor le pire, Sophonisbe preste d'estre captiue de Scipion : apres (dis-ie) toutes ces choses ; le tombeau me feroit vn azyle & vn lieu de repos, si i'y pouuois entrer sans vous abandonner. Mais i'ay cette consolation dans mon infortune, qu'ayant tousiours eu vne haine irrecōciliable pour la tyrannie des Romains ; i'ay du moins cet aduātage, de n'auoir esté captiue que d'vn Numide, & de ne l'auoir pas esté d'vn Romain : mais d'vn Nu-

mide encor, qui est mon Mary & mon libera-
teur: & dont ie n'ay pas plustost esté esclauc,
que i'ay esté Maistresse absoluë de son ame.
Allez donc mon cher Massinisse, & ne man-
quez pas de tenir vôtre parole à l'infortunée
Sophonisbe: qui attendra avec beaucoup
d'impaticence, la liberté, ou le poison.



EFFECT DE CETTE HARANGVE.



Cette belle & desporable Reine obtint ce qu'elle demandoit, parce que Massinisse n'obtint rien de Scipion. Il luy envoya la mort, ne pouvant luy conseruer la liberté sans danger: Et ce lâche prefera son interest, & l'amitié des Romains, à la vie de cette genereuse personne. I'aurois souffert qu'il l'eust perdue pour conseruer sa gloire, s'il ne le pouuoit autrement: mais que le galant homme ait vescu quatre vingts ans apres sa perte, & tousiours amy des Romains; c'est ce qui m'a mis en colere contre luy, toutes les fois que i'ay vû cet euenement dans l'Histoire: & c'est encor ce qui me fait taire icy, parce que si i'escrivois dauantage, ie luy dirois des iniures. Plains Sophonisbe avecques moy, moncher Le-

104 SOPHONISBE A MASSINISSE.

*Etour: Et puis que ie tâche de te divertir, ayes au moins la complaisance, de n'aprouver pas l'at-
tion, de l'insensible, Et trop sage Massinisse.*



ZENOBIÉ

ZENOBIÉ

A

SES FILLES.

SIXIÈME HARANGUE.

 ARGUMENT.


 Ette harangue & celle qui la precede font bien voir que toutes les choses ont deux faces: & que par des chemins differens, l'on arriue à mesme fin, ie veux dire à la vertu. Sophonisbe veut mourir, la vaillante Zenobie veut viure: & toutes deux veulent viure & mourir par des sentimens genereux. L'une regarde la liberteé comme le souverain bien: l'autre croit que le souverain bien n'est qu'en la souveraine sagesse. L'une ne peut seulement souffrir l'idée d'un Char, parce qu'elle le croit honteux à ceux qu'il suiuent: l'autre suit ce Char presque sans douleur, parce qu'elle ne croit rien honteux que le crime. L'une regarde le Triomphe d'un vainqueur avec desespoir, comme sa suprême disgrâce: l'autre le considere avec mépris, comme un caprice de la fortune. L'une meurt & l'autre vit: l'une cherche la gloire, où l'autre croit l'infamie: & neantmoins come ie l'ay dit, l'une & l'autre ont la vertu pour objet: tant il est vray que toutes choses ont des visages diuers, selon le biais dont on les regarde. Vous avez entendu les raisons de l'une, oyez encor celles de l'autre, & jugez de toutes deux.



*Suiure un Char sans foiblesse, avec une Couronne;
 Voir un Sceptre & des fers, sans en mourir d'ennuy;
 Enseigner la constance, à celuy qui les donne;
 C'est vaincre la fortune, & triompher de luy.*

ZENOBIE

A

SES FILLES.

L y a desia long-temps, cheres & infortunées Princesses, que ie voy couler vos larmes inutilement: c'est en vain que ma constance vous a fait connoi-

O ij

stre que les grandes ames, peuuent supporter
 les grandes douleurs sans desespoir : l'image
 du Trofne que vous auez perdu, & du Char
 que vous auez fuiuy, reuenant tousiours en
 vostre memoire, fait que mon exemple ne
 vo⁹ sert de rien : & que tous les iours de v^{ost}re
 vie, vous redonnent vnenuuelle affliction.
 Vous portez encor dans le cœur, les fers que
 vous auiez aux mains, le funeste iour que
 vous entraustes à Rome : & sans rien perdre de
 ce noble orgueil, que l'illustre naissance in-
 spire à ceux qui naissent avec cét aduantage ;
 Aurellian triomphe encor de vous, toutes les
 fois que vous vous souuenèz de son Triom-
 phe. Je suis bien marrie, ô mes Filles, qu'après
 vous auoir renduës les compagnes de mes
 disgraces, ie ne puisse vous donner la constan-
 ce necessaire pour les supporter. C'est pour-
 tant le seul heritage que ie vous puis laisser en-
 mourant : & ie souhaite de toute mon affe-
 ction, que cette vertu puisse passer de mon
 cœur dans le v^{ost}re : afin que ne pouuant vi-
 ure en Reines, vous puissiez du moins regner
 sur vous mêmes. Si quelqu'vn pouuoit avec-
 ques raison se desesperer, pour vnexcez de

malheur, il est certain que Zenobie l'auroit dû faire: car comme elle a eu plus de gloire, que personne de son sexe n'en a jamais pû obtenir; son infortune aussi a esté la plus déplorable, dōt on ait jamais entendu parler. Vous sçavez que de mon costé, vous pouuez conter entre vos Ayeuls les Ptolomées Roys d'Egypte: & qu'enfin ie suis descenduë de l'illustre sang de Cleopatre. Mais hélas! on diroit que ce Char de Triōphe qu'Auguste luy destinoit, a passé iusques à moy par droit de succession: & que i'en ay fait que suiure celui qui luy estoit préparé. La fortune m'a pourtant traitée avec plus d'inhumanité: car comme vous ne le pouuez ignorer, i'ay fuiuy vn Char que ie croyois mener: & que i'auois fait faire avec dessein de triompher de celui qui a triomphé de moy. Vous sçavez encor, que le cōmencement de ma vie, n'a esté remply que de felicitez: le vaillant Odenat vostre Pere, & mon cher Seigneur; apres m'auoir donné la Couronne de Palmirénie, voulut encor que ie partageasse avecques luy, la gloire de ses conquestes: & ie puis dire sans orgueil, & sans faire tort à ce grand homme; que s'il

auoit donné à Zenobie la Couronne qu'elle portoit; Elle auffi auoit de sa main, adiousté quelques fueilles de Laurier, à celle que la victoire luy auoit mise sur la teste. Ouy mes Filles, ie puis dire sans offencer la memoire d'Odenat, que nous conquestasmes ensemble tout l'Orient: & que poussez d'vniuste sentiment, nous entreprismes de vanger sur les Perfes, les indignitez quel'on faisoit souffrir, à l'Empereur Valerian, que Sapor tenoit prisonnier: pendant que l'infame Gallienus son Fils, s'abandonnoit à toutes sortes de delices. Odenat pourtant, ne laissa pas de luy enuoyer tous les prisonniers que nous fismes en cette guerre: nous prismes les meilleures places de la Mesopotamie; Carres, & Nisibe, se rendirent à mon cher Seigneur: & poursuuant la victoire, nous défismes aupres de Ctesiphonte, vne multitude innombrable de Perfes. Nous fismes plusieurs Satrapes prisonniers; leur Roy mesme prit la fuite: & demeurans presque tousiours victorieux, en toutes les rencontres où nous nous trouuâmes; la renommée fit tant de bruit, de la valeur d'Odenat, qu'enfin Gallienus s'en éueil-

la. Alors poussé par la crainte, plustost que par la reconnoissance, il le fit son Colleague à l'Empire: & pour l'honorer encor dauantage, il fit faire aussi comme vous l'auiez sceu, des medailles, où mon cher Odenat traifnoit les Perses captifs. Iusques-là ien'ay eu que de la felicité: la victoire & la fortune m'ont esgalement fauorisée: mais hélas! le pourray-ie dire? mon cher Odenat ayant esté assassiné avec l'aîné de mes Enfans; ie passé d'une extremité à l'autre: & ie fus aussi infortunée que i'auois esté heureuse. Ce fut là mes Filles, que i'eus besoin de toute ma vertu, pour supporter ce malheur: & la perte d'Odenat, est sans doute ce qui m'a rendu moins rude la perte de ma liberté. I'eus plus de peine à suiure mon cher Seigneur iusques au Tombeau, que ie n'en ay eu à suiure le Char d'Aurellian: & sa Pompe funebre, me fit bien plus verser de larmes, que n'a fait la magnificence du Triōphe que l'on a fait de moy. Mais quoy que ma douleur fust excessiue, ie ne m'arrestay pourtant pas long-temps à pleurer: ie songé à conseruer l'Empire à mes enfans; & à lauer le sang qu'il auoit respandu, avec le sang de ses enne-

mis. Et comme on pouuoit dire, que la valeur auoit esté l'Amede ce grand homme ; ie fis vœu de passer toute ma vie à cueillir des Palmes, pour mettre sur son Tombeau : afin de pouuoir dire vn iour , que de ma seule main, i'aurois vangé sa mort ; conserué l'Empire à ses enfans ; & esleué vn Trophée à sa gloire. Je creus (dis-ie) qu'il valoit mieux appendre sur son cercueil les despoüilles des ennemis que ie surmonterois , que de moüiller ses cendres avec mes pleurs : & en cette resolution, ie pris les armes d'vnemain , & de l'autre les resnes de l'Empire. I'ay tousiours crû, mes Filles, que toutes les vertus ne pouuoient estre incompatibles : qu'il estoit possible, qu'vne mesme personne les possedast toutes : que celles des hōmes pouuoient estre pratiquées par des femmes : que la veritable vertu, n'auoit point de sexe affecté : qu'on pouuoit estre chaste & vaillante tout ensemble : tesmoigner de la grandeur de courage en vne occasion , & de l'humilité en l'autre : estre seueres & clementes en diuerses rencontres : pouuoir commander & obeir : & scauoir porter des fers & vne Couronne, avec

vn mesme visage. C'est par ce sentiment, (ô mes Filles) que i'ay fait des choses si différentes en apparence; quoy que i'aye toujours esté la mesme que ie suis auourd'huy. Mais pour vous repasser toute ma vie, vous sçavez que la mort qui me rauit mon cher Odenat, ne me rauit pas le bon-heur de ses armes. Au contraire, il sembla que sa valeur se joignist à la mienne: ie deffis l'armée que Gallien^o auoit enuoyée contre moy, sous la conduite d'Heraclian: & non contente de cette première victoire, ie passé en Egypte, & me rendis Maistresse absolue du Royaume de mes predecesseurs. De là, ie fus iusques à Ancire, ville principale de la Galatie: ie porté mesme mes armes par toute la Bithinie, iusques à Calcedoine, & au dessous du Bosphore: & apres auoir vaincu les Perles en diuerses rencontres, & porté le bruit de mes victoires par tout l'uniuers; Aurellian, conduit par la fortune, & plus capable de se seruir d'une espée, que ne l'auoit esté Gallienus; vint enfin en personne en arrester le cours. Je vous repasserois mes infortunes exactement, comme i'ay fait ma felicité, si ie ne sçauois bien, qu'il ne

vous en souuient que trop : & ie n'aurois pas entrepris de vo⁹ redire mes victoires, si vostre extrême melancholie ne m'auoit fait penser, que vostre imagination, ne receuant plus que de funestes images, vous les auriez oubliées. Vous n'ignorez donc pas, par quel chemin Aurellian m'a conduite à Rome : vous vous souuenez sans doute, comme la perfidie d'Heraclammon, luy fit prendre la ville de Tiane : comme malgré ma conduite & ma valeur, l'artifice d'Aurellian, luy fit gagner la bataille deuant Antioche : comme l'industrie de Zabas, mit ma personne en seureté : comme ie me retiré dans Emeze : comme ie rallié mes Troupes : comme vne seconde fois, ie presenté la Bataille à Aurellian ; qui apres l'auoir pensé perdre, la gagna enfin malgré tous mes efforts. Vous sçauetz encor, que i'abandonné Emeze, & m'allé renfermer dans Palmirénie, en attendant le secours que les Perfes, les Sarasins, & les Armeniens m'auoient promis. Vous sçauetz (dis-je) qu'Aurellian m'y vint assieger, avec cette puissante armée qu'il auoit lors, composée de Pannoniens, de Dalmates, de Mœsiens, de Celtes, de quantité de Mores,

& de grand nombre d'autres Troupes, tirées de l'Asie, de Tiane, de la Mesopotamie, de la Syrie, de la Phénicie, & de la Palestine. Vous sçavez (dis-je) que ie vy en ce temps là vn aussi grand apareil de guerre contre moy, qu'il en auroit fallu, pour conquèster toute la terre. Neantmoins, ie ne perdis pas le cœur en cette occasion: vous sçavez que ie defendis les murailles de Palmirénie, avec autant de courage que de conduite: qu'Aurellian mesme y fut dangereusement blessé par vn coup de fleche, qui peut-estre luy fut tiré de ma main: car les Dieux sçauent si i'ay espargné ma vie, pour conseruer vostre liberté. Au reste, i'ay sceu depuis que ie suis à Rome, que la Postérité sçaura, que ie n'ay pas abandonné le Troisne qui vous appartenoit, sans le defendre: Aurellian ayant escrit de sa main à Mucapor son Amy, *qu'il estoit vray, qu'il faisoit la guerre à une femme; mais à une femme, qui auoit plus d'Archers à sa solde, que si c'eust esté un homme. A une femme, qui auoit de la prudence dans le peril, & qui par sa preuoyance, auoit fait un si grand apareil de guerre, pour s'oposer à ses conquestes, qu'il estoit impossible de s'ima-*

giner le nombre prodigieux de dards, & de pierres, dont elle auoit fait provision. Enfin, (disoit-il parlant tousiours de moy,) il ny à endroit des murailles de Palmirénie, qui ne soit deffendu de plusieurs machines. Les siens lancent à toute heure des feux d'artifice sur les nostres: & en peu de paroles, elle craint comme une femme, & combat aussi comme une personne qui craint. Voila mes Filles, ce que mon ennemy a dit de moy: & certes il n'auoit pourtant pas raison, de dire que ie craignois: puis que lors qu'il m'enuoya offrir la vie & le pardon, (car sa lettre estoit conceuë en ces termes) pourueu que ie rendisse la Place, & que ie remisse entre ses mains, toutes mes Pierreries & tous mes Tresors; ie luy respondis avec tant de fermeté, qu'Aurellian s'en offença. Il me souuient qu'entre les autres choses que ie luy disois, ie luy mandois que iamais personne auparauant luy, ne m'auoit demandé ce qu'il desiroit de moy: souuiens-toy (luy disois-ie,) que la vertu doit aussi bien conduire les choses de la guerre, que celles de la Paix. Au reste, ie t'apprens que le secours des Perses que nous attendons, ne nous manquera point: nous auons dans

nostre party les Armeniens & les Sarasins : & puis que les voleurs de Syrie, Aurellian, ont vaincu ton armée; que fera-ce, quand nous aurons les forces que nous attendons de toutes parts? alors certes, tu rabatras quelque chose de ce grand orgueil, avec lequel comme si tu estois pleinement victorieux, tu me commandes de me rendre. Vous voyez mes Filles, que durant que vo⁹ estiez aux Temples à prier les Dieux, ie faisois toutes choses possibles pour vous conseruer, & pour ne rien faire contre ma gloire. Vous sçauiez en fuite, comme Aurellian défit les Perses, qui venoient à nostre secours: & que voyant qu'il estoit absolument impossible de sauuer cette place, ie voulus du moins mettre ma personne en seurété: mais le destin qui auoit resolu ma perte, fit enfin qu'Aurellian fut mon vainqueur, & que ie fus sa prisonniere. Aussi tost qu'il me vit, il me demanda d'où venoit que i auois eu l'audace de m'attaquer aux Empereurs Romains, & de mespriser leurs forces? Aurellian (luy dis-je) ie te reconnois pour legitime Empereur, parce que tu sçais comme il faut vaincre: mais pour Gallienus & ses semblables, ie ne les

ay iamais tenuis pour tels. Iusques icy, mes Filles, vo⁹ ne pouuez pas m'accuser d'auoir manqué de cœur: i'ay autrefois porté vne Couronne sans orgueil; i'ay eu la main assez ferme, pour tenir tout à la fois, & vn Sceptre, & vne espée: i'ay sceu égalemēt & l'art de regner, & l'art de cōbatre: i'ay sceu vaincre; & qui plus est i'ay sceu biē vfer de la victoire. I'ay receu la bōne fortune avec moderatiō: & dans le tēps mesme, où ma ieunesse & la foiblesse de mon sexe, me pouuoient faire prendre quelque vanité, du peu de beauté qui paroissoit en moy: i'ay entendu sans plaisir, tous les flateurs de la Cour, me peindre dans leurs vers, avec des Lis & des Roses; dire que mes dents estoient des Perles Orientales; que mes yeux tous noirs qu'ils estoient, paroissoient plus clairs que le Soleil; & que Venus enfin, n'estoit pas plus belle que moy. Je vous ay dit toutes ces choses, mes Filles, & ie m'y suis estenduē plus que ie ne deuois; pour vous faire comprendre, qu'en toutes les actions de ma vie, ie n'ay iamais eu aucune foiblesse. Ne pensez donc pas, qu'en la plus importante de toutes celles que i'ay faites, & en celle où il

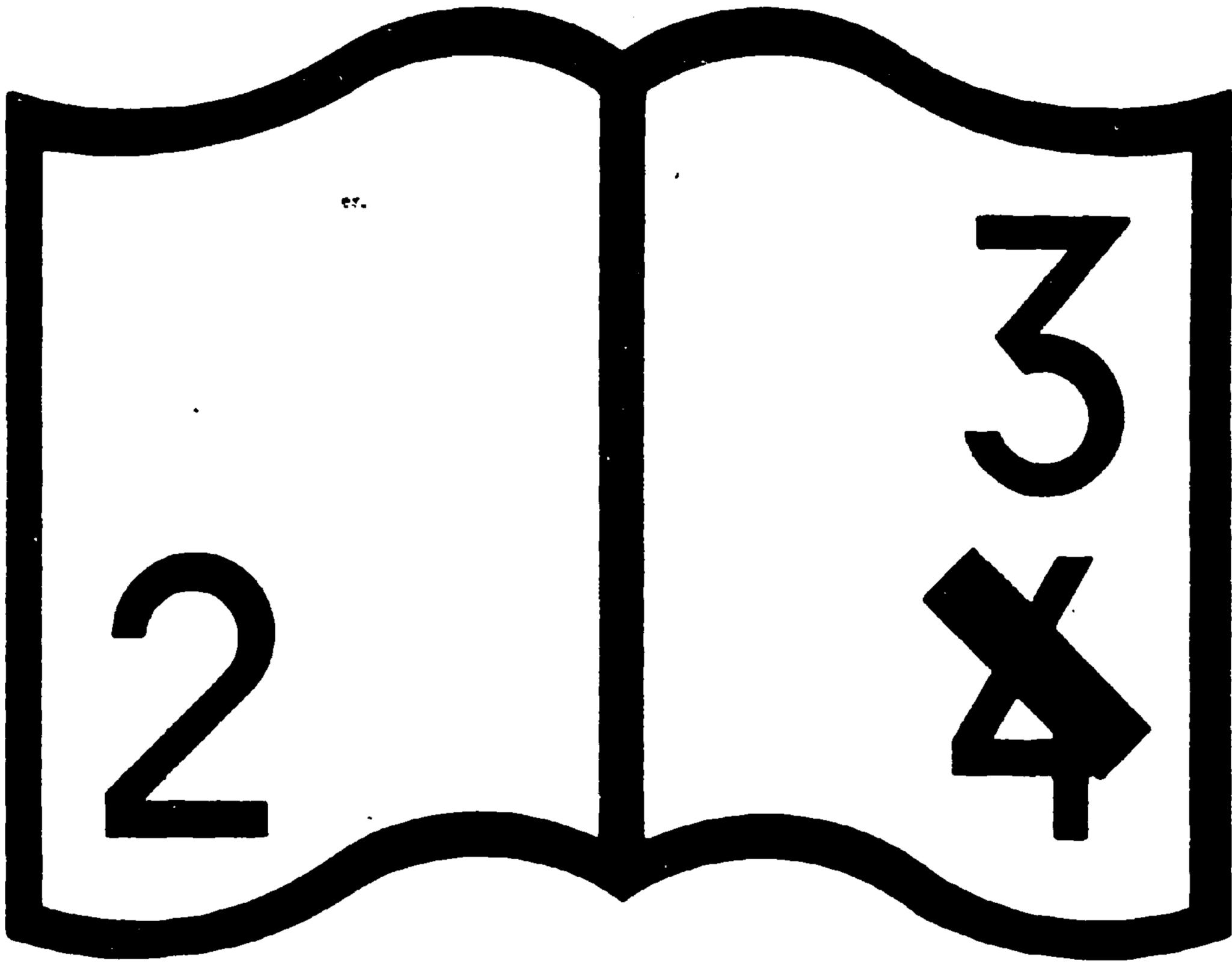
falloit le plus de cœur; i'aye manqué d'en auoir, comme i'en ay eu en toute les autres. Non mes Filles, ie n'ay rien fait en toute ma vie, qui me dōne vne plus grande satisfaction de moy-mesme, que d'auoir pū fuiure vn Char de Triōphe avec constance. C'est veritablement en ces occasions, qu'il faut auoir l'ame grande; & qu'on ne me die point qu'en ces rencontres, le defespoir est vne vertu, & la constance vne foiblesse. Non; le vice ne sçauroit iamais estre vertu, & la vertu aussi, ne sçauroit iamais estre vicieuse. Qu'on ne me die point encor, que cette forte de constance, est plus propre à des Philosophes qu'à des Roys: & sçachez mes Filles, qu'il n'y a nulle difference entre des Philosophes & des Roys; sinon que les vns enseignent la veritable sagesse, & que les autres la doiuent pratiquer. Enfin, comme les Souuerains doiuent l'exemple à leurs Sujets, & qu'ils sont en vüe à toute la terre; il n'est point de vertu qu'ils ne doiuent faire. Entre toutes celles qui sont neantmoins les plus necessaires aux Princes, la Constance est la plus illustre, comme estant la plus difficile: car

pour ce desespoir, qui met le poignard à la main, de ceux qui veulent éviter la feruitude, c'est plustost vne foiblesse qu'une vertu. Ils ne peuvent regarder la fortune quand elle est irritée: elle ne veut pas plustost les attaquer, qu'ils évitent de la combattre: elle ne les veut pas plustost destruire, qu'ils aident eux-mêmes à son dessein: par vne foiblesse indigne d'eux, ils quittent la victoire à cette volage: & par vne action précipitée, sans sçavoir bien souuent ce qu'ils font, ils quittent leurs fers en quittant la vie, dont ils n'ont aimé que les douceurs, sans en pouvoir souffrir les amertumes. Pour moy, mes Filles, qui suis dans d'autres sentimens, ie tiens que quiconque a vescu avecques gloire, doit mourir le plus tard qu'il luy est possible: & qu'à raisonnablement parler, la mort précipitée est plustost vne marque de remords, de repentir, & de foiblesse, que de grandeur de courage. Quelqu'un me dira peut-estre, que ie suis d'un sang à ne deuoir iamais porter de fers: que Cleopatre n'ayant pas voulu suiure le Char d'Auguste, ie ne deuois iamais suiure celuy d'Aurellian: mais il y a cette difference

entre

entre cette grande Reine & moy, que toute sa gloire consiste en sa mort : & que ie fais consister la mienne en ma vie. Sa reputation ne luy eust pas esté auantageuse, si elle ne fust morte de sa main : & la mienne ne seroit pas au point où elle est, si ie m'estois priuée de la gloire, de sçauoir porter des fers, avec autant de grandeur de courage, que si i'eusse triōphé d'Aurellian, comme il a triomphé de moy. Si Cleopatre eust suiuy le Char d'Auguste, elle eust vù cent obiets facheux en trauerfant Rome, qui luy eussent reproché ses imprudēces passées: le peuple luy auroit sans doute fait entēdre par ses murmures, vne partie des manquemens de sa cōduite: mais pour moy, i'estois bien certaine, de ne voir a l'entour du Char que ie suiuois, que des hommes que i'auois vaincus autrefois, & des tesmoins de ma valeur & de ma vertu. I'estois (dis-ie) assuree de n'ouïr rien de facheux: & de n'entēdre parler, que de mō malheur present, & de mes victoires passées. Voila disoit ce peuple, la vailante Zenobie: voila cette femme, qui a remporté tant de victoires: admirez sa constance en cette rencontre: ne diroit-on pas, que ces

Q



Pagination incorrecte — date incorrecte

NF Z 43-120-12

chaînes de Diamans qu'elle porte, la parent pluſtoſt qu'ils ne l'attachent ? & qu'elle mene le Char qu'elle ſuit. Enfin, mes Filles, pendant que j'étois toute chargée de fers, où pour les mieux nommer, de chaînes d'Or, & de Pierreries, comme vne illuſtre eſclave; pendant toute la magnificence de ce Triomphe, qui eſt ſans doute le plus facheux iour de la ſeruitude; j'étois libre dans mon cœur: & j'eus l'Ame aſſez tranquile, pour voir avec plaifir, que ma conſtance arracha des larmes, de quelques vns de mes ennemis. Ouy mes Filles, la vertu a de ſi puiffans charmes, que l'aſterité Romaine n'y put reſiſter: & ie vy quelques vns d'entr'eux, pleurer la victoire d'Aurellian & mon infortune. Aureſte, il ne faut pas auoir la foibleſſe, de laiſſer ébranler ſon ame, par des choſes qui ne la touchent point du tout, quand on eſt parfaitement ſage. Tout ce grand apareil que l'on fait pour les Triompheſ, ne doit point donner d'effroy à vn eſprit raiſonnable: tous ces Chariots d'Or, ces chaînes de Diamans, ces Trophées d'armes, & cette multitude de Peuple, qui ſ'amaffe à voir cette funeſte ceremo-

nie; ne doiuent point faire de peur à vne personne genereuse. Il est vray que mes chaines estoient pesantes; mais quād elles ne blessent point l'esprit, ellés n'incommodent gueres les bras qui les portent : & pour moy, en ce déplorable estat, ie pensé plus d'vne fois, que cōme la fortune auoit fait que ie suiuois vn Char, que i'auois moy-mesme fait faire pour triompher; par la mesme reuolution qui arriue à toutes les choses du Monde; il pourroit estre qu'vn iour, on vous feroit des Sceptres, des mesmes chaines que ie portois. Mais enfin, quand cela n'arriuera pas, ne vous en affligez que modérément: ayez plus de soin de vous rendre dignes du Trosne, que d'y remonter: car de l'humeur dont ie suis, ie fais plus de cas d'vn simple esclaué quand il est fidelle, que du plus puissant Roy du Monde, quand il n'est pas genereux. Songez donc, mes Filles, à suporter vostre seruitude avec plus de constance: & croyez certainement, que si i'ay esté vaincuë d'Aurellian, la mienne a surmonté la fortune. Il a assez paru dans toute la suite de ma vie, que la mort ne m'épouuentoit point, quand elle

pouuoit m'estre glorieuse : ie l'ay veuë cent fois, sous vn visage plus terrible, que tous les desesperez ne l'ont iamais veuë. Le poignard de Caton, l'espée de Brutus, les charbons ardens de Porcie, le poison de Mithridate, ny l'aspic de Cleopatre, n'ont rien de si effroyable. I'ay veu vne gresle de dards & de fleches tomber sur ma teste; i'ay veu cent iauelines les pointes tournées contre mō cœur; & tout cela sans m'épouuenter. Ne pensez donc pas, si i'eusse crû que la mort m'eust pû estre glorieuse, que ie ne l'eusse trouuée en ma propre main : Elle estoit accoustumée à vaincre les autres; Elle auroit rompu mes fers si ie l'eusse voulu : mais i'ay crû que i'aurois plus de gloire à les porter sans respendre des larmes, qu'à verser mō sang par foiblesse ou par desespoir. Ceux qui font consister leur satisfaction en eux-mesmes, quittent le Trosne avec moins de regret que les autres : qui ne rencontrent rien en leur ame qui les contente, sont contrains de trouuer leur felicité, dans les choses qui leur sont estrangeres. Vous me demanderez peut-estre, ce qui reste à faire à des Princesses, qui ont perdu l'Empire & la Li-

berté? & ie vous respondray avecques raison, que puis que les Dieux ont voulu donner vne si noble matiere à vostre courage, vous estes obligées d'en bien vser: & de faire connoistre à toute la terre, par vostre patience & vostre vertu; que vous estiez dignes du Sceptre qu'on vous a osté: & que les fers qu'on vous a donnez, sont indignes de vous. Voila, mes Filles, ce qui vous reste à faire: & si vous pouuez vous laisser toucher à mon exemple & à mes raisons, vous trouuerez que la vie vous pourra estre encor douce & glorieuse. Vous auez du moins cét aduantage, qu'en l'estat qu'est vostre fortune, elle ne sçauroit deuenir plus mauuaise qu'elle est: de forte que si vous pouuez vne fois vous y accoustumer, rien ne pourra plus apres cela troubler vostre repos. Souuenez-vous, que de tāt de millions d'hommes qui sont au monde, il n'y en a pas cent qui portent des Couronnes: Et croyez-vous, mes Filles, que tous ces hommes soient malheureux, & que hors du Trosne, il n'y puisse auoir nulle douceur? si la chose est ainsi, ô que vous estes abusées! il n'est point de condition en la vie, qui n'ait ses peines & ses

plaisirs : & la véritable sagesse, est de sçauoir
 esgallement bien vser de toutes, si la fortune
 vous les fait esproüuer. Ceux qui se font
 mourir eux-mesmes, ne sçauent pas que tant
 que l'on est viuant, l'on est en estat d'acquérir
 de la gloire: il n'est point de tyran, qui puisse
 m'empescher d'immortaliser tous les iours
 mon nom, pourueu qu'il me laisse viure, &
 que ie sois vertueuse: & mon silence mesme,
 s'il me faisoit souffrir quelque suplice, que
 i'endurasse constamment; ne laisseroit pas
 de parler pour moy. Viuons donc, mes Fil-
 les, puis que nous le pouuons faire avec hon-
 neur; & qu'il nous reste encor des moyens de
 tesmoigner nostre vertu. Le Sceptre, le Trof-
 ne, & l'Empire, que nous auons perdus, ne
 nous ont esté donnez que par la fortune: mais
 pour la constance, elle vient directement des
 Dieux. C'est de leur main que ie l'ay receuë:
 & c'est pour cela, que vo⁹ la deuez imiter: elle
 est la véritable marque des Heros, comme le
 desespoir l'est des foibles, ou des incōfidez.
 Ne vous mettez donc point en peine, de ce
 que la Posterité dira de moy: & ne craignez
 pas que le iour du Triomphe d'Aurellian, ait

terny toutes mes victoires : puis que comme ie vo⁹ l'ay dit, c'est le plus glorieux de ma vie. Et puis, i'ay sceu qu'Aurellian a fait vn portrait de moy en parlant au Senat, qui me fera connoistre à nos Neueux: Conseruez-le, mes Filles, afin que quād iene seray plus, le souuenir de ce que i'ay esté, vous oblige à estre toujours ce que vous deuez estre. Voicy les couleurs, dōt Aurellian s'est seruy en ce Tableau. *I'ay appris, a-t'il dit, qu'on me reproche, que i'ay fait une chose peu digne d'un grand courage, triomphant de Zenobie : mais ceux qui me blasment, ne sçauroient quelle loüange me donner, s'ils sçauoient quelle estoit cette femme. Combien elle estoit aduisée en ses conseils : combien elle se monstroit courageuse & constante, en l'ordre qu'elle tenoit : combien elle estoit imperieuse & graue, à l'endroit des gens de guerre : combien elle estoit liberale, quand ses affaires l'y obligoient : & combien elle estoit seueres & exacte, quand la necessité l'y contrainnoit. Je puis dire, que ça esté par son moyen, qu'Odena a vaincu les Perses, & pour suiuy le Roy Sapor iusques à Ctesiphonte. Je puis assurez que cette femme, auoit tellement rempliy l'Orient & l'Egypte, de*

la terreur de ses armes; que ny les Arabes, ny les
 Sarasins, ny les Armeniens, n'osoient remuer.
 Que ceux donc, à qui ces choses ne plaisent pas,
 se taisent: car s'il n'y a point d'honneur d'avoir
 vaincu, & d'avoir triomphé d'une femme; que
 diront-ils de Gallienus, au mépris duquel elle
 a sceu maintenir son Empire? que diront-ils
 de Claudius, Prince Saint & Venerable; qui
 estant occupé aux guerres des Gots, par une
 loüable prudence, a endure qu'elle regnast; afin
 que cette Princesse, occupant ailleurs ses ar-
 mes, il pust plus aisément acheuer ses autres en-
 treprises? Voila, mes Filles, ce que mon vain-
 queur a dit de moy, quoy que i'aye fuiuy son
 Char. Ayez la mesme Equité, ie vous en con-
 iure: & croyez, que quiconque a vescu de
 cette sorte, n'a que faire de se donner la mort,
 pour immortaliser son nom.



EFFECT

EFFECT DE CETTE HARANGVE.



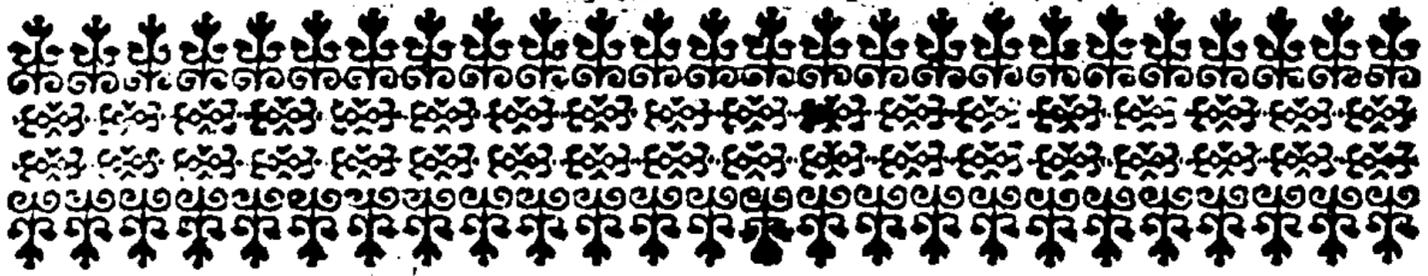
Cette Harangue fit voir, que l'Orateur persuadé, persuade aisément les autres : ces Princesses vescuient, comme leur Mere n'auoit pas voulu mourir : Et les jardins qu' Aurellian leur auoit donnez, pour leur demeure, Et que l'on apelle aujourd'buy Tiuoli ; leur semblerent plus beaux que le cercueil. L'Histoire marque, que cette genereuse Reine, fut tousiours fort estimée de toutes les Dames de Rome : Et que ses Filles furent mariées, dans les plus illustres Familles. C'estoit peu pour leur naissance, mais c'estoit beaucoup pour leur infortune : puis que ce mesme Peu-

130 ZENOBIE A SES FILLES.

*ple avoit crû, qu' Antoine & Titus s'estoient
mariez indignement ; quoy qu'ils eussent es-
pousé des Reines. Ce sentiment estoit superbe ;
mais c'estoit celuy des Maistres du Monde : &
qui dit cela, dit tout.*



P O R C I E
A
V O L V M N I V S.
SEPTIESME HARANGVE.



ARGUMENT.

A Pres que Brutus & Cassie eurent
 esté deffaits, & qu'ils se furent tuez;
 Porcie Femme du Premier, & Fil-
 le de Caton d'Utique, tesmoigna par
 ses discours & par ses actions, qu'elle vouloit
 suivre la fortune de son Mary, & qu'elle ne
 vouloit plus vivre. Ses Parens qui vouloient
 l'empescher de mourir, apres luy avoir osté tout
 ce qui pouvoit servir à ce funeste dessein, luy en-
 voyerent le Philosophe Volumnius, qui avoit
 esté intime amy de Brutus, pour tâcher de luy
 persuader par raison, qu'elle ne devoit pas s'a-
 bandonner au desespoir. Mais cette genereu-
 se Femme, apres l'avoir escouté avec beaucoup
 d'impatience, luy respondit de cette sorte.



O quel rang tiennent tes vertus,
 Generouse Porcié, entre les grandes Ames!
 O Fille de Caton, & Femme de Brutus,
 Quelles doivent estre tes flâmes!
 Puis qu'enfin pour finir tes tristes accidents,
 Tu meurs par des charbons ardents.

PORCIE

A

VOLUMNIUS.

 Est en vain, ô sage Volumnius, que
 mes Parens vous ont choisi, pour me
 persuader de viure, apres la perte que
 j'ay faite: n'estant pas croyable, que cette

R iij

mesme Philosophie, qui mit l'espée à la main de l'illustre Caton mon Pere, & qui l'a mise en suite en celle de mon cher Brutus, puisse me faire croire, que la conseruation de ma vie, soit ny vne chose iuste, ny vne chose possible. Non Volumnius, en l'estat où ie suis reduite, ie ne puis, & ne dois plus viure: vous sçauiez que malgré mon sexe, cette Philosophie que vo⁹ employez contre moy, ne m'est pas tout à fait inconnue: & que le vertueux Caton, mon Pere, me l'a fait apprendre avec assez de soin. Ne croyez donc pas, que la resolution que ie prends, soit vn effect d'un esprit aueuglé de sa propre douleur, & d'un desespoir sans raison. Il y a long-temps que ie medite la dessus: & que dans l'incertitude des choses, i'ay formé le dessein, que i'executeray aujourdhuy. Tout autre que moy, pourroit peut-estre satisfaire aux cendres de son Mary, en respendant des larmes le reste de ses iours: mais la Fille de Caton, & la Femme de Brutus, doit agir d'une autre sorte. Aussi suis-ie bien asseurée, que Porcie a l'Ame trop grande, pour mener vne vie indignee de sa naissance; & de l'honneur qu'elle

a d'auoir eu pour Pere & pour Mary, les deux plus illustres d'entre les anciens Romains: car pour ceux qui viuent aujour d' huy, ce ne sont plus de véritables Romains: ce sont les restes des esclaves de Iules Cesar: ou pour mieux dire encor, ce sont des tygres enragez, qui déchirent le sein de leur Mere, en desolāt leur Patrie. Helas! qui eust iamais pû croire, que le peuple Romain, fust deuenul l'ennemy de sa propre liberté? qu'il eust luy mesme, non seulement forgé les chaines qui le captiuent; non seulement esleué sur le Trofne, celuy qui auoit fait mourir tant de millions d'hommes pour y arriuer; mais qu'il eust encor esté capable, de pleurer la mort du tyran; de le placer au rang des Dieux; & de poursuire comme vn criminel, vn homme qui pour luy redonner la liberté, hazardoit sa vie; & méprisoit mesme l'amitié de Cesar! car quen'eust-il point obtenu de luy, s'il eust pû se soumettre à la seruitude? ses fers auroient sans doute esté plus legers que ceux des autres: & pour peu de soin qu'il y eust aporté, il eust esté Maistre de celuy, qui l'étoit de tout le Monde. Mais Brutus estoit.

trop genereux, pour establir sa felicité particuliere, sur la ruine du Public: il sçauoit que le premier deuoir emporte, ou doit emporter tous les autres: que deuant toutes choses à son País, il ne deuoit rien à Cesar: qu'estant nay citoyen Romain, il deuoit haïr le tyran: que pour n'estre pas ingrat à sa Patrie, il falloit en quelque sorte l'estre enuers Cesar: & qu'estant de la Race du premier Brutus, il deuoit le secours de son bras, & de sa valeur, à la Republique opressée. Cependāt, apres auoir fait toutes ces choses, ce Peuple lâche & insensé, exile celuy à qui il deuoit dresser des Statuës, dans toutes les Places Publicques. Cette extreme ingratitude, ne lâssa toutes-fois pas la vertu de Brutus: vous sçauiez, ô sage Volumnius, tout ce qu'il a fait pour la Patrie: aussine vous le dis-je pas pour vous l'apprendre; mais pour employer le peu de vie qui me reste, à parler des grandes choses qu'il a faites: & à vous coniuurer, de les faire sçauoir à la Posterité. Souuenez-vous donc, Volumnius, qu'encore que tous les Romains fussent des ingrats pour luy, il n'a pas laissé de faire toutes choses pour eux: & lors que ces lâches

au lieu d'un tyran, en ont souffert trois; il a eu plus de compassion d'eux, que de ressentiment de leur ingratitude : & sans songer à sa conservation, que n'a-t'il point fait pour les rendre heureux malgré qu'ils en eussent? mais ces ennemis de la vertu, sont si fort accoustumés à l'esclavage, qu'ils gardent leurs chaînes comme leurs plus chers tresors : & iusques au point, qu'après que Brutus les eut rompues, ils les renouèrent eux-mêmes avec soin : & Rome qui depuis tant de siècles a commandé à toute la terre, se soumit volontairement à la tyrannie. O. Caton, ô! Brutus, qui l'eust jamais pensé? & qui eust pu croire, que les Dieux eussent protégé le crime, & oppressé l'innocence? ie voy bien pourtant, ce qui porte le Ciel à nous nuire: la mort de Brutus est le chastimēt de Rome, & le plus grand malheur qui luy pût jamais arriuer : & c'est sans doute pour la punition des Romains. que les Dieux ont permis qu'il ait acheué ses iours. Pour Brutus, sa peine fait sa recompense : l'ingratitude des Romains sert à sa gloire: & sa mort mesme illustre si fort sa vie, que j'ay presque honte d'en respendre des lar-

mes. Aussi puis-je assurer, que j'ay pleuré
dauantage pour son absence, que ie n'ay fait
pour la perte. Je regardois lors ma douleur,
comme n'ayant point de termes: & mon
ame estant balancée, entre l'esperance & la
crainte; ie trouuois quelque soulagement à
pleurer. Mais auourd'huy que ie n'ay plus
rien à perdre, & que ie voy vn moyen infail-
lible de finir ma misere; j'ay l'ame plus tran-
quile: & quoy que ma douleur soit la plus
grande, que personne ait iamais sentie, ie
la souffre pourtant, avec moins d'impatic-
ce; parce que ie sçay qu'elle finira bien-tost.
Et ne medites point que ie dois viure, pour
conseruer la memoire de Brutus: l'actiō qu'il
a faite est si grande & si noble, qu'elle viura
toufiours, en celle de tous hommes. Il fera
toufiours regardé, comme le premier & le
dernier des Romains: & les tyrans mesme
qui regneront apres ceux-cy, seruiront en-
cor, à en conseruer le glorieux souuenir.
Tant qu'on verra des Roys à Rome, on se
souuiendra que l'Ancien Brutus les auoit
chassez; & que le dernier est mort, pour sau-
uer la liberté, que le premier luy auoit acqui-

se. Car ie ne doute point, que Rome ne soit toujours asservie : estant indubitable, que si elle eust pû recouurer sa liberté, Brutus la luy auroit redonnée : mais nel'ayant pû faire, il a du moins eu la gloire, de mourir sans estre esclave. Ne trouuez pas donc estrange, si estant fille & femme de deux hommes libres iusques à la mort, ie veux partager cette gloire avec eux. Et puis à dire vray, Brutus ne seroit pas tout à fait en liberté, si i'estois assez lâche pour viure captiue. Il manqueroit quelque chose à sa gloire, si i'oublois la mienne : l'affection qu'il eut toujours pour moy, fait que nos interests ne peuuent estre separez. Ie fus de la conspiration, puis que ie la sceu auparavant qu'elle fust executée : il est dōc bien iuste, que ie suiue le destin de Brutus : & sçachez Volumnius, que celle qui eut l'ame assez ferme, pour se donner vn coup de poignard, pour en souffrir la douleur, & pour la cacher ; afin de tesmoigner à son Mary, qu'elle sçauroit bien celer vn secret ; ne changera pas aisément, la resolutiō qu'elle a prise de mourir. L'image de Caton, & celle de mon cher Brutus, me remplissent tellement l'esprit, que

ie ne voy plus autre chose : & leur mort me semble si digne d'enuie , que ie la regarde, comme le plus grand bien qui me puisse iamais arriuer. Souuenez-vous Volumnius, que le vray zele de la vertu, consiste au desir del'imiter : car ceux qui louent les hommes vertueux, sans les suiure autant qu'ils le peuvent, meritent plus de blâme que de loüange: puis qu'ils connoissent le bien, & ne le suiuent pas. Caton est mort avec cét aduantage, d'auoir fait dire à Cefar, qu'il portoit enuie à sa mort , parce qu'elle le priuoit de la gloire de luy pardonner : & ie veux qu'Octaue porte enuie à Brutus, de ce qu'il auoit sceu choisir vne femme , assez courageuse pour le suiure iusques au Tombeau. C'est là que nous jouïrons d'vne liberté, que nous ne pourrons plus perdre : pendant que les Romains gemiront , sous la pesanteur de leurs fers. Mais vn iour viendra, que le nom de Brutus, leur fera en veneration : qu'ils souhaiteront vn bien qu'ils ont refusé : & que le sang de Caton & de Brutus, les fera rougir de confusion. Ouy, ces citoyens Romains, qui se voyoient les Maïstres de la terre; qui auoient

des Roys pour Sujets ; dont la gloire estoit sans tache ; & dont la puissance n'auoit rien au dessus d'elle que celle des Dieux ; seront dorefnauant d'infames esclaves : & leur seruitude sera si rigoureuse , qu'ils ne seront pas Maistres de leur propre volonté. Ils prendront tous les vices de leurs tyrans : & Rome qui estoit vne escole de vertu , deuiendra vne retraite de lâches adulateurs. O Ciel ! est-il possible , que les inclinations d'vn si grand Peuple , se soient changées en vn instant ? tous ces millions d'hommes , qui combatoient dans les plaines de Pharsale , sous les Enseignes de Pompée , ont ils tous esté tuez en cette bataille , où ont ils perdu le cœur en la perdant ? tous ces Roys qui tiennent leurs Couronnes de l'authorité du Senat , sont ils tous ingrats ? & n'y en a-t'il aucun , qui ait pû souffrir que Brutus l'ait déchargé de ses fers ? ce desir de la liberté , qui est si puissant parmy tous les animaux qui viuent en la terre , est-il esteint parmy les hommes ? & le sang d'vn tyran mort , est-il si cher aux Romains , que pour en honorer la memoire , & en porter le dueil ; ils veulent se charger de chaines

pour toute leur vie : ouy, toutes les legions Romaines ont perdu le cœur; tous les Roys nos Vassaux, sont prests de mettre leurs Couronnes aux pieds de leurs tyrans; tous les Romains preferent l'esclavage à la liberté; les cendres de Cesar leur sont en veneration; & pour dernier malheur, Brutus les a abandonnez. Ne pensez pas toutesfois Volumnius, qu'il ait voulu m'abandonner: il est vray, que lors que nous nous separâmes en la ville d'Elea, il ne voulut pas que ie demeurasse aupres de luy, quoy que ie fisse pour cela toutes choses possibles; parce, disoit-il, que le voyage m'auroit donné trop de peine: & que mesme ie luy pourrois estre plus vtile à Rome, que dans son armée. Mais en cette occasion, il n'en a pas esté ainsi: ie sçay bien que Brutus a songé à moy en mourant; qu'il m'attend au lieu où il est; & qu'il ne doute point, que Porcie ne se souuienne, que l'illustre Caton aimoit mieux déchirer ses entrailles, que suruiure à la liberté de son pais: & qu'elle, ayant encor de plus puissantes raisons qui l'y doiuent porter; ne marquera pas de suiure le chemin qu'il luy a tracé. Quand la vie ne sçauroit

plus estre ny honorable ny heureuse, c'est vne extreme prudence de la quitter: estant certain; qu'elle ne nous doit estre chere, qu'autant qu'elle sert à nostre gloire, ou à celle de la Patrie. Cela estant ainsi, ie ne dois plus conferuer la mienne: ouy Volumnius, ie dois ma mort à ma propre gloire; à celle de Caton; à celle de Brutus; & à celle de Rome. Mais ne pensez pas que cette mort me soit rude: ie vay en vn lieu, où sans doute l'on connoist, & l'on recompence la vertu. C'est effroyable phantome, que Brutus vit sans épouuenter aupres de la ville de Sardis, & depuis aupres de celle de Philipes, ne m'aparoist point: ie ne voy que l'ombre de mon Mary qui m'apelle: & qui semble auoir quelque impatience, que la mienne soit aupres d'elle. Ie voy celle de Caton, qui retenant l'autorité de Pere, semble me commander de me hâter de quitter vn lieu, indigne de la vertu de Porcie. Iugez Volumnius, si cette vision m'épouuente: & si dans les deux chemins que j'ay à suiure, ie puis auoir quelque difficulté à choisir. D'vn coste, ie voy ma patrie desolée; toute la terre couuverte du sang de nos Amis;

nos Persecuteurs deuenir nos Maistres ; tous mes Parens en seruitude ; & pour tout dire, rien au monde ne me peut plus estre cher, que les cendres de Brutus. Voila Volumnius, ce que ie voy de ce costé la : mais de l'autre, ie n'y voy que des felicitez : mon Pere & mon Mary m'attendent ; le premier me demande le fruit des instructions qu'il ma données ; & l'autre, la recompence de l'affection qu'il m'a tesmoignée. Ouy, genereux Caton, ouy illustre Brutus, Porcie fera ce qu'elle doit en cette occasion, & rien ne l'en pourra empescher. Car ne pensez pas, ô sage Volumnius, que la volonté soit vne chose que l'on puisse contraindre : c'est par elle, que nous ressemblons en quelque façon aux Dieux : c'est vn priuilege que le Ciel nous a donné. Les tyrans ne la scauroient forcer : elle n'est point sous leur domination : & quand on a l'ame ferme & resoluë, on ne change iamais les desseins qu'on a faits. Ne croyez donc pas, que les soins de mes Parens, puissent m'empescher demourir : ny moins encor, que vos raisons ébranlent en quelque façon mon esprit. Caton ne se laissa point flechir aux larmes de son

sonFils, & Porcie ne se laissera non plus toucher à celles de ses proches, ny à vos discours. Brutus pour éviter la seruitude, a pû se refoudre de me quitter; & par quelle raison, ne me feroit-il pas plus aisé, & plus iuste encor qu'à luy, de finir ma vie? ma liberté m'est aussi chere, que la sienne luy estoit precieuse: mais i'ay cét aduantage, & cette douceur en mourāt; qu'au lieu qu'il ne pouuoit estre libre qu'en m'abandonnant: ie n'ay qu'à le suiure, pour conseruer ma franchise. Vous voyez donc bien, ô sage Volumnius, apres tout ce que ie viens de dire; que la mort m'est glorieuse, necessaire, & douce. Ne songez donc point à m'en empescher, puis qu'aussi bien vos soins feroient inutiles. Ceux à qui l'on a fait changer de semblables resolutions, vouloient sans doute estre persuadez: ils auoient dans le fonds de leur cœur vn sentiment secret, qui s'opposoit à leur volonté: & leur propre foiblesse, estoit vne garde assez forte, pour conseruer leur vie. C'estoient de ces gens qui vouloient s'amuser à choisir le genre de mort dont ils vouloient finir: afin que l'on eust loisir de les en empescher. Mais pour moy, il

n'en ira pas ainsi : ie ne cache point mon dessein ; ie ne veux point tromper mes gardes ; ie leur dis franchement , que i'eschaperay de leurs mains : & que la mort me deliurera de la peine où ie suis. Ouy Volumnius , ie m'en vay mourir : ô illustre & grand Caton ! ô genereux Brutus ! venez receuoir mon ame. Voyez cheres Ombres , si ie suis digne du nom que ie porte : ne me desaduouiez pas pour ce que ie vous suis : car si ieneme trompe , ma fin ne sera pas indigne d'une veritable Romaine. Voyez , mon cher Brutus , si i'ay quelque foiblesse en cette derniere heure : ou plustost , si ien'ay pas vne extreme impatience d'estre aupres de vous. Vous voyez , ô genereux Caton , quel'on m'oste les poignards , les poisons , & tout ce qui pourroit ce semble seruir à mon dessein : ma chambre est deuenue ma prison ; il n'y a pour moy ni precipices , ni cordeaux ; & i'ay des gardes qui m'obseruent. Mais en m'ostant toutes ces choses , on ne m'oste pas la volonte de mourir ; ny la memoire de vostre vertu. Ie me fouuiens , ô illustre Caton , de ce iour glorieux ; où vous surmontates Cesar , en vous

surmontant vous-mesme. Vous disiez lors à ceux qui vous gardoient, que vostre vien estoit point en leur puissance ; puis que pour la finir, vous n'auiez qu'à vous empescher de respirer, ou à vous écraser la teste contre la muraille. C'est donc en suiuant vne si genereuse leçon, que ie m'en vay trouuer mon cher Brutus. Voyez ô illustre Mary, la derniere action de Porcie : iugez de sa vie par sa mort : & de l'affection que i'ay eüe pour vous, par ces charbons ardents que ie tiens, & qui s'en vont m'étouffer.

EFFECT DE CETTE HARANGVE.

E*N disant ces dernieres paroles, Elle fit ce qu'elle disoit : & par vne fermeté de courage, qui donne de l'admiration & de l'horreur ; Elle fit voir que les choses ne sont aisées ou impossi-*

148 PORCIE A VOLVMNIUS.

*bles, que selon la maniere dont on les envi-
sage: Et que lors que l'on aime quelqu'un plus
que sa vie, l'on n'a point de peine à suivre sa
mort.*

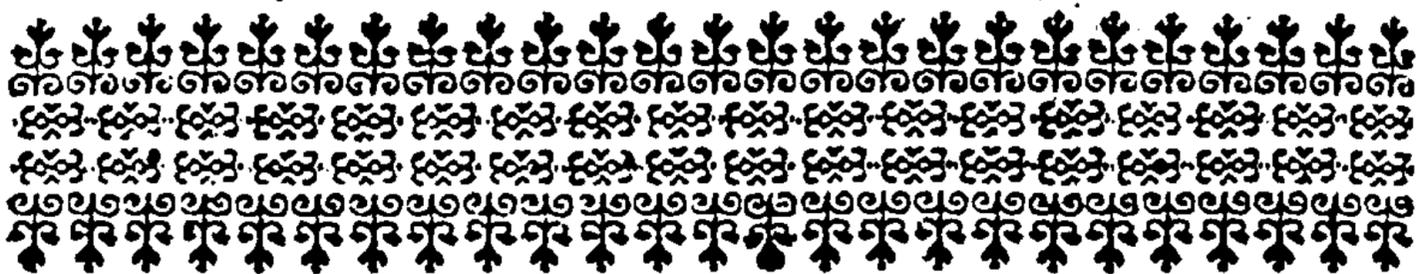


BERENICE

A

TITVS.

HVICHTIESME HARANGVE.



ARGUMENT.

Durant la guerre de Judée, Titus devint passionnément amoureux de Berenice Reine de Chalsis, petite Fille de Mariamne : Et mesme selon l'opinion de quelques-uns, il l'épousa secrettement. Comme il fut retourné à Rome où il la mena, le peuple Romain qui traitoit toutes les Estrangeres de Barbares, Et les Reines aussi bien que les autres, n'aprouva point cette Alliance : de sorte que l'Empereur Vespasian, ordonna à son Fils de la renvoyer. Ce fut donc en cette fascheuse conjoncture, que cette Princesse affligée, parla ainsi au grand Titus.



*Tu perds Amant & Sceptre, ô Beauté sans seconde !
 Mais en dépit du peuple, & malgré sa rigueur ;
 Tu te consolerois de l'Empire du Monde,
 Si tu pouvois garder l'Empire de son cœur.*

B E R E N I C E

A

T I T V S.

NE pensez pas, ô illustre & genereux Titus, que ie me pleigne de vous en m'en separant: puis qu'au contraire, vous connoissant comme ie fais, ie vous

pleinds au lieu de vous accuser : & fans rien dire contre vous , ie vous demande seulement la liberté de me pleindre de la fortune : qui apres vous auoir tant fauorisé en toutes les choses de la guerre , vous traite aujour-d'huy si cruellement en ma personne : car ie ne doute point que vous ne ressentiez plus de douleur à m'abandonner, que vous n'avez de ioye de toutes vos victoires. Ie sçay que quoy que l'ambition soit vne passion aussi forte que l'Amour , elle ne la surmonte point en vostre Ame : & ie veux mesme croire pour me consoler dans ma disgrace, que si vous estiez en estat de disposer absolument de vous, vous prefereriez la possession de Berenice, à l'Empire de tout le Monde. Mais cette raison d'Estat , qui autorise tant de crimes & tant de violences, ne peut souffrir que l'inuincible Titus , apres auoir tant de fois hazardé sa vie , pour asseurer la felicité des Romains, puisse songer à la sienne particuliere. Ie n'auois pourtant iamais ouy dire, que l'Amour fust vne passion honteuse, quand l'objet en estoit honneste : au contraire, ie pensois que c'estoit vne marque des grandes ames , puis
que

que tous les Heros de l'antiquité, s'en estoient trouuez capables. Je pensois (dis-ic) que cette passion, quand elle regnoit dans vn cœur genereux, luy inspiroit encor vne nouvelle ardeur d'acquérir de la gloire : cependant, ie voy bien que ce n'est pas l'opiniõ ny del'Empereur, ny du Senat ; & que ie me suis trompée en mes conjectures. Si vous auiez choisi pour objet de vostre amour, vne personne absolument indigne de vous, leurs plaintes feroient plus suportables ; & ie meritois le traitement que ie reçois, si i'auois mis en l'Ame de Titus, vn sentiment bas & honteux : mais si ie ne me trompe, on ne vous peut pas reprocher, d'auoir pris vne alliance fort inégale. Alexandre ne crût neantmoins rien faire contre sa gloire, lors qu'il espouza Roxane, quoy qu'elle fût captiue & estrange : & cette erreur que l'amour luy fit commettre, n'a pas empesché que le bruit de ses victoires, ne soit venu iusques à nous : & qu'il ne soit mis au rang des plus illustres Heros. La faute qu'on vous reproche, n'a pourtant rien de comparable à celle-la : car enfin comme vous le sçaez, ie suis petite fille de Ma-

riamne ; ie conte entremes Ayeulx , tous les anciens Roys de Iudée ; & ie porte moy mesme vne Couronne , qui ce me semble , deuoit obliger le Senat , à ne me traiter pas si cruellement. Ouy Titus, la Palestine a eu des Heros aussi bien que Rome : les Ionathas, les Dauids, & les Salomons , dont ie suis sortie, ont fait peut-estre d'aussi belles choses, que les Romules, les Numa Pompilius , & les Césars : & les superbes & riches despoüilles, que vous pristes dans le Temple de Ierusalem , & dont vous ornâtes vostre Triomphe ; n'ont que trop fait voir à Rome, la grandeur, & la magnificence de mes Pères. Si i'estois d'un sang ennemy de la Republique, comme l'estoit autrefois Sophonisbe Fille d'Asdrubal ; ie dirois qu'on auroit raison de craindre, qu'apres auoir vaincu le genereux Titus , ie ne voulusse rendre ma victoire funeste au Senat : & le porter en suite, à faire des choses contraires à son autorité. Mais ie suis d'une Race accoustumée à receuoir des Couronnes des Empereurs Romains : le grand Agrippa mon Pere, tenoit le Royaume de Liffanie, de la liberalité de Cajus , aussi bien que

celuy de Chalfis, dont ie porte le Sceptre au-
iourd'huy. Le second Agrippamon Frere, a
receu la mesme faueur de l'Empereur vostre
Peré: & sa mort a fait assez connoistre, qu'il
n'en estoit pas ingrat. Ce fut en vostre pre-
sence qu'il perdit la vie, en voulant obliger
les habitans de Gamala à se rendre, & à re-
connoistre l'autorité de Vespasian: cepen-
dant, pour me consoler de sa perte, on me
bannit comme vne criminelle. On diroit
que i'ay voulu renuerfer l'Empire: & à peine
se trouue-t'il vn coin de terre, assez reculé de
Rome, pour m'y enuoyer en exil. Vous sça-
uez pourtant, ô mon cher Seigneur, que ie
n'ay commis autre crime, que de receuoir
l'honneur que vous m'avez fait, en me don-
nant le glorieux tiltre de vostre Femme: l'in-
nocente conqueste que mes yeux ont faite de
vostre cœur, est ce qui me rend coupable: les
Romains veulent, que vous soyez leur captif
& non pas le mien: ils veulent (dis-ie) dispo-
ser de vostre amour, & de vostre haine com-
me il leur plaît; & vous choisir vne Femme
selon leur fantaisie; & non pas selon vos in-
clinations. Au reste, mon cher Seigneur, ie

ſçay que mes larmes peuuent eſtre ſuſpectes, à quiconque ne me connoiſtra pas : ceux de mes ennemis qui verront ma douleur vous dirōt ſans doute, que ie regrette autant l'Empire que Titus : & que l'ambition a plus de part en mon ame que l'amour. Mais ſ'il eſt vray que vous m'aimiez, autant que vous me l'avez dit, vous iugerez de mes ſentimens par les voſtres : & vous connoiſtrez ſans doute, que voſtre ſeule perſonne fait toute ma douleur, comme elle a fait toute ma felicité. Non Titus, la magnificēce de Rome ne m'ébloüit point : le Troſne qui vous attend , n'a rien contribué , à l'affection que i'ay pour vous : & les vertus de voſtre ame , & l'amour que vous avez euë pour moy , ont eſté les ſeules choſes que i'ay conſiderées , quand i'ay formé la reſolution de vous aimer. Prenez donc quand il vous plaira, vne perſonne avec qui vous partagiez, la ſouueraine puiſſance que vous aurez vn iour, ſans craindre que ie vous en veuille mal : mais de grace, ne partagez iamais le cœur, où vous m'avez fait regner. **C'**eſt vn Empire qui m'appartient, & que vous ne pouuez m'oſter ſans iniuſtice. Vous ne

pouuez pas, mon cher Titus, m'accuser de demander trop de vous ; puis que ie ne demande, que ce que vous mesmem' auez donné. Vous ne pouuez pas non plus me dire, que ce cœur n'est point en vostre puissance ; que Vespasian le tient en ses mains ; que le Senat en dispose ; & qu'enfin vous n'en estes pas le Maistre. Tous les esclaves, quelques accablez de chaines qu'ils puissent estre, iouissent de ce priuilege : ils aiment & haïssent qui bon leur semble : & leur volonté est aussi libre dans les fers, que s'ils estoient sur le Trofne. Cela estant ainsi, vous jouirez sans doute de la mesme liberté, & ne me refuserez pas, la grace que ie vous demande. Vous donnerez vne Femme à l'illustre Titus, pour contenter le caprice du Peuple : mais vous ne donnerez point de Riual à Berenice. Elle sera seule en vostre ame, comme vous estes seul en la sienne : & quoy qu'éloignée de vous, elle sera pourtant tousiours presente à vostre esprit : si cela est ainsi, ie souffriray mon exil avec patience. Mais Dieux ! puis-ie seulement songer à ne vous voir iamais ? non. Titus, il m'est absolument impossible : mon

destin est inseparable du vostre: & quoy que puissent faire Vespasian, & toute l'autorité du Senat, il faut que ie ne vous quite point. Il y auroit de la foiblesse à vous abandonner: vous pourriez me reprocher, que la crainte d'estre mal traitée, m'auroit fait obeir trop promptement, à l'ordre que i'ay receu de sortir de Rome: & vous pourriez enfin m'accuser de peu d'affection. Mais non, ie me dédis de ce sentiment: il y auroit de l'ingratitude à en user ainsi. Il ne faut pas que Berenice vous coûté l'Empire: conseruez-le donc, & la laissez partir. C'est assez pour elle, si vous la plaignez: & si lors que vous arriueriez à la Couronne, vous vous souuenez seulement, que la possession que vous en aurez, vous aura coûté Berenice. En verité Titus, il y a quelque chose de bien estrange à nostre aduantage: car le moyen de penser que ce mesme peuple, qui se prepare desia à vous reconnoistre pour Maistre de toute la terre, veuille vous donner des Loix en vne chose, qui vous est si importante, & qui le luy est si peu? & que ces mesmes personnes, sur lesquelles vous aurez vn pouuoir si absolu, que vous disposerez de

leurs biens, & de leurs vies; ne puissent pourtant souffrir que vous m'aimiez? suis-je Femme ou ennemie de tous les Romains? ont-ils de la jalouſie, ou de la haine pour moy? craignent-ils que ie ne veuille vous porter à reédifier les murs de Ierufalē? ay-je entrepris quelque choſe contre le bien public, où les ay-je offencés chacun en particulier? non Titus, ie n'ay rien fait, ie n'ay rien dit, ie n'ay rien penſé contr'eux: & mon plus grand crime, eſt que ie ſuis malheureuſe, & que vous m'aimez. Mais veuille le Ciel, que ie ſois toute ma vie, criminelle de cette forte: continuez, mon cher Seigneur, à leur donner, de nouveaux ſuiets de me hair en m'aimant toujours: teſmoignez leur, que la victime que vous immolez pour eux vous eſt chere: & pour voſtre gloire autant que pour la mienne, faites leur connoiſtre que l'affection que vous avez pour moy, a eu de legitimes fondemēs. Cachez mes deffauts, & exagerez avecques ſoin, le peu de bonnes qualitez qui ſont en moy: dites leur que l'affection que i'ay eue pour vous, m'a tenu lieu de merite: & qu'enfin, vous trouuiez en ma perſon-

ne, vn digne obiet de vostre amour, Pour moy, ie ne suis pas en peine de iustifier celle que i'ay pour vous : vostre valeur & vostre vertu, sont si generalement conneuës par toute la terre, que ie n'ay que faire de dire, par quelles raisons ie vous aime. Ce sentiment est si vniuersel, que si vous n'estiez infiniment bon, vous ne m'en seriez pas obligé. Mais, mon cher Titus, puis-ie vous dire vne chose que i'ay en l'esprit? ouy, puis que mon affection la cause, elle ne scauroit vous déplaire : & vous estes trop equitable, pour condamner Berenice, quand vous connoistrez qu'elle n'est coupable que d'un excez d'amour. Je ne voudrois pas en l'estat que sont les choses auourd'huy, vous arracher la Couronne que vous deuez porter, en vous obligeant à me suiure : car, mon cher Seigneur, il n'y a point de coin en la terre, où l'illustre Titus pust viure inconnu. Mais s'il m'est permis de vous dire tout ce que ie pense, ie voudrois qu'estans nais sans Couronne, sans Royaume, & sans Empire, nous pussions viure ensemble en quelque lieu, où la vertu seule regnast avec nous. Je voudrois
(dis-je)

(dis-je) que vous ne fussiez pas ce que vous estes: & ie ne voudrois pourtant pas, que vous fussiez changé. Enfin l'excez de ma douleur & de mon affectiõ, font que ne trouuant rien en toutes les choses possibles qui me satisfasse; ie suis contrainte pour me consoler, de faire des souhaits, dont l'execution est impossible. Pardonnez-moy, mon cher Titus, si ay voulu vous rair la Couronne: ie m'en repens, quoy que ie connoisse bien dans vos yeux, que ce sentiment la ne vo⁹ offence pas. Iusques icy i'auois tousiours crû, ne pouuoir iamais vo⁹ voir aucune douleur, sans la partager avec vous: cependant il est certain, que celle que ie voy peinte sur vôtre visage, adoucit mon affliction: que vos larmes diminüent l'amertume des miennes: & qu'en l'estat qu'est mon ame, ie ne puis auoir de sentiment plus doux, que de vous voir infiniment affligé. Ouy, Titus, mon desespoir est si grand, que ne pouuant viure heureuse auprès de vous, il y a des momens où ie souhaiterois que nous fussions tousiours malheureux, pourueu que nous le fussions ensemble. Cét iniuste sentiment, ne dure pourtant gue-

reen mon esprit: & passant d'une extremité à l'autre, ie souhaiterois estre encor plus infortunée, & que vous ne le fussiez pas. Il me semble lors, que les Romains ont raison de m'exiler: puis que ie suis capable de troubler le repos de leur Prince. Je voudrois pouuoir partir sans vous affliger; emporter dans mon cœur, vostre douleur avec la mienne: & dans vn sentiment si tendre, ie vous pleinds dauantage, que ie ne me pleinds moy-mesme. Au reste s'il est possible, que ie puisse viure sans vous; ie suis bien certaine, d'apprendre souuent de vos nouuelles, quand mesme vous ne m'en donnerez pas. La renommée me dira, les belles choses que vous ferez: & ie souhaite de tout mon cœur, qu'elle veuille aussi bien se charger de mes larmes, que de vos exploits: & faire en sorte, que vous puissiez sçauoir, que le temps ny l'absence, n'auront rien diminué de ma douleur ny de mon affection. Souuenez-vous, mon cher Titus, toutes les fois que vostre grand cœur vous portera, à faire vne belle action; que Berenice y trouuera tout ensemble, vn sujet de consolation & de douleur. Elle se réjouira de vostre gloi-

re, & s'affligera de la perte qu'elle aura faite : mais quoy qu'il aduienne, elle vous aimera toujours esgallement. Je pense toutesfois, que ie ne seray pas long-temps en peine, de prendre part aux choses qui vous arriueront: car la douleur que ie fents est si forte, que ie ne croy pas qu'elle puisse estre bien longue. Si mon exil estoit vn effet de vostre inconstance; que vous eussiez changé de sentimens pour moy; que vostre mépris fust la cause de ma disgrâce; i'aurois du moins la consolation de me plaindre de vous. Je soulagerois mon tourmēt, en vous apellant ingrat & perfide: la colere & le dépit partageroient mon cœur: ie pourrois esperer vn iour de ne vous aimer plus: & soit par ressentiment ou par gloire, ie me separerois de vous presque sans pleurer. Mais de la façon qu'est la chose, ie voy par tout des suiets de m'affliger; & rien qui puisse adoucir ma douleur. Je ne perds pas seulement vn Amant, ie perds vn Amant fidelle: & le perds d'une façon, qui ne me permet pas de me plaindre de luy. J'accuse le Senat & le Peuple, pour ne me plaindre pas de l'Empereur, parce qu'il est son Pere: & sans

pouuoir l'accuser, finon de m'auoir trop aimée; ie parts la plus malheureuse personne qui fut iamais. Mais que dis-ie, insensée que ie suis! c'est par là, que ie trouue quelque sujet de me consoler: puis que ie quite Titus, & que ce n'est pas luy qui me quite. La fortune m'arrache d'aupres de luy contre sa volonté: elle le menace de luy oster la Couronne, s'il ne consent à mon exil: & dans cét instant, i'ay la satisfaction de voir mon cher Titus m'estimer plus que l'Empire de tout le Monde. Il est vray pourtant qu'il faut l'abandonner: mais i'ay du moins cét aduantage en partant, de sçauoir que ie demeure en son ame, & que rien ne m'en pourra chasser. Je voy, si ie ne me trompe, que vostre silence m'accorde ce que ie dis: vos soupirs m'en assurent, & vos larmes ne me permettent pas d'en douter. Vo^{us} auez certainement l'ame trop bien faite, pour estre capable d'infidelité ou d'oubly: l'inconstance est vn deffaut, que l'on ne peut trouuer en vous, puis qu'il est assuré, que c'est vne marque de foiblesse, & de peu de iugement. Il ne faut pas donner son cœur, sans y auoir pensé long-temps: mais quand on l'a donné,

il ne faut iamais le retirer. Pour moy, ie trouue que nous auons plus de droit sur le bien d'autruy, qui n'a point esté à nous ; que nous n'en auons, sur les presens que nostre liberalité a faits. Les autres choses, peuuent quelques fois venir en nostre puissance sans iniustice : mais ce que nous auons vne fois donné, ne doit plus iamais estre nostre. C'est auoir renoncé à tous les droits que nous y pouuions pretendre : & il n'est point de Loy, qui no⁹ en puisse mettre en possession avec iustice. Cela estant ainsi, ie suis assuree de posseder toujours vôtre cœur : c'est par cette pensée, que ie puis esperer de viure dans mon exil : c'est par là seulement, que la vie me peut estre supportable : & par là seulement, que ie puis ne me dire pas absolument malheureuse. I'espere qu'avec le temps, les Romains pourront connoistre, que comme l'amour que vous auez pour moy n'a rien d'iniuste, ie ne vous ay aussi inspiré, que des sentimens raisonnables. Je ne demande point, ô Titus, que vous vous perdiez pour me conseruer ; ie ne veux point que vous vous opposiez à l'Empereur ; ie ne veux point que vous vous ac-

queriez la haine du Senat ; ie ne veux point que vous irritiez le Peuple contre vous ; ie ne veux point que vous tâchiez de faire soulever les Legions ; ie ne veux point que vous refusiez la belle Arricidia , que ie sçay que l'on vous destine ; ie ne veux point (dis- ie) que vo⁹ perdiez l'Empire pour l'amour de moy. Au contraire , ie vous conseille & vous conjure , d'obeir à l'Empereur ; de suiure l'aduis du Senat ; de contenter la bifarrerie du Peuple ; de garder vos Legions , pour faire de nouvelles conquestes ; de receuoir au Trofne , la trop heureuse Arricidia ; & de conferuer l'Empire , que le destin vous promet , & que la naissance vous donne. Mais apres auoir contenté tout le monde à mon preiudice , ayez l'equité de vous souuenir , que Berenice doit estre vostre seule passion. Si i'obtiens cette grace de vous , ie partiray avec quelque douceur , malgré toutes mes amertumes : & bien loing de faire des imprecations contre mes ennemis , ie feray des vœux pour leur felicité , puis que i'en feray pour vostre conseruation. Puissiez vous donc , ô Titus , remporter autant de victoires , que vous donnerez

de combats: puissiez vous regner sur vos Peuples, avec autant d'autorité que de clemence: puissiez vous estre redoutable à toute la terre: puissiez vous auoir autant de gloire que vous en meritez: puissiez vous rendre vostre regne aussi heureux, que ie suis infortunée: enfin puissiez vous faire tant de belles choses, & par vostre insigne valeur, & par vostre rare bonté; que du consentement de toutes les Nations, vous puissiez vn iour estre appelé *l'Amour, & les delices du genre humain.*

EFFECT DE CETTE

HARANGVE.



Es vœux estoient trop ardens, pour n'estre pas exaucez: Titus fut aussi grand & autant aimé, que Berenice le souhaitoit: & si le silence de l'Histoire ne me trompe, elle fut sa dernière pas-

sion, comme elle l'auoit desiré. Ainsi l'on peut dire qu'elle obtint tout ce qu'elle demanda, quoy qu'elle partist de Rome, & qu'elle abandonnast Titus.



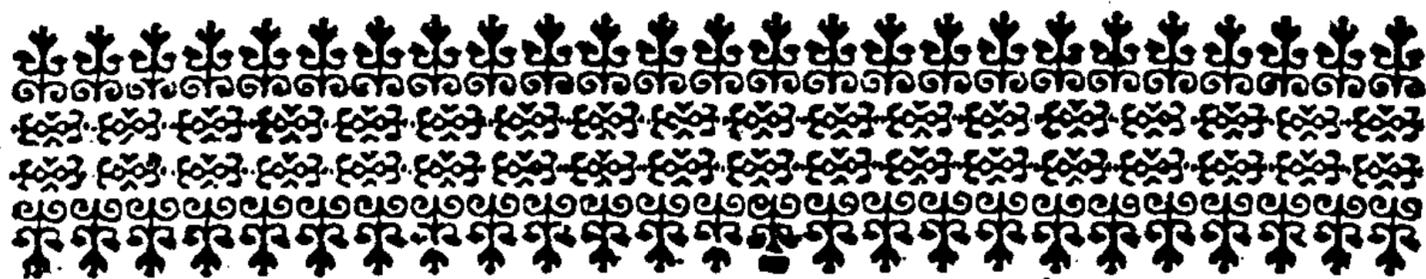
PANTHEE

A

CYRVS.

NEVFIESME HARANGVE.

Y



A R G V M E N T.

DAnthée Reine de la Susienne, ayant esté faite prisonniere de guerre par le grand Cyrus, en fut si favorablement traitée, que pour recōnoistre sa courtoisie, elle obligea Abradate son Mary, d'abandonner le party des Lydiens, & de joindre ses armes à celles de cét invincible Conquerant. Or ce grand homme de guerre, pour signaler sa recōnoissance & son courage, demanda à Cyrus la permission de combattre à l'avant-garde le iour de la bataille : cette glorieuse faueur luy ayant esté accordée, il y fit des choses prodigieuses ; & servit si bien, & s'épargna si peu, qu'il gagna la bataille, & perdit la vie. Son corps fut rapporté tout couvert de blessures, à l'inconsolable Panthée : & Cyrus l'estant allée voir pour la consoler, ou plustost pour s'affliger avec elle, d'une perte qui leur estoit commune ; cette Princesse affligée luy parla à peu près en ces termes.



*O rare exemple d'amitié !
 Obiet digne d'enuie, & digne de pitié,
 Belle & genereuse Panthée :
 Abradate en son mauvais sort,
 Peut-il se pleindre d'une mort,
 Que l'on voit si bien plainte, & si bien imitée ?*

PANTHÉE

A

CYRVS.

Vous voyez, ô grand & genereux
 Cyrus, ce que vous a coûté la victoi-
 re : Abradate a esté la victime, qui
 vous a rendu les Dieux propices : son sang a

Y ij

arrosé les Lauriers qui vo⁹ ceignent le front: Il est mort en vous couronnant: & pour parler véritablement des choses, Cyrus & Panthée, sont plustost la cause de sa perte, que la valeur des Lydiens. Ouy Cyrus, vostre generosité, ma reconnoissance, & la sienne, l'ont mis au déplorable estat où il est. Vous le voyez tout couuert de son sang, & de celui de vos ennemis. Ce grand nombre de blessures qu'il a receuës par tout son corps, sont des preuues certaines, de celles qu'il a faites à ceux qu'il a combattus. Son extrême courage, a changé celui des Egyptiens en desespoir: & cette illustre main, qu'ils ont presque separée de son bras, (helas! quel objet pour Panthée!) fait assez voir, qu'il n'a quité ses armes qu'en quittant la vie. On l'a vû, genereux Cyrus, combattre avec tant d'ardeur, qu'on eust dit que le gain de cette bataille, luy deuoit mettre la Couronne de tout le Monde sur la teste. Il a payé de sa personne, de son sang, & de sa vie, l'obligation que ie vous auois: & de cette forte, ô inuincible Cyrus, (comme ie vous l'ay desia dit) vostre generosité, ma reconnoissance, & la

sienne, causent sa mort & mon affliction. Je ne vous accuse pourtant pas: ie fais trop equitable pour cela: au contraire, ie vous remercie avec tendresse, de l'assistance que vous m'offrez pour me consoler. Je loue en vous, ô Cyrus, le genereux sentiment, qui vous fait répandre des larmes, le propre iour de la victoire: & qui fait que vous vous affligez plus, de la perte de vostre amy, que vous ne vous réjouissez du gain de la bataille, & de la deffaitte de tous vos ennemis. Mais apres auoir rendu cette iustice à vostre vertu, souffrez que sans vous accuser, & sans me repentir, ie me pleigne de la rigueur de mon destin, qui a voulu que vous deuant la conseruation de mon honneur, ie fusse obligée d'exposer moy-mesme mon cher Abradate au combat, où le nombre l'a fait succomber. Ce fut seulement pour l'amour de moy, qu'il abandonna le party de Croesus: car encore qu'il eust d'assez iustes suiets de ne le seruir point, la memoire du feu Roy son pere, dont il auoit esté cherement aimé; eust fait qu'il n'eût pas abandonné le Fils, quoy que moins vertueux. Mais ie ne luy eus pas plustost fait

ſçauoir ce que ie vous deuois , qu'ils'offrit à
 m'acquiter enuers vous , d'vne obligation ſi
 ſenſible. Voſtre renommée auoit deſia diſpo-
 ſé ſon cœur , à m'accorder ce que ie luy de-
 mandois : & vous eſtimant deſia infiniment,
 il luy fut aiſé de vous aimer. Enfin Cyrus,
 comme vous le ſçauiez , il témoigna en cette
 occaſiõ, beaucoup de gratitude enuers vous,
 & beaucoup d'amour enuers moy. Non, me
 dit-il, genereuſe Panthée, Abradate ne ſçau-
 roit eſtre ennemy de voſtre Protecteur : il a
 eſſuyé vos larmes , il faut que ie verſe mon
 ſang pour ſon ſeruiſe : il a pris ſoin de vo-
 ſtre gloire, il faut que ma valeur accroiſſe la
 ſienne : il a perdu vn homme qu'il aimoit
 beaucoup pour vous proteger , ie dois repa-
 rer cette perte ; & faire ſ'il eſt poſſible, qu'on
 ne ſ'aperçoie pas le iour de la bataille, qu'A-
 raſpen'y fera point. Ouy, me dit-il, en hauf-
 ſant la voix, ie perdray la vie, ou ie témoi-
 gneray à Cyrus , que ceux qui reçoient vn
 bien-fait comme il faut , ſont quelques fois
 auſſi genereux que ceux qui le font. Helas !
 faut-il que ie le die, ie ne m'oppoſé point à ce
 diſcours : & ſans apprehende rien de funeſte,

d'une si noble intentiō, ie loüé son sentimēt & son dessein: ie luy rendis graces, de ce qui deuoit causer ma suprême infortune: & tra-uillant moy-mesme à mon malheur, i'excitay son courage a faire les choses qui l'ōt fait mourir aujour d'huy; & qui pourtant, le feront viure eternellement. O cruel souuenir! ô iniustice de la fortune! pourquoy falloit-il que de tous les vainqueurs, Abradate fust le seul vaincu? & pourquoy falloit-il qu'ayant si vtilement versé son sang pour le gain de la bataille, il fust presque le seul, qui ne jouist point du fruit de la victoire? mais ce n'est pas en cette seule rencontre, que i'ay contribué à mon malheur: mon aueuglement estoit si grand, que i'attendois cette funeste iournée comme vn iour de Triomphe: mon esprit n'estoit rempli que de esperance; mon imagination ne me presentoit que des choses agreables; ie regardois la fin de ce combat, comme le commencement de ma felicité; ie voyois ce me sembloit, Abradate en reuenir tout couuert de Palmes, & son Char tout chargé des dépouilles des ennemis: & dans cette pensée, i'eus plus de soin de luy donner:

des armées éclatantes que fortes. Je connoissois la valeur d'Abradate, mais ie ne connoissois pas encor la malice de la fortune. I'auois tant de peur que les belles actions qu'il feroit, ne fussent pas assez conuës, que i'employé toutes mes Pierreries à sa Cotte d'Armes, pour le rendre plus remarquable. Mais que dis-ie, insensée que ie suis ! i'estois sans doute d'accord avec les ennemis : ie voulois leur monstrier où ils deuoient fraper : ie suis cause de toutes les blessures qu'Abradate a receuës : c'est moy qui luy ay trauersé le cœur : & qui ay couuert tout son corps de sang & de playes. I'ay conduit la main de tous ceux qui l'ont attaqué : & comme si ce n'eust pas esté assez, que les genereux l'eussent combatu, par l'émulation que son extraordinaire valeur leur donnoit : i'ay voulu encor, que tous les auares & tous les Mercenaires, en eussent aussi le dessein. Enfin i'ay armé contre luy, toute l'armée de Crœsus : les vns par le seul desir de vaincre, cét homme qui sembloit le Dieu de la guerre ; & les autres, par la richesse du butin. C'a esté de ma main qu'Abradate a esté armé en cette

funeste

funeste iournée: ouy genereux Cyrus, ie luy porté moy-mesme, ce qui deuoit causer ma perte: & quoy qu'en cét instant, vne secrette frayeur me faifist, qui m'aduertissoit sans doute de mon malheur; ie méprisay vn sentiment que les Dieux m'enuoyent: & ne pouuant retenir mes larmes, i'eus l'iniustice de les cacher à mon cher Abradate. Il me sembloit que c'eust esté luy dérober le cœur, que de luy témoigner que i'en manquois en cette occasion: mais imprudente que ie fus! ie deuois luy monstrier mes larmes, avec toute l'amertume qu'elles auoient: car ie ne doute point, que si par mon affliction ie luy eusse fait connoistre, que de la conseruation de sa vie dépendoit la mienne; il n'eust pris vn peu plus de soin de luy qu'il n'a fait. Il eust également songé à vostre gloire & à ma vie: mais, ô illustre Cyrus, il sembla en cette occasion, que ie ne me soucié ny de celle d'Abradate ny de la mienne: car lors que i'eus acheué de l'armer, & que ie l'eus conduit au superbe Char qui l'attendoit; ie ne luy parlé ny de luy, ny de moy; mais seulement de l'obligation que ie vous auois. Ie le

fis souuenir, que m'ayant pû traiter en es-
 claue, vo⁹ m'auiez traitée en Reine: qu'ayant
 eu le malheur de plaire à vn homme que vous
 aimiez plus que vous mesme, vous auiez eu
 la generosité, de me proteger contreluy; &
 qu'apres vne action si illustre, ie vous auois
 promis, qu'il vous feroit aussi fidelle & aussi
 vtile, qu'Araspe vous l'auoit esté. Voila,
 genereux Cyrus, ce que ie dis à mon cher,
 Abradate, estant preste de me separer deluy
 pour la derniere fois. Et comme ses sen-
 timens, ne s'estoient iamais éloignez
 des miens; *veillent les Dieux* (me dit-il, en
 me mettant la main sur la teste, & leuant
 les yeux au Ciel) *Que ie me monstre au-*
jourd'huy digne amy de Cyrus, & digne ma-
ry de Panthée. En disant cela il me quitta; &
 entrant dans son Char en me regardant le
 plus long-temps qu'il luy fut possible; il
 commanda à celuy qui le conduisoit, de
 commencer à marcher. De sorte que ne
 pouuant plus embrasser mon cher Abrada-
 te, tout ce que ie pûs faire, fut de baiser par
 dehors, la chaire où il estoit assis. *Adieu,*
 ie voulois dire mon cher Abradate; lors

qu'une douleur excessiue, qui me surprit tout d'un coup, m'en empescha. Et quoy que le Char commençast desia de s'éloigner, ie ne laissois pas de le suiure : mais Abradate s'en estant aperceu; *allez* (me dit-il) *generouse Pantée, attendre mon retour, avec l'esperance de me reuoir bien-tost.* Helas ! ie ne scauois pas lors, que ce Char dont la magnificence attiroit les yeux de tous les spectateurs, & qui sembloit n'estre fait, que pour vn iour de Triomphe ; seroit le Cercueil d'Abradate ! ie ne l'eus pourtant pas plustost perdu de veüe, que mes Femmes m'ayant remise dans ma Litierre, & remenée à ma Tente ; ie cessé d'esperer, & ie commēcé de craindre. Mon imagination, qui iusques alors ne m'auoit entretenuë que de Couronnes, & de victoires, ne me fit presque plus voir que des obiets funebres : & de la façon dont on m'a raconté la chose ; ie vy dans mes réveries melancholiques, tout ce qui est arriué à mon cher Abradate. Ouy, Cyrus, ie le vy au front de la bataille, impatient de respendre son sang pour vostre gloire. Je le vy choquer les Lydiens avec fureur ; ie luy vy rom-

pre le bataillō qu'il attaqua; ie luy vy porter la mort, par tout les lieux où il porta son bras; pourfuiure les ennemis qui fuyoiēt; joncher la cāpaigne de morts; & dansma vision, ie vy ce me sembloit la victoire qui cōduisoit son Char. Mais hélas! que cette image fut biē-toft effacée par vne autre: ie v~~u~~ tout d'un coup, que ce qui deuoit obliger les gens d'Abradate à le suiure de plus prés, fut ce qui le fit abandonner. L'extrême peril où il se ietta, derroba le cœur à ceux qui le deuoient suiure, & augmenta celuy des Egiptiens. Ie le vy abandonné de la plus grāde partie des siens, & enuelopé des ennemis. Ie le vy pourtant se faire iour à trauers les lances, les dards, & les jauelines de ceux qu'il attaqua. Ie le vy éclaircir tous les rangs; renuerfer tout ce qu'il rencontra; briser les Chars qui s'opposoient à luy; tuër les hommes qui les conduisoient, attaquer & se defendre tout à la fois; & vaincre enfin, tout ce qui s'opposoit à sa valeur. Mais apres qu'il eust de sa propre main élevé vn Trophée à vostre gloire & à la sienne; & mōstré à vos gens, par quel chemin ils trouueroient la victoire. Apres (dis-je)

auoir couuert toute la campagne de fang, de morts d'armes rompuës, & de Chars brifez: ces meſmes hommes qu'il auoit tuez, ces meſmes armes qu'il auoit brifées, & ces meſmes Chars qu'il auoit rompus; firent (le diray-ie ô Cyrus!) renuerſer celuy de mon cher Abradate. S'il euſt vaincu moins d'ennemis, il n'euſt pas eſté vaincu: ceux qu'il auoit ſurmontez, luy furent plus funeſtes, que ceux qu'il combattoit encor: mais enfin, ie vis Abradate accablé par le nombre; ie le vis tout couuert de playes, diſputer ſa vie, iuſques à la derniere goutte de ſon ſang. O épouuantable viſion! ie le vy tomber mort; & vaincre en mourant ceux qui le faiſoient mourir. Et en effet, vous ſçauiez, ô Cyrus, que vos gens ont mieux combatu, pour auoir le corps d'Abradate mort, qu'ils n'auoient fait, pour ſauuer Abradate en vie. Iugez en quel eſtat eſtoit mon Ame durant vne ſi funeſte apparition: ce n'eſtoit pourtāt rien, en comparaiſon de ce que i'ay ſenty, lors que i'ay vû reuenir le Char d'Abradate, tout chargé des deſpoüilles des ennemis; & ſur ce funeſte Trophee, le corps de cēt illuſtre He-

ros , tout couuert de blessures, passe, mort, & sanglant: ô Cyrus! ô Panthée! ô funeste victoire! quel objet pour mes yeux! & quelle douleur à mon ame! Elle est si grande, que ie m'étonne qu'elle ne m'a desia priuée de toute douleur: tout ce que ie voy m'afflige; tout ce que ie pense me desesperer. Car Cyrus , lors que l'iniuste passion d'Araspe , me donna vn iuste sujet de plainte; si i'eusse eu recours à la mort, i'eusse cōseruée la vie d'Abradate; i'eusse mis mon honneur en seureté; & vous n'aurez point eu de sujet, d'accuser vn homme qui vous estoit cher. I'eusse tout à la fois satisfait à mon mary, à ma propre gloire, & au grand Cyrus: ie luy deuois ce respect, de ne me pleindre pas de son fauory: & si i'eusse esté raisonnable, la mort m'eust empeschée de me pleindre en ce tēps-la, & de pleurer auourd'huy. Mais le destin en auoit resolu autrement: veuillent les Dieux, qu'en vne si funeste auanture, cōme Abradates est montré digne Mary de Panthée, & digne Amy de Cyrus; ie puisse aussi faire voir à la Posterité, que Panthée fut digne femme d'Abradate; & qu'elle n'estoit pas indigne, de la protection

de **Cyrus**. Je voy bien, ô excellent Prince, par le grãd nombre de viçtmes que l'on prepare, & par la magnificence des ornemens, que l'on m'a aporte de vostre part: que vous auez dessein de faire les obseques de mon cher Abradate, telles qu'elles conuiennent à cét illustre vainqueur: mais comme sa gloire est la seule chose, dont ie puis maintenant auoir soin; faites ô grand **Cyrus**, que par vn Monument superbe, & par des inscriptions veritables, la Posterité puisse sçauoir, quel estoit Abradate. Eternisez tout ensemble, vostre gloire, la sienne, & mon malheur. L'Or & le Marbre que vous y employerez, ne vous feront pas inutiles: & le Tombeau que vous éleuerez, pour immortaliser Abradate, vous immortalisera vous mesme. Il se trouue plus de gens, qui sçauent faire vne belle action, qu'il ne s'en rencontre, qui la sçauent reconnoistre comme il faut & la publier. N'ayez pas cette ialousie, que la gloire donne aux plus illustres: & croyez que les Dieux auront soin de la vostre, si vous en auez de celle d'Abradate. Le sang qu'il à répandu pour vous,

merite ce me semble cette reconnoissance: aussi ne doutay-ie pas, que ie n'obtienne ce que ie vous demande. Je voy que vous me l'accordez; & que ie n'ay pas pluſtoſt conceu ma requeste, que vostre bonté fait que ie suis obligée de vous rendre grace. I'en ay pourtant encor vne à vous demander: c'est, ô illustre Cyrus, que sans hâter les Pompes funebres de mon cher Abradate, on me laisse encor quelque temps lauer ses blessures avec mes larmes. Toutes les victimes necessaires pour apaiser ses Manes, ne sont pas encor en l'estat qu'il faut pour cela: faites donc, ô Cyrus, qu'on ne se presse point: ie ne feray pas attendre lōg-temps, mes derniers adieux seront bien-toſt faits. Et puis, il est bien iuste qu'estant mort pour moy, ie verse autant de larmes qu'il a versé de sang: & que ne le deuant plus voir en ce monde, ie iouisse de sa veuë, le plus long-temps qu'il me sera possible. Ouy, Cyrus, cét obiet tout pitoyable & tout funeste qu'il est, est le seul bien qui me reste. Il est tout ensemble mon desespoir & ma consolation: ie ne puis le voir sans mourir, & ie mourray pourtant aussi-toſt que ie
ne

ne le verray plus. C'est pourquoy, ie vous coniuere qu'on ne me presse point: & pour la priere que vous me faites, de vous dire en quel endroit ie veux aller; ie vous promets que vous sçaurez bien-tost, le lieu que ie choisiray pour ma retraite.

EFFECT DE CETTE

HARANGVE.

HElas! cette belle & déplorable Reine, ne fut que trop veritable: car à peine eut elle abusé Cyrus, en luy faisant croire, qu'elle seroit capable de viure, apres la perte d'Abadate; (& cette genereuse tromperie, fut l'effet de sa Harangue;) qu'elle choisit cette retraite; ie veux dire le Tombeau de son Mary. A peine (dis-ie) Cyrus l'eut quitée, qu'elle se donna d'un poignard dans le sein, & qu'elle expira sur le

186 PANTHÉE A CYRVS.

corps d' Abradate. Ce genereux Monarque en eut une douleur incroyable : & pour eterniser la memoire de ces deux rares personnes, & sa gratitude avec Elles ; il leur fit élever un superbe Monument : où plusieurs siecles apres le sien, le Marbre, & le Bronze, parloient encor de la vertu de Panthée, & de la valeur d' Abradate : & le fleuve Pactole, que l'on y voyoit representé, aubord duquel estoit ce Tombeau, sembloit dire, qu'il tenoit leurs Reliques plus precieuses, que tout l'or qui roule parmi ses sablons.

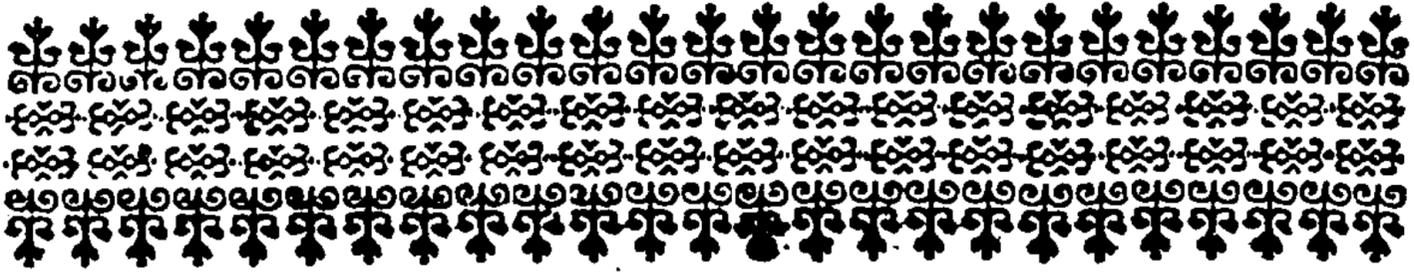


AMALASONTHE

A

THEODAT.

DIXIÈME HARANGUE.



ARGUMENT.

A Malasontbe Fille du grand Theodoric, apres la mort d'Eutharic son Mary, regna huit ans en Italie, pendant la minorité d'Atkalaric son Fils, avec une splendeur merueilleuse. Mais ce ieune Prince estant mort, soit qu'elle voulust se décharger d'une partie des affaires de l'Estat; soit qu'elle crust que les Goths voulussent un Roy; Elle eleua sur le Trosne Theodat, Fils d'Amalafrede, Sœur de Theodoric son Pere: avec intention toutesfois, de partager toujourns avec luy, l'authorité souveraine. Mais cet ingrat n'eut pas si tost le Sceptre à la main, qu'il exila cette grande Princesse: qui sur le point de son départ, luy dit à peu près ces paroles.



O grande Amalasonthe, en vain à cette fois,
 Tu voudrois d'un Tyrant, toucher l'ame trop dure :
 Car comment ce Barbare, entendroit-il ta voix,
 Luy, qui n'écoute plus, celle de la Nature?
 Et dont l'ingratitude, horrible au souuenir,
 Regne par toy, qu'il va bannir?

AMALASONTHE

A

THEODAT.

VEZ vous oublié Theodat, par quel
 chemin vous avez esté conduit au
 Trofne? avez vous oublié de quelle
 façon vous avez receu la Couronne que

Aa iij

vous portez? auez vous oublié de qui vous tenez le Sceptre, que ie voy entre vos mains? & cettè puissance absoluë, que i' éprouue au iourd' huy si cruellement, vous a-t'elle esté donnée, ou par vostre valeur, ou par les Loix de ce Royaume, ou par le suffrage de tous les Goths? auez vous conquesté cette grande étendue de terre, qui reconnoist vostre autorité? estes vous Conquerant, Vsurpateur, ou Roy legitime? répondez Theodat à toutes ces choses; ou du moins, laissez-y moy répondre pour vous: car si ie ne me trompe, vous ne le pourriez pas faire à vostre aduantage: & ie suis encor assez indulgente, pour ne vous obliger pas à dire vne chose qui vous seroit facheuse. Ceux qui ne veulent point recōnoistre vn bien-fait, ne sçauroient auoir de plus grand suplice, que d'estre forcez de le publier: c'est pourquoy ie ne veux pas vous contraindre, d'aduouër de vostre propre bouche, que ny par le droit de vostre naissance; ny par celuy des Conquerants; ny par celuy de nos Loix; vous ne pouuiez auoir nulles pretentions au Royaume des Goths, tant que ie serois viuante: puisque i'en estois

en possession, comme Fille, Femme, & Mere, des Roys qui l'ont possédé; & qui me l'ont laissé après eux, comme en estant la legitime heritiere. Vous n'ignorez dōc pas, que vous estes nay mon fuiet: & que vous l'aurez toujours esté, si par vne bonté toute extraordinaire, ie n'estois descenduë du Trofne pour vous y cōduire. Cependāt, apres m'estre osté la Courōne de dessus la teste pour vo⁹ la donner; apres vo⁹ auoir remis mon Sceptre entre les mains, & m'être resoluë de faire vñ Roy en vostre personne: il se trouue, que la premiere chose que vous auez entreprise, apres qu'auec beaucoup de peine, i'ay eu fait resoudre les Goths à vous obeir; il se trouue (dis-ie) que la premiere chose que vous auez faite, a esté de rapeller à la Cour, tous ceux que i'auois exilez pour leurs crimes: & apres auoir choisi pour vos principaux Ministres, les plus grands de mes ennemis; Theodat, ce mesme Theodat, qu'Amalasonthe Fille du grand Theodoric a fait Roy; qu'elle a Couronné de sa propre main; & à qui elle a remis l'autorité fouueraine; pour donner vne preuue manifeste de sa puissance, bannit iniuste-

ment celle qui luy a donné le pouuoir de la bannir. O Ciel! est-il possible qu'il se trouue yne pareille ingratitude parmy les hommes? & est-il possible encor, qu'Amalasonthe ait si mal choisi? non Theodat, ie ne suis pas comme vous: ie ne veux point vous condamner sans vous entendre: il faut sans doute que vous ayez quelque raison de me hair & de m'exiler. Qu'ay-ie fait contre vous, lors que vous estiez mon suiet? ou qu'ay-ie fait contre vous, depuis que ie vous ay fait Roy? ie me souuiens bien, que du temps que vous estiez sous mon obeissance, & que i'estois en droit de vous punir, ou de vous recompenser; ie me souuiens bien, qu'un grand nombre de Toscans, s'estant venus pleindre à moy, des violences que vostre auarice vous auoit porté à leur faire; ie me souuiens bien (dis-ie) qu'estant fachée de voir en vous, vne passion indigne du Nepueu de Theodoric; ie fis tous mes efforts pour vous faire comprendre, que ce sentiment la, estoit & bas, & iniuste. Il est vray que ie vous obligé de rendre, ce qui ne vous apartenoit point: mais il est vray aussi que ie ne fis rien, que ce que la
raison

raison & l'equité vouloient que ie fisse, ie sçay que ie vous dis en ce temps-la, que l'avarice estoit la marque infailible d'une ame basse : que les auares estoient presque tous des lasches : que tous ceux qui aimoient si passionnément à amasser des Thresors, ne se soucioient que mediocrement d'acquérir de la gloire : & qu'enfin, l'avarice estoit presque toujours, compagne de l'ingratitude. Voila Theodat, ce que i'ay fait contre vous : i'ay tasché de corriger, vne mauuaise inclination, avec laquelle vous estes nay : mais sçavez-vous Theodat, quelle estoit lors mon intention ? ie songeois desia, à vous mettre la Couronne sur la teste : ie songeois a faire que mes suiets n'eussent rien à vous reprocher quand vous seriez leur Roy : ie songeois à les empescher de craindre, que vous ne fussiez leur Tyran, plustost que leur souuerain : & à faire en sorte, qu'ils ne deussent pas apprehender, que celuy qui auoit desia vsurpé leurs biens, quand il n'estoit que suiet comme eux ; ne les ruinaist entierement, quand il seroit leur Maistre. Voila Theodat, la veritable cause de l'aigreur de cette repriman-

de , qui a mis en vostre ame , la haine que vous avez pour moy. Je m'estonne neantmoins , qu'ayant passé la plus grande partie de vostre vie , à l'estude de la Philosophie de Platon , vous trouviez mauuais , qu'on ait voulu vous corriger. Ceux qui apprennent la sagesse avec tant de soin , doiuent ce me semble la pratiquer : & ie ne puis trouuer assez estrange , que vous vous souueniez si bien , de la remontrance que ie vous fis , & que vous ne vous souueniez plus , de ce que j'ay fait pour vous. Lorsque ie pris la resolution de vous Couronner , ie ne la pris pas tumultuairement : ie consideré ce que vous estiez ; & ie tasché de preuoir , ce que vous feriez vn iour. Je trouué en vous , deux inclinations qui ne me plai soient pas : la premiere estoit cette nonchalance , que vous avez toujours eüe , pour les choses de la guerre : & la seconde estoit , cette enuie infatiable , d'aquerir tous les iours de nouvelles richesses. Je creus neantmoins , que l'vne vous obligeroit a estre prudent : & pour l'autre , ie pensé qu'vn homme qui croyoit satisfaire son auarice , par trois ou quatre pieds de Ter-

re, qu'il vouloit vsurper sur ses voisins ; se garantir de cette infame passion , quand ie luy aurois donné vn Royaume. Ie creus difficile, que cette auarice manquant d'obiet, elle deuiendrait du moins, vne noble ambition; que vous auriez dorefnauant, autant de soin de meriter les biens que ie vous aurois donnez, que vous en auiez tousiours eu, d'acquérir de nouveaux Thresors; & ie creus enfin, que d'un suiet auare & paresseux, ie ferois vn Roy prudent & reconnoissant. Mais ie deuois pourtant penser, que celuy qui ne pouuoit souffrir de voisins, à sa maison de la campagne; & qui faisoit cent iniustices, pour reculer ses bornes de quelques pas; ie deuois dis-ie bien penser, qu'un homme de cette humeur, ne pourroit se résoudre à partager vn Throsne avecques moy. En verité Theodat, ie ne pense pas toutesfois, que vous songiez bien à ce que vous faites: car est-il possible, qu'apres vous auoir donné vn grand Royaume; qu'apres vous auoir rendu maistre des Goths, & de toute l'Italie; vous puissiez m'assigner pour le lieu de mon exil, cette petite isle de la Bolsine;

scituée au milieu d'un lac, où à peine un petit Château peut trouver sa place? non Theodat, ne desguisons point la vérité: le lieu de mon exil, se peut plustost nommer ma prison; ou peut-estre encor mon Tombeau. Peut-estre que i'y trouveray mes Bourreaux, pensant ny trouver que mes gardes: & peut-estre encor, que dans le mesme temps que ie vous parle, vous ne trouvez la longueur de mon discours importune, que par ce qu'elle recule le moment fatal où ie dois mourir. Vous estes pourtant encor en estat, de n'acheuer point le crime, que vous estes prest de commettre: Songez Theodat, à ce que vous allez entreprendre: ma mort vous coustera peut-estre la vie: éternisez donc vostre nom, par vne autre voye que par l'ingratitude: ne commencez point vostre Regne par vne iniustice: & faites s'il est possible, que le repentir d'un mauuais dessein, vous en fasse prendre un meilleur. Confiderez que si i'en'auois voulu que vous regnassiez, ie ne vous aurois pas fait Roy: & qu'il n'est pas croyable, que ie ne vous aye esleué sur le Throsne, que pour vous precipiter. Cela

estant ainsi, qu'aprehendez vous de moy? ou pour mieux dire, que ne devez vous pas craindre si vous m'exilez? pensez-vous que les Goths & les Italiens, endurent sans murmurer, que la fille de Theodoric, soit indignement traitée, par vn homme qu'ils haïssent desia beaucoup, quand il n'estoit que son suiet? cette haine secrette qu'ils ont pour vous, éclatera aussi-tost, qu'ils en auront trouué vn pretexte: ils songeront également, à vanger mon outrage & à se vanger eux mesmes: & de cette sorte, sans qu'Amalasonthe contribuë rien à vostre perte, elle ne laissera pas de renuerfer le Throsne où elle vous a mis. L'iniure que vous me faites, ne s'attaque pas seulement à moy, tous les Princes de la Terre, y doüent prendre interest: & si ie ne me trompe, vous auez des voisins, qui sous le tiltre de protecteurs de l'innocence, ou de vangeurs de ma mort, enuahiront vne partie de vos Estats. Si la Fortune m'auoit traitée d'vne autre sorte; que i'eusse perdu le Throsne d'vne autre façon; que mes suiets se fussent reuoltez; que l'Empereur Iustinian m'eust fait la guerre; que

Bellifaire m'eust vaincuë; que quelque autre Conquerant, eust vsurpé mon Royaume; ie me consolerois plus aisement: mais de voir que de ma propre main, ie me fois arraché la Couronne, pour la donner à mon persecuteur; c'est ce qui vient à bout, & de toute ma constance, & de toute ma vertu. Quoy Theodat! vous pouuez voir Amalafonthe, au pied du mesme Throsne où ie vous ay veu autrefois, & ~~comme~~ comme mon fuiet, & comme criminel, & ~~comme~~ comme suppliant? vous pouuez dis-ie m'y voir, pour me condamner iniustement, à vn exil perpetuel; sans auoir fait autre crime en ma vie, que de vous auoir donné la souueraine puissance? peut estre aussi, est-ce pour cela que le Ciel me punit: il veut vanger sur moy, toutes les iniustices que vous ferez: & me faire éprouuer à moy-mesme, ce que sans doute, vous ferez esprouuer aux autres. Neantmoins, comme mes intentions estoient tres sinceres; ie ne sçauois me repentir, de ce que i'ay fait pour vous: mais comme ie suis assez genereuse, pour ne me repentir pas d'vn bienfait; soyez aussi assez équitable;

pour vous repentir d'un mauvais dessein: & quand ce ne feroit pas pour l'amour de moy, faites que ce soit pour l'amour de vous. L'ingratitude est un vice populaire, qu'on n'a jamais veu sur le Throsne qu'avec des Monstres: & comme la liberalité & la reconnoissance, sont les veritables vertus des Roys; l'avarice & l'ingratitude, sont des vices dont ils ne doiuent jamais estre capables. C'est eux qui sont les distributeurs, des bienfaits & des recompenses: & à raisonnablement parler, ce qui est avarice dans l'ame d'un sujet, doit estre ambition dans celle d'un souverain. Ouy Theodat, un Roy peut estre ambitieux & prodigue, sans estre deshonoré: mais il ne peut jamais estre, ny auare, ny ingrat, sans estre l'obiet du mépris de ses sujets; & sans estre en execration à la posterité. Vos liures vous ont sans doute appris ce que ie dis, & ce que l'experience seule m'a enseigné: mais vous trouuez si ie ne me trompe, qu'il est bien plus aisé de faire un beau discours qu'une belle action. Ce n'est pas que le chemin de la vertu soit difficile, quand on a les inclinations nobles: au con-

traire, elle porte sa recompence avec elle: & le plaisir de faire le bien, en est le plus agreable prix. Mais ce qui fait la peine que vous auez à vous y porter, c'est que vous auez contre vous, toutes vos inclinations. Vous ne pouuez estre iuste, qu'en combatant contre vous mesme: vous ne pouuez estre reconnoissant, qu'en trahissant vos sentimēs: vous ne pouuez estre liberal, qu'en vous arrachant le cœur: & pour tout dire en vn mot, vous ne pouuez suivre la vertu, qu'en vous abandonnant vous mesme. Songez pourtant Theodat, que vous n'aez qu'un ennemy à dompter: entreprenez cette guerre si vous m'en croyez: & soyez assure, qu'elle vous sera glorieuse. Il ne faut point assieger de ville; il ne faut point donner de Bataille; il ne faut point souffrir, les incommoditez du voyage; il ne faut point depenser vos Thresors que vous aimez tant, pour leuer des Armées; il ne faut point hazarder vostre vie en cette occasion; il ne faut point aller chercher vostre ennemy, en vn pays fort éloigné; il ne faut point troubler ce profond repos, dont vous faites vos delices; car enfin

VOUS

vous trouuerez en vous-mefme, fans fortir de vofre Cabinet, vofre aduerfaire & vofre defence. Vos inclinations s'opposeront à vofre raifon; mais fi vofre volonté fe range du party le plus iufte, & que vous veüillez fortement difputer la victoire; vous n'aurez pas pluftoft formé le deffein de vaincre, que vous ferez victorieux : où pour m'expliquer plus clairement, vous n'aurez pas pluftoft pris la refolution de quitter le vice, & d'embrasser la vertu, que vous ferez vertueux. Vous me direz peut-efre, que cette guerre ciuile, qui fe paflera fans autres tefmoins que vous-mefme, ne vous fera point glorieufe, parce qu'elle ne fera point fceüe : mais ne penfez pas Theodat, que la vertu foit vne chofe que l'on puiffe cacher. Vous ne ferez pas pluftoft de fon party, que toute la terre le fçaura. Vous n'amafferez plus de Threfors, que pour en enrichir vos fujets : vous ne vous laifferez obliger, que pour recompenser ceux qui vous obligeront : vous regnerez fur vos peuples avec autant d'equité que de clemence : vous ferez en veneration à tous les Princes vos voifins :

vous n'exilerez plus Amalasonthe: & vostre nom passera avecques gloire, dans les siècles les plus esloignez du nostre. Voila Theodat, le fruit que vous pouuez r'emporter d'une victoire, qui ne dépendant point du tout du caprice de la Fortune, ny du sort des armes; est absolument en vostre pouuoir. Mais pour vous laisser la liberté, & d'attaquer, & de vaincre, cét Ennemy que j'ay Couronné; ie me retire, & vous cede, toute la gloire de ce combat.



EFFECT DE CETTE HARANGVE.

 *E*l discours fit un effect en la personne de Theodat: mais ce ne fut pas ce luy qu' Amalasonthe en attendoit. Ce Monstre d'ingratitude & de cruauté, ne se laissa non plus toucher, aux larmes de cette Reyne, qu' au souuenir des obligations qu'il luy auoit: & comme il auoit honte de la voir, il precipita son départ; son inhumanité n' en demeura pas mesme encores là: car peu de iours apres, il souffrit que les ennemis de la vertu de cette grande Princeesse, allassent la poigner dans sa prison. Mais ce Tigre n' e demeura pas impuny: il ne iouit pas long-temps du fruit de ses crimes: il perdit le Sceptre & la vie: &

204 AMALASONTHEA THEODAT.

*sa mort à raisonnablement parler, fut l'effect
de cette Harangue : qui enfin arma ces iustes
vangeurs contre luy.*



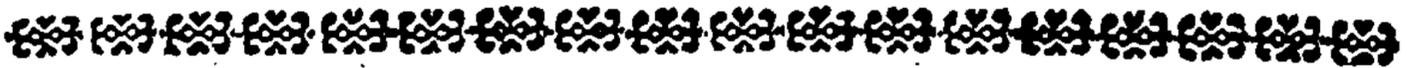
L V C R E C E

A

C O L A T I N .

VNZIESME HARANGVE.

Cc ij



ARGUMENT.

Cette Harangue n'auroit point besoin d'Argument: Et personne n'ignore, que le ieune Tarquin ayant violé Lucrece, elle ne cacha ny son crime ny son mal-heur; Qu'elle dit l'un Et l'autre à son Mari; Et que pour le porter à la vengeance, elle luy fit voir l'outrage qu'on luy avoit fait, avec toutes les circonstances qui le pouvoient rendre plus grand. Quoy que cette Avanture soit arrivée il y a tant de siècles, Et qu'elle soit presque aussi vieille que l'ancienne Rome; l'on n'a pû decider encore, si elle fit bien de se tuer apres son mal-heur; Et si elle n'eust pas mieux fait, de souffrir que Tarquin l'eust tuée, Et de mourir innocente, bien qu'elle n'eust pas esté cruelle. Oyez ses raisons Lecteur; Et puis que sa cause est exposée aux yeux de tout l'univers, Et que tous les hommes sont ses Juges; donnez vostre voix apres tant d'autres; Et vous serverez d'un privilege qui est aquis à chacun: mais puis qu'elle va parler, ne la condamnez pas sans l'entendre.



*Arreste , arreste-toy Lucrece,
 Ta main commet un crime , en le pensant punir :
 Quel dessein t'oblige à finir ?
 Est-ce le remors qui te presse ?
 Le crime est en la volonté,
 Et la tienne respond de ta pudicité.*

L V C R E C E
 A
 C O L A T I N .

Elas, est-il possible que Lucrece puisse
 voir Colatin , fans oser l'appeller son
 Mary ? ouy , la raison le veut , & iene m'y op-

pose pas. Non Colatin, ie ne suis plus vostre Femme : ie suis vne mal-heureuse, que l'indignation des Dieux a choisie, pour estre l'objet de la plus effroyable Tyrannie, dont on ait iamais eñtendu parler. Ie ne suis plus cette Lucrece, dont la vertu vous charmoit plus que la beauté : ie suis vne infortunée, que le crime d'autruy a renduë coupable. Mais pour m'obliger à vous parler avec quelque tranquillité dans vn trouble si grand ; iurez-moy, que vous vangerez l'outrage que i'ay receu. Faites que ie voye dans vos yeux, le desir de la vengeance : monstrez-moy le poignard, qui doit effacer l'iniure qu'on m'a faite : demandez-moy avec empressement, le nom du Tyran : mais hélas pourray-ie le dire? ouy Lucrece, il faut aujour d'huy pour ta iustification & pour ton châtiment, que tu sois tout ensemble, ton accusateur, ton tesmoin, ta partie, ton defenseur, & ton iuge. Vous sçaurez donc Colatin, que cette Lucrece qui a tousiours plus aimé son honneur, que sa vie ny que la vostre : dont la chasteté a tousiours esté sans tache : dont la pureté de l'Ame est incorruptible : a souffert
en

en vostre place, vn lasche, vn infame, le fils d'un Tyran, & vn Tyran luy-mesme. Ouy Colatin, le perfide Tarquin que vous me nommiez vostre amy, lors que vous me l'amenastes la premiere fois que ie le vy ; (hé plust aux Dieux, que ç'eust esté le dernier iour de ma vie!) ce traistre dis-ie, a Triomphé de la pudicité de Lucrece. En méprisant sa propre gloire, il a terny la vostre, en ternissant absolument la mienne ; & par vne cruauté qui n'eut iamais d'exemple, m'a reduite au plus déplorable estat, ou vne femme dont les inclinations sont toutes nobles, se puisse iamais trouuer. Je voy bien genereux Colatin, que mon discours vous estonne: & que vous auez peine à croire ce que ie dis: mais c'est pourtant vne verité constante. Je suis tefmoin, & complice, du crime de Lucrece. Ouy Colatin, puis que ie vy encore, ie ne suis pas innocente: ouy mon pere, vostre fille est coupable, d'auoir pû suruiure à sa gloire: ouy Brutus, ie merite la haine de tous mes proches: & quand ie n'aurois commis autre crime, que d'auoir donné de l'amour au cruel Tyran, qui par

l'outrage qu'il m'a fait, a tout ensemble violé le droit des gents, celui de l'amitié, offensé tout le peuple Romain, & mesprisé les Dieux; ce seroit assez, pour meriter la haine de tout le monde. Helas, est-il possible que Lucrece ait pû inspirer de si lasches sentimens? que sa fatale beauté, ait pû allumer vne flame, qui la deuoit destruire elle-mesme? & que ses regards estants si innocens, ayent pû donner des desirs si criminels? mais quel estonnement est le tien, insensée que tu es? estonne-toy plustost, de ce que tu ne t'es pas arraché le cœur, auant ta supreme infortune. C'estoit en cette occasion Lucrece, qu'il falloit tesmoigner ton courage, & l'amour que tu auois pour la gloire. Tu serois morte innocente; ta vie auroit esté sans tache; & les Dieux auroient sans doute pris soin de ta reputation. Mais enfin, la chose n'est pas en ces termes. Je suis vne mal-heureuse, indigne de voir la lumiere; indigné d'estre fille de Spurius Lucretius; indigné d'estre femme de Colatin; & indigné d'estre Romaine. Apres cela Colatin, ie vous demande le chatiment que Lucrece

merite. Priuez-la de vostre affection: effacez-là de vostre memoire. Vangez l'outrage qu'on luy a fait , seulement pour l'amour de vous , & non pas pour l'amour d'elle. Ne la regardez plus que comme vne infame : & quoy que son infortune soit extrême , reffusez luy la compassion , quel'on a de tous les miserables. Que si toutesfois il m'estoit permis , apres auoir parlé contre moy , de dire quelque chose en ma defence: ie dirois Colatin , sans dire rien contre la verité; que ie n'ay terni ma Gloire, que pour auoir trop aimé la gloire. Les cajoleries de Tarquin , n'ont point touché mon cœur: sa passion ne m'en a point donné: ses presents n'ont point suborné ma fidelité: l'amour ny l'ambition , n'ont point esbranlé mon ame: & si ie voulois parler pour moy , ie pourrois dire seulement, que i'ay trop aimé ma reputation. Ouy Colatin, le crime de Lucrece, est d'auoir preferé sa renommée , à la veritable gloire. Lors que l'insolent Tarquin vint dans ma chambre; que m'estant esueillée, ie le vy vn poignard à la main ; & que me l'ayant porté à la gorge , pour m'empescher

de crier, il commença de me parler de la passion qu'il auoit pour moy; les Dieux sçauent, quels furent lors mes sentimens; & si la mort me parut effroyable. En cét estat, ie mesprisé également, les prieres & les menaces du Tyran: ses offres & ses demandes furent également reiettées: l'amour ny la crainte, n'eurent point de place en mon ame: la mort neme fit point d'effroy: & bien loin de l'apprehender, ie la desiré plus d'vne fois. Ma vertu n'eut rien à combattre en cette occasion: ie n'hesité point à preferer la mort à l'amour de ce Tyran: & ie ne sçache point de suplice effroyable, que ie n'eusse souffert avec ioye, pour pouuoir sauuer mon honneur. Mais lors que ma constance eut lassé la patience du Tyran; qu'il eut veu que ses prieres, ses larmes, ses presents, ses promesses, ses menaces, & la mort mesme, ne pouuoient toucher mon cœur: ce Barbare, inspiré par les furies; me dit que si ie resistois plus à sa volonté, non seulement il m'alloit poignarder; mais que pour me rendre infame à la posterité, il poignarderoit encore vn esclau qui l'accompagnoit: afin que le lais-

fant mort dans mon lit, on pult croire que i'eusse oublié ma gloire pour cét esclauē: & que luy porté du zele qu'il auoit pour vous; nous eust punis, comme estants coupables d'vn mesme crime. I'aduoüe avecques honte, que ce discours fit en mon esprit, ce que n'auoit pû la certitude de la mort: ie perdis la raison & la force; ie cedé au Tyran; & la crainte d'estre tenuë infame, est la seule chose qui me l'a renduë. Non Colatin, ie ne pus souffrir qu'on pult accuser Lucrece, d'auoir manqué à son honneur: que sa memoire fust eternellement ternie: & la pensée qu'elle vous feroit execrable, fut ce qui m'empescha de mourir en cét instant, & ce qui m'a fait viure iusques-icy. Ie fis toutes choses, pour m'opposer aux violences du Tyran, excepté que ie ne me tué pas. Ie voulus viure, pour conseruer ma reputation, & pour ne mourir pas sans vangeance: & vne fausse image de la veritable gloire, s'emparant de mon esprit: me fit commettre vn crime, dont i'auois peur d'estre accusée. Les Dieux me sont pourtant tesmoins, que mon ame & ma volonté sont toutes pures: mon cō-

sentement n'a rien contribué à cette funeste aduantage, ny en son commencement; ny en son progresz, ny en sa fin. Vous sçavez genereux Colatin, que lors que vous amenastes le Tyran comme vostre Amy, ie ne causé pas volontairement son iniuste passion: à peine leuay-ie les yeux pour le regarder: & cette illustre victoire, que ma modestie vous fit r'ẽporter en cette iournée, vous doit assez faire souuenir, que ie ne me suis pas attiré le mal-heur qui m'est aduenu. Depuis cela, ie n'ay point veu le Traistre Tarquin, iusques au funeste iour, qu'il a Triomphé de la vertu de Lucrece. Mais que dis-ie! les Tyrans n'ayans point de pouuoir sur la volonté, ie suis encor cette mesme Lucrece qui aimoit tant la Gloire, puis qu'il est certain que la mienne est toute innocente. Les larmes que ie respands, ne font pas vn effect de mon remords: ie ne me repents pas de la faute que i'ay faite, mais seulement de n'estre pas morte auant celle d'autruy. Nous estions deux à ce crime, mais vn seul est criminel: & ma conscience ne me reproche rien, que d'auoir preferé ma reputation & la vengeance, à vne

mort glorieuse. Ce qui a fait mon mal-heur, est que j'ay creu que la gloire de ma mort ne seroit pas connue: j'ay douté de l'equité des Dieux en cette occasion: & sans me souuevenir qu'ils font des Miracles quand il leur plaist, & qu'ils sont les Protecteurs de l'innocence; j'ay vescu plus que ie ne deuois, puis que j'ay suruefcu à ma chasteté. Ne pensez pas Colatin, que j'amoindriffe mon crime, pour appaiser vostre fureur: ie voy dans vos yeux plus de colere cōtre Tarquin, que de haine pour Lucrece: vous me plaignez sans doute, plustost que de m'accuser: & toutes les actions de ma vie passée, aident à me iustifier dans vostre ame. Et puis, comme ie l'ay desia dit, quoy que ie sois vne coupable inuolontaire, ie consents neantmoins que Colatin ne m'aime plus. Ce n'est donc point pour vous flechir que ie parle ainsi, mais seulement pour vous porter plus ardemment à la vengeance. Il me semble qu'en me iustificiant, ie noircis dauantage le Tyran: que plus ie paroiss innocente, plus il paroist coupable: que plus ie suis mal-heureuse, plus il merite de l'estre: & que plus ie

verse de larmes, plus vous luy ferez verser de sang. Voila Colatin, la cause de mon discours, de mes larmes, & de ma vie. Faites que ie n'aye pas vescu infame inutilement: songez à la vengeance, genereux Colatin; pensez à ce que vous estes, & à ce qu'est vostre ennemy, ou pour mieux dire l'ennemy public. Vous estes Romain, vous estes vertueux, vous estes noble; & si ie l'ose encore dire, Mary de Lucrece. Mais pour luy, il est de race estrangere; il est fils, & petit fils, de Tyrās. Le superbe Tarquin comme vous sçauiez, n'a monté sur le Throsne, qu'apres en auoir arraché vn Prince vertueux, dont il auoit espoufé la fille. Le Sceptre qu'il tient, a cousté la vie à celuy qui le portoit auant luy: & pour s'assurer la Domination, il a commis plus de crimes qu'il n'a de suiets. Voila Colatin, quel est le pere de mon rauisseur. Sa mere si ie ne me trompe, ne le rend pas plus cōsiderable: car enfin, ie ne sçauois croire que le fils del'infame Tullia, qui osa pousser son Char sur le corps de son pere, pour arriuer au Throsne où elle aspiroit; n'aye autant d'ennemis à Rome, qu'il y a d'hommes vertueux. Et puis, la
vertu

vertu de Sextus Tarquinius, n'a pas effacé les crimes de ses peres : la plus belle action qu'il ait faite, est d'auoir trahy tout vn grand peuple, qui se confioit en luy. Voila Colatin quel est vostre ennemy : allez donc, allez donc l'attaquer courageusement. Vous n'aurez pas plustost dit l'outrage qu'il m'a fait, que vous aurez tous les Romains de vostre party. Ce leur sera tout ensemble, vne cause commune & particuliere : ils craindront pour leurs femmes, pour leurs filles, & pour leurs sœurs : ils regarderont tous le Traistre Tarquin, comme leur ennemy : & s'il reste encor quelques-vns qui le suivent, se feront sans doute, des lasches & & des effeminez, qui ne seront pas difficiles à vaincre. Le Senat n'attend qu'un pretexte pour se déclarer : Le peuple est ennuyé des chaines qu'il porte : il cherira la main qui le destachera : & l'equité des Dieux fauorifant vostre party, vous verrez que les parens mesmes du Tyran, luy arracheront la Couronne de dessus la teste. Ouy ie voy que Brutus m'escoute, avec intention de vanger mon outrage : il vous suiura

fans doute, dans vn si genereux dessein: & si la confiance que i'ay au Ciel ne me trompe, ie voy desia le superbe Tarquin chassé de Rome; son infame fils mourir de quelque main inconnuë; & tomber tout sanglant sur la poussiere. (Car ie doute si les Dieux permettrōt, qu'il meure d'vne main si illustre que la vostre.) Ouy Colatin, la victoire est à vous: ie voy desia tous les soldats qui se reuoltent, & tous les citoyens qui se mutinent. La haine du Tyran, & le desir de la liberté, les pousseront également: & veüillent les Dieux, que ie sois la victime, qui obtienne de leur bonté, la liberté de la patrie. Ouy Colatin, tous les soldats qui sont dans son camp, & qui combattent aujour d'huy sous ses enseignes, luy deuiendront plus ennemis, que ne le sont ceux d'Ardée qu'il assiege presentement. Allez-donc faire sçauoir par tout mon infortune: & croyez Colatin, que vous ne publierez pas mon crime, mais celuy de Tarquin seulement. Et puis, ie suis bien certaine de n'entendre pas, ce que le peuple en dira: car apres auoir esté moy-mes-

me, mon accusateur, mon tefmoin, ma partie, & mon defenfeur; il faut que ie fois encor, & mon Iuge & mon Bourreau. Ouy Colatin, il faut que ie meure: & ne me dites point, que puis que ma volonté est innocente, ie dois viure, pour auoir le plaisir de voir de quelle façon vous me vangez: il fuffit que vous me le promettiez: & c'est par là, que ie puis mourir avec douceur; mais ie ne puis iamais viure avec plaisir. Il y a vne Lucrece en moy, que ie ne puis souffrir: il faut que ie m'en fepare; elle m'est infupportable; ie ne la puis voir, ie ne la puis endurer; ie dois fon fang à la iuftification del'autre, & à la vangeance que vous voulez prendre. Lors que le peuple de Rome, verra Lucrece poignardée de fa propre main, pour ne fuiuire pas à fon infortune: il croira plus facilement, qu'une femme qui a plus aimé la gloire que fa vie, n'a pas esté capable d'y manquer volontairement. Cette derniere action iuftifiera toutes les miennes: il naiftra des foldats du fang que ie refpandray, pour vous ayder à punir mon Tyran: & de cette forte, i'ayderay

moy-mesme à me vanger. Mes larmes auroient sans doute moins d'effect : & puis, quoy que ie sois mal-heureuse, i'ose croire encor que ma mort vous touchera. Ouy Colatin, ouy mon pere, ma perte vous sera sensible : & vous trouuans obligez de vanger tout à la fois, & l'honneur, & la vie de vostre femme, & de vostre fille; vous ferez encor plus irritez contre le Tyran. Ne me dittes donc point que ma mort est inutile, ny qu'elle peut estre mal expliquée: nō, ceux qui iugeront sainement des choses, ne la prendront point pour vn effect de mon crime: le remords fait d'ordinaire plus verser de larmes que de sang : & la mort si ie ne me trompe, n'est le remede que des genereux ou des desesperes. Le repentir est tousiours vne marque de quelque foiblesse : & quiconque est capable d'en auoir, le peut estre de viure apres auoir failly. I'ay pour moy l'autorité de tous les siecles; qui fait voir que presques tousiours, ceux qui ont employé leur main contre leur vie, ne l'ont fait que pour se derober à la cruauté de la Fortune; pour éviter vne mort honteuse; ou pour s'empef-

cher d'estre esclaves, & non pas pour se punir. Quand nous auons failly, nous nous sommes tousiours Iuges fauorables: & peu de gents se font eux mesmes condamnez à la mort. Qu'on ne me die donc point, que le sang que ie verferay, fera plustost vne tache à ma vie, que d'effacer celle que le Tyran y a faite. Non Colatin, mon intention est trop pure, & les Dieux sont trop équitables, pour permettre que tous les hommes soient iniustes pour moy. Je ne finis ny par remords, ny par desespoir, ie finis par raison. Je vous ay dit les sujets que i'en ay, ne vous opposez donc plus à mon dessein, car aussi bien ne le pourriez vous empescher. Pensez à la vangeance, & non pas à ma conseruation: puis que l'une vous peut estre glorieuse, & que l'autre vous seroit inutile. Au reste, l'exemple de Lucrece, ne persuadera iamais aux Dames Romaines, de suruiure à leur honneur: il faut que ie iustifie l'estime qu'elles ont tousiours faite de ma vertu. Je dois la perte de ma vie à ma propre gloire; à celle de ma patrie; à celle de Spurius Lucretius; & à celle de Cola-

tin. Mais comme ie feray ce que ie dois en cette occasion, faites la mesme chose apres ma mort. N'oubliez rien pour me vanger: employez le fer, le feu, & le poison: toutes les violences sont iustes, contre les vsurpateurs: il faut ioindre l'artifice à la force, quand la valeur ne suffit pas pour les perdre. Songez à la Iustice; de vostre cause, souuenez-vous de la chasteté de Lucrece; de l'amour que vous auez toujours eüe pour elle; & de celle qu'elle a eüe pour vous. N'oubliez iamais la passion qu'elle a toujours eüe pour la gloire, & la haine qu'elle a toujours eüe pour le vice. **C**royez la plus mal-heureuse que coupable: & de toutes ces choses, genereux Colatin; formez-en en vostre ame, vne haine irreconciliable contre le Tyran. Mais pour ne retarder pas dauantage, vne si noble vengeance; allez, Colatin, allez; ie finis ce funeste discours, en finissant ma vie: & voicy au poignard que ie tiens, de quoy me punir, de quoy vous vanger, & de quoy vous montrer, comme il faut trauerfer le cœur du Tyran.

EFFECT DE CETTE HARANGVE.

 *Effect de cette Harangue fut la fuite de Tarquin, le bannissement de son pere, la perte de son Royaume, & le commencement de la Republique Romaine. Il en cousta la vie & la Couronne au ravisseur de Lucrece: & i jamais crime ne fut mieux puny; i jamais outrage ne fut mieux vangé. La mort de cette chaste infortunée, mit les armes à la main de tout un grand peuple: son sang produisit l'effect qu'elle en auoit attendu: & le nom de Tarquin fut si odieux à tout le monde, que ne pouuant mesme le souffrir, en la*

personne de l'un de ceux qui avoient aidé à chasser les Tyrans , il fut obligé de le changer.

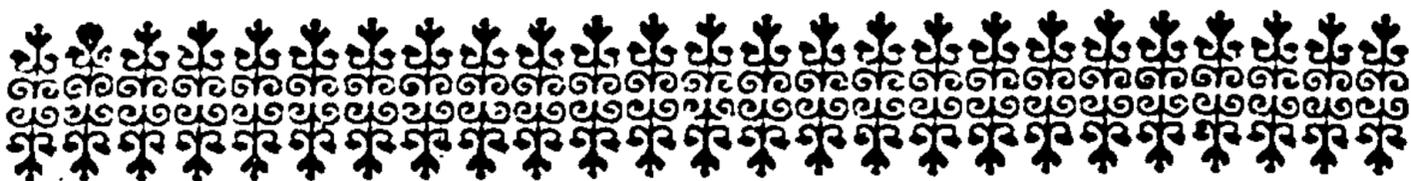


V O L V M N I A

A

V I R G I L I E.

DOVZIESME HARANGVE.



A R G V M E N T.


 Pres que Coriolanus eut donné la paix à Rome, par les prieres de sa mere, il fut remener l'Armée des Volques en leur país ; & voulut faire approuver à ce peuple, la generosité de son action. Mais Tullus qui ne l'aimoit pas, parce qu'il en avoit autrefois esté vaincu, pendant qu'ils estoient de parti contraire suscita quelques seditieux, qui lors qu'il voulut se iustifier en pleine assemblée, l'empescherent de parler ; & le tuerent enfin, au milieu de ce tumulte. Cette nouvelle ayant esté portée à Rome, toutes les Dames de la ville, se rendirent aussi-tost, auprès de la mere & de la femme de ce genereux ennemy : & cette premiere prenant la parolle, leur parla a peu prés de cette sorte, si les conjectures de l'histoire ne me trompent.



*ette mere affligée, & d'ennuis poursuiue,
 nt toujours de son fils, le bon & mauuais sort:
 Elle fut cause de sa vie;
 Elle fut cause de sa mort.*

VOLVUMNIA

A

VIRGILIE.

E me regardez plus Virgilie, com-
 me la mere de Coriolanus vostre
 Mary: ie suis indigne de ce nom;
 & vous deuez raisonnablement auoir au-

Ff ij

tant de haine pour moy , que cét Illustre infortuné, auoit autrefois d'affection. Souuenez-vous de cette fameuse iournée, ou i'employé mes larmes pour le defarmer: ie pleuré, ie crié, ie commandé; & ien'oublié rien, de tout ce qui pouuoit flechir, vn fils Magnanime & genereux. Ie demandé grace pour des ingrats; ie me rangé du party des ennemis de Coriolanus: & quoy que la victoire luy fust assurée; qu'il fust prest de se vanger de ceux qui l'auoient exilé; & qu'il tint presques à la chaisne ceux qui l'auoient outragé; ce grand cœur que rien n'auoit pû toucher, le fut enfin par sa mere: ie vainquis en luy le vainqueur de Rome: & obtins pour mon mal-heur, tout ce que i'auois demandé. Vous le sçauiez Virgilie aussi bien que moy; aussi ne me souuiens-ie de toutes ces choses, que pour redoubler ma douleur. Helas, il me semble que i'entends encor, la voix de Coriolanus! lors qu'en iettant ses armes, pour me venir embrasser, il s'écria en soupirant, *ô Mere, que m'as-tu fait! tu as remporté une victoire bien glorieuse pour toy, & bien heu-*

reuse pour ta patrie ; mais bien mal-heureuse pour ton fils. Helas Virgilie , ce discours n'a esté que trop veritable ! car ces mesmes armes qu'il ietta pour venir à moy , ont esté employées contre luy. Les Volsques prirent deslors les poignards , qui luy ont trauersé le cœur : ce fut moy qui leur en fis prendre le dessein : ie fus de la conspiration , qu'on a faite contre luy : car apres auoir surmonté mon fils , ie le liuré tout desarmé qu'il estoit , entre les mains de ses ennemis. Hé pouuois-ie penser, insensée que i'estois , que la chose deust arriuer autrement ? estois-ie Mere de tous les Volsques , pour croire qu'ils voulussent ceder pour l'amour de moy , la victoire qu'ils estoient prests de remporter ? quel droit auois-ie , de leur demander la liberté de Rome , leur ennemie ? deuois-ie pas penser qu'ils vange-roient sur mon fils , la perte que ie leur cau-sois ? ha puy Virgilie , ie deuois penser toutes ces choses : & si Coriolanus ne pouuoit reuenir à Rome , il falloit du moins estre compagne de sa disgrâce : & comme il auoit surmonté son ressentiment à ma confide-

ration, il falloit quitter mon pays pour l'amour de luy. Cependant nous n'en vſafmes pas ainſi: ie laiſſé partir Coriolanus, enuironné de ceux qui luy ont fait perdre la vie: & ie reuins dans Rome comme en Triomphe, iouir du fruit de cette funeſte victoire. Lors que le Senat nous demanda à noſtre retour, ce que nous voulions pour recompence de noſtre action: il falloit Virgilie, luy demander le retour de Coriolanus; & non pas comme nous fifmes, la permission de faire baſtir vn Temple à la Fortune Feminine: il paroift bien que cette Diuinité, n'a pas aprouué noſtre zele; puis qu'elle nous eſt ſi contraire. Les Dieux euſſent eu ſans doute plus agreable, que nous euſſions eſté reconnoiſſantes enuers Coriolanus: ce Temple que l'on nous a baſty, eſt vn effect de noſtre vanité, & non pas de noſtre gratitude: nous cherchions noſtre gloire, & non pas celle de noſtre liberateur: quoy qu'à dire vray, il la méritaſt mieux que nous. C'eſtoit à la vertu de mon fils, qu'il falloit eſleuer des autels; & non pas à la noſtre: & celui qui auoit ſçeu vain-

cre son reſſentiment ; deliurer ſon pays, & ceder la victoire aux larmes de ſa mere; meritoit ſans doute mieux que nous, l'honneur qu'on nous a rendu. Sa pieté deuoit ce me ſemble auoir vn plus favorable traitement du ciel : car encor qu'il y aye des Romains aſſez iniuſtes, pour dire que Coriolanus ne deuoit quitter ſes armes, que pour la ſeule conſideration de la patrie, & non pas pour la mienne: & que par conſequēt, il y a eu plus de foibleſſe en ſon action, que de generoſité; ie ne ſuis pas de leur aduis; & i'efpere que la poſterité fera du mien. Ceſte forte paſſion qu'inspire la naiſſance, en ceux qui ont l'ame bien faite; n'eſt pas cauſée par la ſituation des lieux où nous naiſſons: le meſme Soleil eſclaire tout l'vniuers: nous iouiſſons par tout des meſmes éléments: & ſ'il n'y auoit point de plus puiſſante raiſon que celle-la, elle ſeroit ſās doute bien foible. Mais ce qui fait que nous aimons noſtre pays, c'eſt que nos citoyens ſont tous nos parens, ou nos alliez. Le droit du ſang, ou celuy de la ſociété ciuile, nous attache à eux: la Religion, les loix, les cou-

stumes, que nous auons en commun, font que nos interests sont communs : mais le premier sentiment que la nature donne, à ceux qui aiment leur pays ; c'est de l'aimer principalement, parce que leurs peres, leurs meres, leurs freres, leurs sœurs, & leurs parents y sont. Ouy, ie suis bien certaine, que le plus zelé de tous les Romains, reuenant à Rome apres vn long voyage, ne regardera pas si tost le Capitole, que l'endroit de la ville, où son pere, ou sa femme demeurant : Cela étant ainsi, qu'on ne s'estonne plus, si Coriolanus ne s'est laissé flechir qu'à mes larmes : car à qui d'entre les Romains se feroit-il rēdu ? tous ceux qu'ō luy enuoyoit, l'auoient outragé : il ne voyoit en aucun d'eux la marque d'vn veritable Romain : ils estoient tous ingrats enuers luy : il ne pouuoit en eux reconnoistre sa Patrie : il voyoit seulement les murailles de Rome, mais il ne voyoit pas les amis, qu'il y auoit eus autrefois. La crainte faisoit parler tous ceux qu'on luy enuoyoit : & ce ne fut que par moy seulement, qu'il connut qu'il y auoit encor à Rome, quelque chose qui luy de-
uoit

uoit estre en veneration. Helas est-il possible, qu'une pieté si extraordinaire, ait esté si mal recompensée! qu'un homme si courageux, ait finy si pitoyablement ses iours! qu'il ait esté assassiné, par ceux qui l'auoient choisi pour leur Chef! & que le lieu de son azile, ait esté celuy de son suplice! helas dis-je, est il possible, que mes intentions ayant esté si pures & si innocentes, il en ait resulté vn accident si funeste! cependant Virgilie, les Dieux ont permis toutes ces choses: & ie n'en voy pourtant point d'autre raison, sinon que Coriolanus & moy, auions trop obligé les Romains, qui s'en estoient rendus indignes. Mais enfin, Coriolanus est mort: & mort seulement, pour l'amour de Volumnia. Sa fin a toutesfois cet aduantage, qu'elle a fait verser des larmes à ceux qui l'ont causée: car les Volsques apres la chute de leur chef, l'ont eux mesmes releué avec honneur; ils n'ont pas plustost veu son sang qu'ils ont veu leur crime: & des mesmes armes qu'ils auoiēt employées, à luy faire perdre la vie, ils en ont esleué vn Trophée à sa gloire. Ils luy ont fait les funerailles d'un

vainqueur; Sa memoire est chere parmy eux: ils ont appendu sur son Tombeau quantité d'Enseignes, & toutes ces glorieuses despoüilles, qui ont accoustumé de marquer la valeur des illustres morts, sur lesquels on les met: & Rome qui doit sa liberté à Coriolanus, apprend sa mort sans en faire vn deüil public: elle ne se souuient plus qu'elle estoit perduë, & qu'elle estoit esclaué sans luy: tous les Romains luy ont esté ingrats tant qu'il a vescu, ils le feront encore apres sa mort. Ils ne le regardent pas tāt comme leur liberateur, que comme leur ennemy: ils se souuiennent plustost des chaines qu'il leur preparoit, que de celles qu'il leur a ostées: & la crainte qu'ils ont eüe autrefois, de le voir entrer à Rome dans vn Char de Triomphe; fait qu'ils font bien aises de sçauoir, qu'il est auourd'huy dans le cercueil. Pour moy ie vous aduoüe, qu'encore qu'on ne doiue iamais se repentir d'un bienfait, ie ne laisse pas d'auoir grande peine, à m'empescher de souhaiter que Rome fust captiue, & que Coriolanus fust viuant. La vertu de Brutus, qui vit mourir

les enfans fans douleur , n'est point de ma connoissance: cette dureté de cœur , tient plus de la ferocité , que de la grandeur de courage: Il est des larmes iustes; & la compassion n'est point cōtraire à la generosité. Lorsque ie disois à Coriolanus, que i'aurois mieux aimé mourir , que le voir vainqueur de Rome , ie ne disois rien contre la verité: mais lors que ie dis aussi, que ie voudrois estre morte, & que mon fils fust viuant; ie ne dis rien contre l'equité naturelle ny contre Rome; ie donne à la nature & à la raison , ce que ie ne scaurois leur refuser; & n'oste rien à la Republique. I'ay sacrifié mon fils pour elle, c'est à elle aussi à souffrir du moins, que ie pleure sur la victime , que i'ay immoléc pour sa cōseruation: & qu'apres auoir fait, tout ce qu'une véritable Romaine pouuoit faire; ie fasse en suite, tout ce que la douleur peut exiger, de la tēdresse d'une mere. Toutes celles qui perdent leurs enfans , ont toujours vn iuste sujet de pleurer : elles ont neantmoins pour leur consolation, la liberté de faire des imprecations , contre ceux qui leur ont fait perdre la vie: mais pour

moy , non seulement ie pleure la mort de mon fils , mais ie pleure encor , de ce que c'est moy qui l'ay fait mourir : & pour accroissement de ma douleur , il y a vne vertu austere , qui ne veut pas que ie me repente de ce que i'ay fait. O mon fils ! ô mon cher Coriolanus , puis-ie suiure vn si barbare sentiment ! non , il est trop contraire à la raison & à la nature : il faut que ie me plaigne ; & il faut que ie pleure iusques à la mort la perte que i'ay faite. C'en'est pas l'ennemy de Rome que ie regrette ; c'est celuy qui a prodigué son sang pour sa gloire en tant d'occasions : qui l'a serui dix-sept ans à la guerre , avec vne ardeur incomparable : & qui n'a eu pour recompense , que les blessures dont son corps estoit tout couuert. Au teste illustres Dames Romaines , la naissance de cét homme , ne le rend pas indigne de vos larmes : il estoit forty d'vn de vos Rois ; & Ancus Martius son predecesseur , ayant porté la Couronne , il sembloit qu'il auoit plus de droit qu'vn autre , aux honneurs de la Republique ; puis qu'il estoit incapable d'en mal vser. Mais ce fut-peut estre par cette raison

(me dira quelqu'un) que les Romains luy refuserent le Consulat, de peur qu'il ne s'en seruiſt comme d'un degré, pour remonter au Throſne de ſes peres: non, cette raiſon ne ſçauroit eſtre bonne; & pour connoiſtre les intentions de Coriolanus, il ne faut que ſe ſouuenir de toute ſa vie. En la Bataille que l'on donna contre Tarquin le ſuperbe, il fit bien voir que toute ſon ambition, n'alloit qu'à meriter la Couronne de Cheſne, que le Dictateur luy mit ſur la teſte, ſans ſonger à celle de ſes predeceſſeurs: car voyant un de nos citoyens porté par Terre, il ſe mit au deuant, pour luy ſeruir de Bouclier: & couurāt ſon corps avecques le ſien, il le garantit du peril: & ramassa ſi bien toutes ſes forces, & toute ſa valeur; qu'il donna la mort, à celui qui vouloit cauſer la ſienne. Si les Romains euſſent agy avecques raiſon, contre Coriolanus, cette ſeule action ſuffiſoit, pour les empescher de le vouloir faire paſſer pour un Tyran: puis qu'il n'eſt pas croyable, qu'il ſe fuſt tant expoſé, pour ſauuer vne ſi petite partie d'un ſi grand corps, ſ'il euſt eſté capable de former le deſſein, de le deſtruire un

iour tout entier. Mais ce n'est pas en cette
 seule rencontre, qu'il a fait paroistre son ze-
 le pour la Republique: ne s'est-il pas trouué
 en toutes les occasions qui se sont offer-
 tes? ne s'est-il pas signalé, en toutes les Batailles
 qui se sont données? est-il iamais reuenu
 dans Rome, sans luy rapporter quelque des-
 pouille de ses ennemis, ou sans reuenir tout
 couuert de leur sang ou du sien? voila Vir-
 gilie, que estoit vostre Mary; voila illustres
 Romaines, quel estoit mon cher Coriola-
 nus; qui dans toutes les actions de Guerre
 qu'il a faites, n'a iamais esté vaincu, que par
 moy seulement. Les Volsques mesme, qu'il
 a commandez depuis, ne le iugerent digne
 de cét employ, que parce que ce fut de sa
 main, qu'il leur arracha la victoire, qu'ils
 estoient prests de remporter, malgré la resi-
 stance de Lartius: luy qui voulant donner
 vn assaut à la ville de Coriolles, fut repoussé
 si courageusement par les assiegez, qu'ils
 mirent toutes nos troupes en fuite, & toute
 l'armée en deroute. Ce fut en cette rencon-
 tre, que la passion qu'il auoit tousiours eüe,
 pour la gloire de l'Empire Romain, luy fit

surpasser ses propres forces : & que par son exemple, il força quelques vns des nostres, a tourner teste à l'ennemy. Ce genereux dessein luy reussit si heureusement, qu'il le repoussa iusques au pied des Murailles de la ville : & non content d'une si belle action, il voulut persuader à ceux qui l'auoient fuiuy, que les Portes de Coriolles, n'estoient pas tant ouuertes pour ceux qui fuyoient, que pour les y faire entrer. Mais voyant que leur crainte estoit plus puissante que son discours, & qu'ils songeoient plustost à la retraite qu'au combat; l'infortuné que ie regrette, ne laissa pas de suiure son dessein. Ce fut là qu'il se vit presque tout seul, combattre contre tous les habitans d'une ville, qui combattoient en desesperéz. Ce fut là, que sa hardiesse porta la terreur parmy les ennemis; que son exemple remit la valeur, dans l'ame de nos legions; & que par la force de son bras, il les fit entrer dans cette ville forcée; & les rendit enfin victorieuses, de ceux qui les venoient de vaincre. Ce fut donc seulement par son courage, que Lartius eut loisir de rallier ses Troupes, pour aller re-

cueillir le fruit de la victoire, en acheuant ce qu'il auoit si heureusement commencé. Mais comme il n'ignoroit pas, que le Consul Comminius, qui commandoit la moitié de l'Armée Romaine, pouuoit estre aux mains avec ceux qui venoient pour secourir la ville qu'il venoit de prendre; Il reprit aigrement ces mesmes soldats, qui n'ayant pas voulu partager le peril avecques luy, s'amusoient à partager le Butin qu'il leur auoit acquis. Ce fut en vain toutesfois qu'il leur opposa, & la hōte & la gloire: de sorte que voyant leur lascheté, il les abandonna; & fuiuy seulement de ceux qui de leur propre volonté, le voulurent accōpagner, (qui furēt en bien petit nōbre) il alla en diligēce, chercher vne nouvelle matiere à sa valeur. Il arriua iustement au Camp, sur le point que Comminius, alloit presenter la Bataille à l'Ennemy: & comme il estoit tout couuert de poussiere & de sang, son abord dōna quelque frayeur au Consul. Mais il n'eut pas plustōst rendu conte de l'action qu'il venoit de faire, que la nouvelle de cette premiere victoire; fut vn presage de la seconde. Tous les
soldats

soldats r'animerent l'ardeur qu'ils auoient de combattre; l'esperance & la ioye parurent sur leurs fronts; & par sa seule veuë, on luy vit chasser de leurs cœurs, la crainte qui s'en estoit emparée. Pour mon fils, comme il eust esté bien marry, que quelque autre eust mieux fery la Republique en cette iournée; apres auoir demandé au Consul, quelles estoient les meilleures troupes de l'ennemy? & qu'il eut sçeu que celles des Antiates, estoient sans doute les plus courageuses, puis que les Volsques les auoient placées au front de la bataille: il luy demanda pour recompence, de la prise de Coriolles, la permission de les combattre. Vous sçauiez illustres Romaines, qu'il obtint en cette occasion ce qu'il demanda: que son bras conduit par les Dieux eut la gloire de rompre le premier les esquadrons de l'ennemy: qu'il fut seul attaquer vne armée, pour monütre aux Romains, comme il faut mespriser sa vie, pour se redre maistre de celle d'autruy: & que cette valeur prodigieuse, eut vn succès qui le fut aussi. Or la victoire s'estant déclarée pour nous, le Consul pria mon fils, de

considerer l'estat où il estoit: & de se souuenir que par les blessures qu'il auoit receuës, son sang couloit avec celuy des ennemis. Mais il luy respondit, *que ce n'estoit pas aux victorieux à se retirer*: en suite de quoy, ioignant les effects aux paroles, il poursuiuit ceux qui fuyoient iusques à la nuit: & comme il auoit esté le premier au combat, il fut le dernier à la retraite. L'on me dira peut-estre, que le desir de la recompense, inspireoit cette valeur à mon fils: mais persõne ne peut ignorer, qu'il n'aye refusé toutes celles qu'on luy presenta: au cõtraire, sa moderatiõ fut si grande, qu'apres auoir forcé vne ville, fait gagner vne bataille, sauué l'honneur de l'Armée, & de la Republique; il ne demanda pour recompense de tous ses traux, que la liberté d vn seul homme, qui autrefois auoit esté son hoste & son amy; & qui lors estoit prisonnier de guerre parmy les Romains. Je me souuiens bien que le nom de Coriolanus qu'il portoit, (ô Dieux puis-ie parler en ces termes!) ie me souuiens bien dis-ie, que ce nom luy fut donné en cette rencontre, pour eterniser son action.

Mais ie me souuiens aussi, que ceux mesme qui le nommerent Coriolanus, l'apellerent depuis avec iniustice, le perturbateur du repos public; l'ennemy de Rome; & le Tyran du Senat. Depuis cela, que n'a-t'il point fait encore en vne autre occasiõ? vous vous souuenez fans doute, de cette funeste année, où la famine pēsa desoler Rome entierement: où tout le peuple gemissoit, où la faim faisoit Triompher la mort de tous les pauures; & où les plus riches mesme, estoient exposez au mesme danger. Vous sçauiez dis-ie, que ce fut Coriolanus, qui par sa valeur & par son courage, ramena l'abondance dans Rome; redonna la vie au peuple; & tout cela au prix de son sang: & sās en vouloir d'autre recompense, que celle d'auoir fauue la vie à ses citoyens. Cependant pour prix de tant de seruices; de tant de belles actions; de tant de blessures qu'il auoit receuës; & de tant de sang qu'il auoit respandu: comme il demanda le Consulat, qu'on auoit accordé a beaucoup d'autres, qui ne le meritoient pas si bien que luy; on le traita d'infame & de criminel; on le mit entre les mains des

Aediles, comme le plus meschant des hommes; & on l'exila de son pays. O ciel, puisse auoir demandé grace, pour ceux qui auoient traité mon fils si indignement! & ce fils infortuné, a-t'il pû me l'accorder! au reste, aprestant d'outrages, que Coriolanus auoit receus; que fit-il pour s'en vanger? a-t'on descouuert qu'il ait voulu suborner quelques-vns de nos Consuls? a-t'il enleué en secret, quelque argēt pour faire subsister l'Armée des Volfques? leur a-t'ilourny des soldats? non Coriolanus ne fit rien de toutes ces choses: & il se contenta pour se vanger de Rome, de mettre seulement le plus fidelle de ses citoyens, entre les mains de ses ennemis. Que si le desespoir qui l'y porta, luy a reussi heureusement; s'il a plus trouué d'humanité dans le cœur de Tullus, dont il auoit esté plus d'une fois l'ennemy Triomphant; que dans l'ame de tout vn peuple; pour la gloire duquel il auoit vaincu ce mesme Tullus; vouloit t'on dire; que par vne ingratitude extrême, il l'abandonna dans vne guerre iuste; & qu'il auoit entreprise, à sa consideration? vouloit-

t'on dis-ie , que pour meriter le mauuais traitement qu'il auoit receu, de ceux qu'il auoit feruis ; il trahist ceux qui le protegeoient ; & qui par vne confiance toute extraordinaire, l'auoient choisi pour estre General de leur armée. On me dira peut-estre, que Coriolanus fit plus de mal aux Romains , en acceptant cét employ , que s'il eust suborné les Consuls de Rome ; qu'il en eust enleué les richesses ; qu'il eust fait souleuer le peuple ; & mené vne armée aux aduersaires : puis qu'on a veu que sa seule personne , se rangeant du party des Volsques, fit vn entier changement à leurs affaires : & que ceux qui tant de fois auoient demandé la paix à Rome , ont esté en estat de la faire acheter bien cher. Or qu'on ne s' imagine pas, que cela ait esté vn simple effect de sa conduite & de sa valeur : non, nos Dieux, qui sont les protecteurs de l'innocēce, auoient sans doute guidé son bras , pour abaisser l'orgueil de ceux qui se croyants inuincibles, ne craignoient plus d'outrager leurs allies. Mais dans ces heureux succez, il n'auoit pas oublié qu'il estoit nay Romain : &

quoy que les nobles l'eussent abandonné à la fureur du peuple, il ne laissa pas de conferuer leurs maisons de la campagne, malgré le desordre de la guerre. Il auoit encor du respect, pour ceux qui s'estoient rendus ses ennemis: & quoy que sa fortune particuliere fust en vn déplorable estat; il ne demanda iamais rien pour luy, dans les articles qu'il proposa: & ne demanda rien d'injuste, pour les Volsques qu'il protegeoit. Voila encore vne fois, ô illustres Romaines quel estoit Coriolanus: ie reconnois mon fils, à la peinture que ie vous en ay faite: conferuez-en l'image en vostre cœur: souuenez-vous que sans sa generosité, la Famine auroit fait perir vos peres, vos freres, vos maris, vos enfans & vous mesmes: ou ce qui feroit encore pire, que vous auriez esté en vne autre occasion, les compagnes de leurs chaines & de leur seruitude. N'imitons pas genereuses Romaines, l'ingratitude de nos citoyens: éternisons la gloire de nostre Sexe à leur preiudice: & par nostre reconnoissance, couurons les de confusion. Ce Temple que l'on nous accorda, quand mon

filz nous accorda nostre grace, ne nous fera point si glorieux, que l'affection que vous tesmoignerez, à vouloir conseruer la memoire de Coriolanus. Vous deuez vos larmes, à celuy qui les essuya autrefois, & qui a rompu vos chaisnes. Vous deuez encor (siel'ose dire) adoucir en quelque façon, l'amertume de ma douleur, par celle que vous tesmoignerez de sa perte: i'ay immolé mon filz pour l'amour de vous, vous ne pouuez moins faire, que de vous affliger pour l'amour de moy. Et comme vous eussiez toutes porté le deuil, sans la generosité de mon filz; il est bien iuste que vous le portiez toutes, pour honorer sa memoire. Allons donc Virgilie, allons genereuses Romaines, demander cette permission au Senat. Mais Dieux, est-il possible, qu'il soit necessaire de demander congé, de porter le deuil de son Libérateur! ouy, la corruption du siecle le veut ainsi. Allons donc encore vne fois, demander avec des larmes, la derniere chose, que nous pouuons demander pour mon filz, puis qu'il est mort. Car pour sa gloire, ie suis bien assurée, que Rome sera

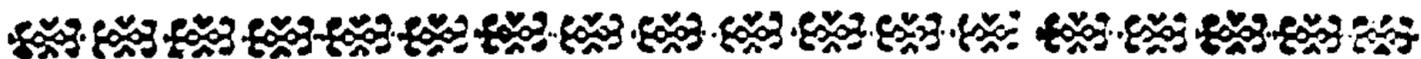
248 VOLVMNIA A VIRGILIE.
destruite, lors qu'on parlera encor de Co-
riolanus.

EFFECT DE CETTE HARANGVE.

Lelle obtint ce qu'elle leur demandoit: tou-
tes les Dames Romaines prirent le
deuil, & le porterent dix mois: qui estoit
le terme qu'elles auoient acoustumé de le porter,
de leurs Peres & de leurs Maris. Ainsi cet il-
lustre Banny, fut plus heureux apres sa mort,
qu'il ne l'auoit esté durant sa vie: & le plus beau
sexe en cette occasion, fut le plus reconnoissant.

ATHENAIS

A THENAIS
A
THEODOSE.
TREIZIÈME HARANGVE.



A R G U M E N T.

Athenais fille du Philosophe Leontius, estant parvenue à l'Empire par sa beauté, & par les rares qualitez de son esprit, ne iouit pas long-temps de sa bonne Fortune: l'Empereur Theodose son Mary, ayant eu quelque jalousie d'elle, & d'un des principaux de sa Cour nommé Paulin: le fit mourir, & la priva de ses bonnes graces. Dans cét abandonnement, l'on fit sentir avec adresse, à l'infortunée Athenais, qu'elle devoit se retirer de la Cour: de sorte qu'en estant d'elle mesme assez ennuyée, elle demanda ce qu'elle obtint, & ce que l'on vouloit qu'elle demandât: ie veux dire la permission de s'en aller demeurer à Hierusalem. Ce fut donc sur le point de son départ, & dans ses derniers Adieux, qu'elle parla à peu près en ces termes, à l'Empereur Theodose.



*Sçauante Athenais, à qui la Destinée,
 Promit dès la naissance, un pouuoir Souuerain:
 Elle est quite au iourd'huÿ, te voila Couronnée,
 Et tu tiens un Sceptre à la main:
 Mais crains de perdre la Couronne,
 Puis que c'est le sort qui la donne.*

A T H E N A I S

A

T H E O D O S E.



SEIGNEVR,
 Estant sur le point de quitter la
 Cour, pour m'aller confiner dans
 la Palestine; i'ose suplier vostre Majesté,

il ij

par le très Auguste nom de l'Empereur Traian, dont elle est descenduë; par celuy du grand Theodose son ayeul; par celuy de l'equitable Arcade son Pere; & par celuy du grand Constantin, dont elle tient le Sceptre, & dont elle imite la pieté; de me permettre aujourdhuy, de vous dire tout ce que ie pense; & de ma fortune passée, & de ma fortune presente: afin que ie puisse du moins, auoir la satisfaction en m'esloignant de vous, de n'auoir pas entierement abandonné mon innocence. Helas, qui eust dit autrefois à la pauvre Athenais, lors que le Philosophe Leonce son Pere, luy enseignoit la vertu, que la sienne feroit vn iour soupçonnée, elle ne l'auoit pas pensé. La simplicité de ses mœurs, le peu d'ambition qu'elle auoit, & les murailles de la Cabane qu'elle habitoit, sembloient la mettre en seureté contre la calomnie. L'innocence regnoit en son ame; elle estoit contente de sa fortune: elle ne cherchoit que l'aquisition des sciences & de la vertu: & le seul desir d'apprendre le bien, & de le pratiquer, estoit tout ensemble ses plaisirs, & ses oëcupatiõs.

Aussi n'est-ce pas Athenais qu'on accuse: c'est la malheureuse Eudoxe; c'est la femme d'un grand Empereur; c'est vne personne exposée aux yeux d'une grande Cour; c'est vne personne à qui la nature a donné quelques aduantages; à qui la fortune a donné la premiere Couronne du monde; & l'amour du plus Auguste Prince de la Terre. Toutes ces choses, inuincible Empereur, font que ma disgrâce est plus vray-semblable: les grandes infortunes ne se font voir que dans les maisons des grands Princes: la foudre tombe plus souuent dessus les superbes Palais des Roys, que dessus les cabanes des Bergers: & la mer fait faire plus de naufrages que les riuieres. Il ne faut donc pas s'estonner, si Eudoxe est plus malheureuse qu'Athenais, quoy qu'elle soit aussi innocēte: & quoy qu'elle soit aussi vertueuse, sous le glorieux tiltre qu'elle porte, d'Imperatrice d'Orient, qu'elle l'estoit sous le nom, que ses parēns luy auoient donné. Si la Fortune, Seigneur, ne m'auoit rauy, que les choses sur lesquelles sa domination s'estend; qu'elle m'eust arraché le Sceptre que ie porte,

apres l'auoir receu de vostre main ; qu'elle
 m'eust osté la Couronne que i'ay sur la teste ;
 que vos peuples se fussent mutinez contre
 moy , & m'eussent fait tomber du Throsne,
 comme indigne d'y tenir ma place ; ie souf-
 frirois cette disgrace sans murmurer. Ouy
 Seigneur, cette aueugle si accoustumée à fa-
 uoriser le vice, aux despends de la vertu ; qui
 ne fait des presents que pour les oster ; qui
 n'affermit les Empires, que pour les destrui-
 re ; & qui renuerse tout ce qu'elle establit ; la
 Fortune en vn mot, ne viendroit pas à bout
 de ma patience. Je quitterois sans regret, le
 Sceptre, la Couronne, le Throsne, la Cour,
 & l'Empire , & toute cette Pompe éclatan-
 te ; qui suit la Royauté, si ie pouuois retour-
 ner dans ma solitude, avec vostre estime &
 vostre affection. Ces deux choses Seigneur,
 si ie ne me trompe, ne doiuent point estre
 sous la iurisdiction de la Fortune : elle peut
 vous oster le iour & l'Empire, elle peut mes-
 me vous faire esclaué, mais elle ne peut vous
 faire iniuste. Vous estes seul l'arbitre de vo-
 stre volonté, de vostre haine, de vostre esti-
 me, & de vostre affection. Ce noble pri-

uilege, que Dieu a donné à l'homme, d'estre libre au milieu des chaînes, & d'estre maître absolu de ses sentimens, fait que vous estes obligé, de répondre exactement des vostres. Cependant Seigneur, le respect que j'ay pour vous, fait que ie n'ose vous accuser, de ceux que vous auez pour moy: bien que certainement, mon innocence les rende iniustes: & c'est par ce respect que ie me dis malheureuse, plustost que de vous appeler coupable. J'accuse iniustement la Fortune, d'une chose dont vous seul deuez répondre: ce n'est point de sa main, à parler plus veritablemēt que ie n'ay fait, que ie tiens le Sceptre que ie porte; ce n'est point elle qui m'a mis la Couronne sur la teste; sa rouë ne m'a point iettée sur le Throsne; son caprice ne m'a point fait estre vostre femme; toutes ces choses Seigneur, sont vn effect, ou de vostre bonté, ou de mon merite, ou de vostre aueuglement. Si c'est le premier, j'ay appris autrefois de mon Pere, que le crime seul, iustifie le repētir: que c'est vn sentimēt que la vertue connoit pas, & dont on ne se doit iamais seruir, qu'apres vne mauuaise

action. Si c'est le second, & que vous m'ayez estimée, par la connoissance du peu que ie vauz, ne m'ostez pas, Seigneur, ce qui m'appartient: puis qu'estât la mesme que i'estois, vous estes obligé d'estre le mesme que vous estiez. Que si vous medittes que ie suis l'erreur de vostre iugement, & que vous n'avez pas trouué en ma personne, le merite que vous auiez creuy deuoir rencontrer; ie ne dispute point contre vous, ostez-moy tout ce que vous m'avez donné: mais ne m'ostez pas l'innocence, que ie n'ay receuë que du Ciel. Lors qu'Athenais vint en vostre Cour, sa reputation estoit sans tache: peu de gents en parloient, mais tous en disoient du bien. Auourd'huy Seigneur, tous les peuples en parlent selon leur caprice, sans que ie sçache pourtant ce qu'ils en disent: car pour vous parler sincerement, ce n'est qu'aupres de vous, que ie veux estre iustificée. Ceux qui font le bien, parce qu'il est bien, & non pas parce qu'il doit estre diuulgué, ne se soucient gueres de l'iniustice, que la renommée fait à leur vertu: ils trouuent leur satisfaction en eux mesmes, sans la chercher en autruy:

autruy: & de cette sorte, les sages font quelquesfois tres innocens & tres-heureux, lors que le vulgaire qui ne iuge que par les apparences, les croit coupables & infortunez. Mais Seigneur, comme l'affection que vous avez eue pour moy, & celle que i'ay pour vous, vous ont rendu (si ie l'ose dire) vn autre moy-mesme; ie dois iustifier mes actiōs deuant vos yeux. Souuiens-toy ma fille, me disoit vn iour mon Pere; de ne songer pas tant à acquerir l'estime des autres, que tu ne songes encor dauantage, à obtenir la tienne propre. Sois toy-mesme ton iuge & ta partie; pense à te satisfaire; examine tes sentimēs; fonde iusques au fonds de ton cœur, pour connoistre si la vertu en est maistresse; mais ne te flatte point; penche plustost vers la rigueur, que vers l'indulgence. Et lors qu'apres vne exacte recherche de tes intentions, tu seras arriuee au point d'estre satisfaite de ton ame, mesprise la gloire du monde; mocque-toy de la calomnie; & sois plus contente d'auoir ton estime, que si tu auois celle des plus grands Princes de la terre. Or Seigneur, par cette raison, ie ne puis estre

tranquile , tant que là meilleure partie de moy-mefme , ne me croira pas innocente: fouffrez donc Seigneur , que ie repaffe exactement, toutes les circonftances de ma difgrace : afin que cette chere partie de mon cœur qui vit en vous, eftât fatisfaite de mon innocence, ie puiſſe m'en aller avec quelque tranquillité , en la folitude que ie cherche. Lorsque ie vins à Constantinople, demander iuſtice contre mes freres, qui me refuſoient le droit que i'auois en la ſucceſſiõ paternelle; la prudente Pulcherie , ne reietta pas ma Requeſte : elle m'eſcouta; & me faiſant perdre ma cauſe avec aduantage , me donna des biens qu'elle deuroit m'auoir conferuez. En ce temps-la Seigneur, il ne s'agiſſoit que d'une pauvre cabane , & de trois pieds de terre, pour me mettre à couuert de l'extrême neceſſité : mais auourd'huy qu'il s'agit non ſeulement de l'honneur d'Athenais, mais de celui d'Eudoxe voſtre femme; vous eſtes obligé de l'entendre, & de luy rendre iuſtice. Je penſe Seigneur, que ce qui fait toute voſtre colere & toute ma douleur, eſt , que i'ay donné vne

choſe que vous m'auiez donnée: & qu'en ſuite, pour excuſer vne action que ie voyois d'as vos yeux, qui ne vous plairoit pas ſi vous la ſçauiez; i'excufé cette innocente erreur par vn mēſōge. Voila Seigneur, tous les crimes que i'ay commis: & la ſeule crainte de vous deſplaire, a fait que ie vous ay dépleu. Lors que voſtre Maieſté me donna ce funeſte fruit qui cauſe ma diſgrace, ie le receus avec ioye; & pour ſa beauté extraordinaire, & plus encor, parce qu'il venoit de voſtre main. Le plaifir que ie pris à le voir, me perſuadant qu'il eſtoit plus propre pour le diuertiffement de la veuë, que pour la ſatiſfaction du gouſt; & ne pouuant me reſoudre à le deſtruire, ie cherché ce que ie pourrois faire d'vn ſi agreable preſent. L'infortuné Paulin eſtoit lors malade; de ſorte que me venant en l'eſprit de l'enuoyer viſiter; ie creus ne pouuoir mieux employer l'aimable don que vous m'auiez fait, qu'en le donnant à vne perſonne, que vous teſmoigniez aimer plus que vous meſme. Or Seigneur, Paulin ne fit pas vn myſtere, de cette liberalité: car comme ie ne luy auois pas mandé

que ie l'eusse receuë de vostre Majesté, le mesme sentiment qui m'auoit obligée, de luy enuoyer cette fatale pomme, fit sãs doute, que pour me tesmoigner l'estime qu'il faisoit du presët que ie luy auois fait, il voulut la mettre en de plus dignes mains que les siennes. Que si vous medites que m'ayant donné vne chose, ie ne deuois iamais m'en deffaire, parce que tout ce qui part de la personne aimée, doit estre tenu aussi cher que la vie: i'en tomberay d'accord avec vous, puis que c'est par-là que ie pretends me iustifier. Il y a pourtant vne distinction importante à faire en cette rencõtre: car comme il y a vne grãde diuersité dans les amours des hommes, les choses que cette Passion produit, doiuent aussi estre toutes differentes. L'amour d'un Mary & d'une Femme, n'est plus celle d'un Amant & d'une Maistresse: & quoy que ce soient les mesmes personnes, & que l'amour soit aussi ardēt dans leur cœur, qu'elle l'estoit auparauant leur Mariage; leurs sentimens sont pourtant differens en plusieurs rencontres. Ils ont plus de solidité & moins d'affectation: & toutes

ces folies que les amours criminelles produisent tous les iours, ne se trouuent point en leur ame. Ainsi Seigneur, si Paulin eust eu de la Passion pour moy, il auroit gardé le present que ie luy auois fait, avec soin & & avec ialousie: puis qu'il est certain, qu'en ces fortes d'affections illegitimes, (à ce que i'en ay ouy dire, depuis que ie suis à la Cour) les moindres choses qui viennent de la personne aimée, sont des Thresors inestimables, dont on ne se deffait qu'avec la vie. Cependant, Paulin n'eut pas plustost receu ce present de moy, qu'il vous l'enuoya: & en cette occasion on peut dire, qu'il eut plus de deffein de vous plaire que de me contenter. Pour moy Seigneur, ie n'auois garde de pēfer, que vous pussiez trouuer mauuais, que ie dōnasse vne chose que vous m'auiez donnée: & que la liberalité fust vne vertu, que ie ne pusse iamais pratiquer. Car Seigneur, si ie ne deuois donner, que ce que ie n'ay pas receu de vous, il faudroit que ie me donnasse moy-mesme: n'ayant rien apporté à vostre Palais, que la simplicité & l'innocence, que l'on me veut rair auourd'huy.

Quoy Seigneur, ne vous fouuient-il point, que des richesses innombrables que vous m'avez données, i'ay enrichy des villes toutes entieres en diuerfes rencontres? Quoy Seigneur, Theodose aura permis, que i'aye donné de l'Or, des Perles, & des Diamans, à cent personnes qui luy estoient inconnuës, & i'eusse peu preuoir qu'il n'eust pas trouué bon, que i'eusse donné vn simple fruit, à l'homme du monde qui l'auoit le plus utilement seruy, & pour qui il auoit le plus d'affection? Non Seigneur, cela n'estoit pas possible: & la prudente Pulcherie, toute clairuoyante qu'elle est & qu'elle croit estre, & qui preuoir les choses de si loin, y auroit esté trompée. Car Seigneur, si ie deuois auoir soin de quelqu'un, apres vostre Majesté, ce deuoit estre de Paulin: & si ie l'ose dire, ie luy deuois plus qu'à mon pere, & plus qu'à vostre Majesté: car mon pere ne m'ayant donné que la vie, & n'ayant receu de vous que le Throsne, ie puis dire, que Paulin m'ayant inspiré les lumieres de la Foy, ie luy auois plus d'obligation, qu'à tout le reste de la Terre. Ouy Seigneur, ie

luy deuray le salut de mon ame, & la Beatitude eternelle, si l'innocence de la vie que ie veux mener, me la fait obtenir. Vous sçauiez Seigneur, que ce fut luy qui me conuertit: que tous vos docteurs n'auoiēt pû me vaincre: que luy seul me dessilla les yeux: & que luy seul me faisant voir l'absurdité de ma religion, me porta à embrasser la vostre. Croyez donc Seigneur, que la naissance de nostre amitié, auoit eu vn commencement trop saint, pour estre criminelle en son progres: Et que celuy qui m'auoit ouuert les portes du Ciel, nem'auoit iamais cōduite au chemin de l'enfer. Et puis Seigneur, sçachez que quãd Eudoxe feroit encore Athenais; qu'elle feroit dis-ie encor, de cette Religion où tous les crimes sōt authorisez, par l'exemple des Dieux qu'elle adoroit; elle n'en feroit pas moins innocente. La chasteté est vne vertu, qui a esté conuë de tous les siècles, & de toutes les nations: & elle est si essentielle en mon ame, que rien ne l'en sçauroit chasser. Iugez donc Seigneur, si estant d'une Religion où la modestie est recompensée, i'ay pû rien faire contre ce que ie

vous dois, & cōtre ce que ie me dois à moy-mesme. Je pense si ie ne me trompe, que ie vous ay fait cōnoistre, que ie pouuois donner sans crime, ce que vous m'auiez donné: & que ie vous ay fait voir en suite, avec assez de vray-femblance, que la liberalité de Paulin enuers vous, iustificoit la mienne enuers luy. Maintenant pour ce qui regarde le mensonge que ie fis, en vous disant que i'auois mangé ce fruit; il est certain que ie ne puis nier, que ie n'eusse mieux fait de vous dire la verité: mais Seigneur, toutes les imprudences ne sont pas des crimes. Lors que vous me parlastes en cette occasion, ie vy tant d'alteration en vostre visage, & tant de colere dans vos yeux; que la crainte de vous fascher, s'emparant de mon esprit, ie perdis l'vsage de la raison. Considérez Seigneur, que s'il y eust eu entre Paulin & moy, quelque affection trop particuliere; aussi tost que vous me parlastes, i'eusse bien iugé que vous en eussiez sçeu quelque chose: & cela estant, par vne ingenuité aparente, & pourtant artificieuse; ie vous eusse dit, que i'auois enuoyé ce fruit à Paulin. Mais comme

me ie n'auois rien dans mon ame , qui me reprochast aucune erreur ; ie dis vn mensonge innocent , sans craindre qu'il fust mal expliqué. Je faillis , de peur d'estre accusée d'une faute : & vne affectiō trop craintive , a fait que i'ay perdu la vostre. Au reste Seigneur , comme ie n'estois pas préparée à cette accusation , & que le crime dont on m'accusoit , m'estoit inconnu ; ie ne vous respondis lors qu'avec des larmes. Mon silence & mon respect , furent les seules couleurs , que i'employé à ma iustification : vne vertu vn peu trop scrupuleuse & trop austere , fit que ie creus que ie me noircirois , en me iustificiant d'une semblable chose : & ie pense mesme que ie ne vous en aurois iamais parlé , si ie n'auois formé le dessein de m'esloigner de vous. Mais Auguste Empereur , ie me repents de tout ce que i'ay dit : vous n'estes point le sujet de ma disgrace , ie ne vous en accuse plus ; ie la reçois comme vn chastiment de mes erreurs passées. I'ay trop defendu la cause des Idoles , pour gagner la mienne auourd'huy : & il est bien iuste , qu'apres auoir si ardemment soutenu

le mensonge, ie ne fois pas cruë, lorsque ie dis vne verité qui m'est importante. I'ay trop sacrifié à Iupiter, & trop offert de victimes criminelles, pour n'expier pas cette faute, par quelque sacrifice innocent. Il faut que ie fois moy-mesme ma victime en cette occasion : & que souffrant avecques patience, ie merite le pardon de mes erreurs passées. Ne croyez donc pas Seigneur, que i'emporte aucune aigreur dans mon ame: ie voy bien qu'encore que le voyage que ie m'en vay faire, soit entrepris par ma volonté: ie voy bien dis-je, que la permission que l'on m'en a donnée, m'a esté accordée d'une façon, qui pourroit me donner lieu, de l'appeler plustost vn exil qu'un Pelerinage. Mais cela n'empeschera point, que ie ne prie Dieu que le sang de Paulin, ne soit pas vn obstacle, à la felicité de vos iours. Je feray mesme des vœux, pour le regne de la prudente Pulcherie; dont la pieté aprouve sans doute, le lieu que i'ay choisi pour ma retraite. Ieluy feray plus utile à Hierusalem qu'à Constantinople; & peut-estre plus agreable. Car pour reconnoistre les der-

nieres obligations que ie luy ay ; ie demanderay au Ciel, qu'il luy donne le mesme repos, dont ie vay iouïr dans ma solitude: quoy que peut-estre, ce ne soit pas la grace qu'elle luy demande en ses prieres. Au reste Seigneur, ie ne vay pas si loin, que la renommée ne puisse vous parler de moy : & si ie ne me trompe, elle vous dira tant de choses, de l'innocence de ma vie, que vous croirez qu'elle n'en a iamais manqué : & cette Terre Sainte que ie vay habiter, me fera obtenir du Ciel, le plaisir & l'honneur de vous reuoir. C'est Seigneur, l'esperance qu'emporte en son ame, vne personne qui viuoit contente dans vne pauvre cabane; vne personne qui a receu sans orgueil, la premiere Couronne du Monde ; qui quite sans regret, le Throsne le plus esleué qui soit sur la Terre; & qui n'a iamais rien aimé, que l'Empereur Theodose & la vertu.

EFFECT DE CETTE HARANGVE.

 *Et discours ne fut pas inutile, quoy que l'effect en fust tardif: il laissa des impressions de chaleur, en l'ame de Theodose, qui ralumerent enfin ses premieres flames. Athenais partit, il est vray: mais elle revint avec gloire: elle vit à ses pieds pour luy demander pardon, Celuy qui voyoit la moitié de la terre aux siens: Et son innocence Et sa reputation remonterent sur le Thrône avec elle: apres que le temps Et la raison, eurent restably la tranquillité, en l'ame de l'Empereur.*

PVLCHERIA

A V

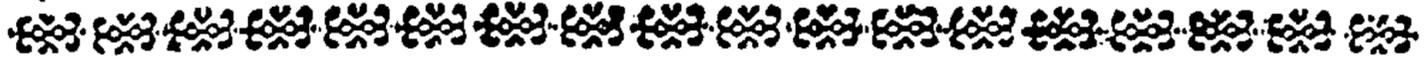
PATRIARCHE

D E

CONSTANTINOPLE.

QUATORZIESME HARANGVE.

Ll ij.



A R G U M E N T.


 Thenais estant r'entrée en grace auprès de l'Empereur Theodose son Mary, par l'entremise de Crisaphius; ne fut pas plustost revenue de la Palestine à Constantinople, qu'usant de son nouveau pouvoir, elle y changea tout l'ordre des choses. Et comme elle scauoit bien que Pulcheriane s'estoit pas oposée à son éloignement, elle voulut que son retour ne luy fust pas si agreable, que luy auoit esté son départ. Elle fit donc que l'Empereur qui estoit charmé de la reuoir, se resolut d'oster l'administration de l'estat, à la Princesse sa sœur: & qu'il commanda au Patriarche de Constantinople de l'aller prendre, & de la mettre parmi les vierges voillées. Cét ordre sembla si dur à Flavian, qu'il ne put se résoudre de l'exécuter à la rigueur: il fut donc secrettement donner aduis à Pulcheria, que si elle ne s'absentoit, il seroit contraint de luy faire ce déplaisir. Cette Princesse s'y resolut aussi-tost: & sur le point de quitter la Cour, pour se retirer à la campagne, elle luy parla de cette sorte.



Voicy la Maistresse des Roys;
Elle regnoit sur eux, comme sur leur Empire:
Mais qu'est-ce que ie te veux dire,
De cē puissant esprit, qui leur donnoit des loix?
Vois toy-mesme ce que i'admire,
Et preste l'oreille à sa voix.

PVLCHERIA
 AV PATRIARCHE DE
CONSTANTINOPLE.

L'Auis que vous m'avez donné, ne
 m'estonne ny ne m'afflige: i'ay bien
 preueu sage Flavian, que le retour d'Eudo-

xe, causeroit le départ de Pulcheria: & comme ie suis accoustumée, aux reuolutions des choses du monde; ie voy sans regret, vn changement qui peut-estre, ne fera de fauantageux qu'à ceux qui le causent. Cette mutation si subite, est vn effect de la malice de Crisaphius; de la bonté de Theodose; & de l'ambition de l'Imperatrice. Qui eust dit autrefois Flauian, que cette pauvre Athenais, qui n'auoit pas vne cabane à se mettre à couuert, lors qu'elle se vint ietter à mes pieds; eust dû porter, la premiere Couronne du monde sur sa teste, la chose auroit-elle esté vray-semblable? Mais ce qui est de plus estrange; qui eust pû penser, que cette personne que i'auois Couronnée de mes propres mains, deust m'oster avec violence, les Resnes de l'Empire, que i'auois tousiours assez heureusement tenuës, sous l'autorité de Theodose, depuis l'âge de quinze ans? Non venerable Flauian, ie ne veux pas que la posterité, puisse accuser l'Empereur ny l'Imperatrice, d'auoir exilé vne Princesse, à qui en quelque façon, ils doiuent la Couronne qu'ils portent: car si ie l'ay mise sur
la

la Teste d'Athenais, ie l'ay affermie sur celle de Theodose. Cette Fameuse victoire, qu'il r'emporta sur Roilas, qui apres auoir passé le Danube, venoit avec toutes les forces de la Scythie, & de la Russie, renuerfer le Throsne Imperial, iusques dans Constantinople; ne fut pas sans doute vn effect des soins de Theodose: & si ie l'ose dire, i'arraché la foudre, d'être les mains de Dieu, pour en écraser la teste de ce barbare; car vous sçauuez qu'il mourut d'vn coup de Tonnerre. Ouy Flauian, Theodose me doit cette victoire aussi bien que celle qu'il r'emporta sur Barauane Roy des Perfes; qui apres s'estre allié avec Alamondar Roy des Sarrafins; auoit formé vne si puissante Armée, qu'il falloit sās doute vne force plus qu'humaine, pour s'opposer à cette multitude innōbrable, d'hommes de diuerses nations qui la composoit. Cependant; vne terreur panique s'estāt mise dās ces troupes, elles se destruisirēt d'elles mesmes: & ce qui les deuoit rendre victorieuses, fut ce qui les rendit incapables de vaincre. Ouy tres-prudent, & tres-saint Flauian; i'ay fait seruir

les vents, les orages, & le Tonnerre, à la gloire de Theodose: i'ay interessé le Ciel à sa protection: & ces victoires non sanglantes qu'il a remportées, ont esté la recompence de la vertu, que ie luy ay enseignée. Vous sçavez, qu'ayant deux ans plus que luy, lors qu'il paruint à l'Empire, ie pris soin de son education: i'auois l'honneur d'estre sa sœur, mais il estoit mon fils d'adoption: & vous n'ignorez pas, de quelle façon i'ay tousiours agy, depuis que Theodose m'eut fait la grace, de partager sa puissance avec moy, & de m'associer à l'Empire. Ce peut-il voir vn regne plus heureux que le sien? y a-t'il vn Prince en toute la terre, qui n'aime Theodose, ou qui ne le craigne? quelqu'un se plaind il de ma domination? mes conseils n'ont-ils pas esté iustes, ou n'ont-ils pas esté heureux? non, sage Flavian, à parler raisonnablement des choses, i'ay fait autrefois grace à Athenais, mais ie n'ay iamais fait iniustice à personne. Ne pensez pas neantmoins parce que ie dis, que ie veüille vous faire entendre, que l'Imperatrice soit indigne du Throsne: non ie ne destruiray point ce que i'ay esta-

bly: & ie ne me trompé pas, lors que ie creus voir en elle, vne vertu toute extraordinaire. Athenais est sans doute, vn miracle de la nature: elle est née avec des aduantages, que ie n'ay iamais veus qu'en cette personne: & si sa naissance estoit aussi grande que son esprit, & qu'au lieu d'auoir esté esleuée dans la solitude, elle eust esté nourrie dās la Cour; elle seroit incomparable en toutes choses; mais pour son malheur, elle a commencé, par où ie m'en vay finir. Il est sans doute plus aisé, a ceux qui ont l'ame bien faite, de viure avecques gloire dans la solitude, apres auoir vescu dans le monde; que de passer de la solitude à la domination. Ceux qui ont sçeu conduire des peuples tous entiers, pourroient sans doute mener des troupeaux sans les esgarer: mais tous ceux qui sçauent se seruir d'vne houlette avec adresse, ne pourroient pas porter vn Sceptre avec honneur. Enfin tous les Rois pourroient estre Bergers, mais tous les Bergers ne pourroient pas estre Rois. Les Philosophes mesmes, qui s'establisent Iuges souuerains; de toutes les actions des hommes; qui se vantent de sçauoir & es

que pesent les Couronnés; qui font des Républiques imaginaires; qui donnent des loix à toute la Terre; & qui forment des modèles, sur lesquels les plus grands Princes, doiuent régler leur vie & leur domination: Ces hommes dis-je, qui font des Rois si parfaits dans leurs escrits, ne seroient pas propres à Regner. Athenais m'en donne vn exemple domestique: elle sçait la Philosophie; elle est fille d'un homme qui l'enseignoit; elle est née avec toutes les inclinations nobles; elle sçait tout ce qu'une personne de son sexe peut sçauoir; elle estoit sans ambition, lors qu'elle vint à la Cour; elle a de l'esprit, autāt qu'on en peut auoir: cependant, parce qu'elle ne connoissoit le monde que par les liures, & que son expérience ne luy auoit rien appris; sa simplicité luy a fait prester l'oreille aux artifices de Crisaphius: & l'a portée sans doute, aux sentimens qu'elle a auourd huy pour moy. Toutes ces choses Flavian, n'estoient pas encor de ma connoissance, lors que j'allumē dans le cœur de l'Empereur, cette flame qui me destruit auourd huy: Mais ie connois bien

maintenant, qu'il faut vne Philosophie active pour sçavoir regner: que l'experience est l'estude la plus assurée des Rois: & i'ay bien connu par la mienne, qu'on ne peut estre parfaitement sage qu'à ses despens. Et certes ie ne dois pas trouuer estrange, que l'Imperatrice fasse toutes choses, pour conferuer le rang que ieluy ay donné: il luy est si aduantageux, que ie m'estonne qu'elle ne fait encore dauantage. Aussi comme ie vous l'ay desia dit, le changement qui arrive auourd huy, ne m'estonne ny ne m'afflige: & ie conferue encor tant d'affectiō pour Theodose, & tant d'estime pour Athenais, que pour les empescher de faire vne faute publique, ie veux moy-mesme me despoüiller de la puissance que i'auois; abandonner Theodose, à l'affectiō qu'il a pour l'Imperatrice; & l'abandonner elle-mesme, à son peu d'experience; & aux artifices de Crisaphius. Je ne sçay venerable Flavian, si mes coniectures serōt aussi fausses en cette iournee, qu'elles le furent lors que ie Couronné Athenais: mais si ie ne me trompe, le Regne de ces Illustres personnes, ne sera ny

lōgny heureux. La complaisance de Theodose, & le peu d'experience de l'Imperatrice, me donnent de la compassion : ie la voy desia ce me semble, qui va consulter ses liures, sur le moindre euenement inopiné: Mais mon Pere, ses liures n'ont pas esté faits pour nostre siecle: & si elle n'a le iugement bien esclairé, ce qui estoit glorieux à Alexandre, fera honteux à Theodose: ce qui le faisoit aimer, le fera hair: & ce qui le rendoit redoutable, le fera mespriser. Le Throsne où elle est aujourd huy est si esleué, que ie crains qu'elle n'aye pas la veuë assez forte, pour voir encor la Cabane qu'elle habitoit autrefois. Je crains dis-ie, qu'elle ne s'ebloüisse; & qu'abandonnant les Resnes de l'Estat que ie luy abandonne, elle ne tombe en quelque erreur importante. Pour moy, la grandeur ne m'a iamais ébloüie: ie suis née dans la Pourpre; les ieux de mon enfance se sont passez sur le Throsne: & la premiere chose que i'ay apprise, a esté de regner, & sur les autres, & sur moy-mesme. Le sage Anthemius, m'aprenant la Politique, que depuis i'ay assez heureusement pratiquée;

me disoit vn iour , que pour n'estre iamais surpris , de l'inconstance de la Fortune ; il falloit tousiours se preparer à souffrir , ce que l'on faisoit souffrir aux autres : & ne monter iamais sur vn Char de Triomphe , qu'on ne se preparast à y deuoir estre attaché , si la fortune le vouloit. Cela estant ainsi Flauian , ie ne dois pas estre surprise , si apres auoir en quelque façon , exilé l'Imperatrice en la Palestine ; elle m'euoye au iourd'huy dans la solitude. La douceur qu'elle y a trouuée , fait sans doute qu'elle me la souhaite : & ce n'est que par reconnoissance , qu'elle veut occuper la place que ie tenois. Lorsqu'elle vint se ietter à mes pieds , & que par des raisons qui feroient trop longues à dire , ie pris la resolution , de la faire Imperatrice : Je creus que cette personne , qui se fust estimée heureuse , d'auoir vn toit de chaume pour toute richesse ; se la tiendroit infiniment , quand elle se verroit regner , sur le cœur de Theodose : & esleuée sur vn Trône , où mesme elle n'osoit leuer les yeux. Cependant , la chose n'est pas en ces termes : & celle qui ne demandoit qu'une simple caba-

ne pour estre contente, ne se la trouue point dans vn grand & superbe Palais, si elle n'y est seule; & si elle n'en chasse celle qui luy en a ouuert la porte, & qui l'en a mise en possession. Bien est-il vray, qu'on peut dire pour l'excuser, qu'elle ne croit pas que ce soit de ma main, qu'elle a receu la Couronne qu'elle porte: l'assurance que son pere luy donna en mourant, qu'elle seroit plus riche que ses freres, luy persuade que cette Couronne, est tombée du plus haut des Cieux sur sa teste. Elle croit que l'influence des Astres a fait son bonheur: & que ie n'ay fait en cette occasion, que ce que ie n'ay pû m'empescher de faire. Elle pense que i'ay esté contrainte, par la constellation sous laquelle elle est née, de la faire Imperatrice d'Orient: & de cette sorte, ne croyant tenir son bonheur que des estoilles, elle croit estre assez reconnoissante, lors que sans me regarder, elle a seulement esleué les yeux au Ciel. Pour moy sage Flavian, qui n'ay iamais creu tous les Miracles que l'on m'a dits, de l'Astrologie iudiciaire; qui sçais combien cette science est incertaine; combien les predictions qu'ell

qu'elle fait faire, sont embrouïllées & douteuses; & combien elles sont inutiles: ie sçay bien dis- ie, que ie ne fus point cōtrainte, de Couronner Athenais. Ce ne fut point sans raison, que i' en formé le dessein: i' examiné la chose exactement: & comme elle m'estoit assez importante, ie ne la resolus pas en tumulte: & peu s'en falut, qu'Athenais ne gagnast sa cause, & ne perdist l'Empire en ceste iournée, malgré les Astres & les estoiles. Enfin mon Pere, ie sçay biẽ que cette science, dont on n'entend les predictions, que lors que les choses sont arriuées, n'est point vn don du Ciel: Dieu n'a iamais rien fait d'inutile au monde: & cependant, l'Astrologie iudiciaire l'est d'vne telle sorte, que c'est ce qui me porte dauantage, à croire sa fauceté. Qui est celuy qui a profité des propheties qu'on luy a faites? ou pour mieux dire, qui est-ce qui les a entenduës? Le hazard, qui fit ietter si heureusement l'esponge à ce fameux Peintre, qui acheua sans y penser, ce qu'il n'auoit pũ faire avec tout son Art; est sans doute, ce qui fait quelques-fois ces rencontres merueilleuses, sur les-

quelles la reputation de cette science s'establit : mais pour l'ordinaire , il faut plus d'esprit à ceux qui aiustent les euenemens à la Prophetie, qu'aux plus grands maistres de cét Art. Lorsque Leontius dit en mourant à Athenais, qu'elle seroit plus riche que ses freres: c'estoit plustost vne loüange que ce bon homme donnoit à sa beauté & à sa vertu, qu'vne assurance de l'Empire. Et certes s'il eust preueu, que la Couronne qu'elle porte aujourd'huy, eust deu estre sur sa teste; il eust esté peu iudicieux, de s'amuser à partager trois ou quatre pieds de terre entre ses fils: puis qu'il estoit bien croyable, que si elle deuenoit Imperatrice, elle ne laisseroit pas ses freres, dans la pauureté de leur naissance: & que par consequent, la succession paternelle leur seroit inutile. Non, sage Flavian, moy seule ay fait Athenais, Imperatrice d'Orient: ie luy pardonne toutesfois, le peu de reconnoissance qu'elle en a: & ie fouhaitte de tout mon cœur, qu'elle connoisse enfin, le talent que le Ciel luy a donné. Elle est sans doute propre aux grandes vertus: & si elle n'entreprenoit, que de re-

gner sur elle mesme; elle feroit la merueille de son siecle. Elle cueilleroit plus de Palmes dans la Pa^lytine, qu'elle n'aquerra de gloire, au g^ou^vernement des affaires: & si ie ne me trompe, elle y feroit plus heureuse. Pour moy m^on Pere, qui suis née d'une autre sorte, ie me mettrois volontiers, ainsi qu'on vous l'a ordonné, parmy ces vierges qui n'ont autre soin que d'esleuer leur cœur à Dieu; si ie ne croyois, que peut-estre Theodose, & l'Imperatrice mesme, auront besoin de mon assistance: mais les connoissant comme ie fay, il suffira que me retirant dans vne solitude, ie leur laisse la liberté d'agir selon leur fantaisie: & Dieu veuille, que la renommée ne m'apprenne rien à leur desavantage. Je feray bien aise que leur conduite fasse voir, que celle que i'ay eue de Theodose, n'a pas mal reüssi: & que le choix que i'ay fait d'Athenais, n'a pas esté mauuais. Cependant Flavian, faictes s'il est possible, que l'Empereur sçache, que ie quitte sans murmurer, la part qu'il m'auoit donnée à la Domination: que ne l'ayant prise, que pour son soulagement & pour sa gloire, ie m'en

démets volontiers, aussi tost que ie sçay qu'il ne l'a plus agreable. Mais qu'il se souuienne, qu'en m'esloignant de luy laisse la paix par tout son Empire; que tous ses sujets l'aiment; que tous ses voisins le craignent; que l'abondance est dans toutes ses villes; que la vertu se fait voir dans toutes les Familles particulieres; que le vice n'y paroist presques plus; que sa Court (excepté Crisaphius) n'a point de Flateurs; que le peuple est sans insolence; que les Grands sont sans orgueil; & que la pieté regne, dans tous les Temples de son Empire. Qu'il se souuienne, venerable Flavian, que cette grande vertu (si ie l'ose dire,) a passé de mon cœur dans le sien; & du sien, dans celuy de tous ses sujets; afin que ma memoire ne luy soit pas fascheuse: & afin aussi, que si par hazard il arriue qu'il me r'apelle vn iour, comme il ar'apellé Athenais; il puisse voir, si le gouuernement sera lors, en l'estat que ie le laisse au iourd'huy. Pour l'Imperatrice, ie feray bien aise qu'elle sçache, qu'encore que ien'aye pas fait vne estude particuliere de la Philosophie; qu'encore que ie fois

d'une naissance à exiler les autres, & non pas à estre exilée; qu'encore que j'aye quelque part au Throsne, qu'elle occupe aujour-d'huy tout entier; ie ne laisse pas dis-ie, de souffrir mon exil, & de quitter ce Throsne avec plus de moderation, qu'elle n'en tesmoigna, à receuoir la Couronne que ie luy donné. Veuille le Ciel, que ie sçache mieux vser de ma disgrace, qu'elle n'a fait de sa bonne Fortune: & pour conclusion de ce discours, souuenez-vous mon Pere, vous qui auez gouverné ma conscience, tant que j'ay gouverné l'Empire; que ie ne me suis iamais proposée autre chose en ma vie, que de faire toujours ce que j'ay deu; & ce que j'ay creu le plus glorieux & le plus iuste. la veritable prudence, consiste à bien vser des éuenemens qui nous arriuent: il ne faut pas s'attacher scrupuleusement à vne vertu: il les faut pratiquer toutes, selon les diuerses occasions. Il est des temps où l'humilité ne seroit pas louable; & où la grandeur de courage est plus necessaire: & d'autres aussi, où la dissimulation est sagesse: & où la franchise seroit criminelle. Il faut

ſçauoir changer quand il en eſt ſaiſon, ſans changer pourtant iamais, la reſolution de faire ce que l'on doit. Si vn Prince à qui i'aurois fait vne guerre iuſte, me faisoit ſon eſclaue par le fort des armes; ie ne le regarderois plus lors comme mon ennemy, mais comme mon Maistre. Je luy ferois fidelle en cét eſtat-la; & renoüerois les chaines qu'il me feroit porter, ſi elles ſe rompoient d'elles-mesmes; puis que ie ne les pourrois briser ſans crime. C'eſt par cette meſme raiſon, ſage Flauian; & par cette meſme vertu; que ſans faire de Brigues dans l'Empire; ſans faire ſouſleuer le peuple en ma faueur; & ſans faire ſouuenir les Eccleſiaſtiques, que i'ay plus d'vne fois deſtruit l'heresie, & ſouſtenu leurs Autels; que ſans faire diſ-ie toutes ces choſes; ie me reſouds apres auoir ſçeu regner, aſſez ſouuerainement; d'obeir avec autant de ſouſmiſſion d'eſprit, que i'ay eu de grandeur de courage, en commandant à la moitié du Monde; depuis l'âge de quinze ans, iuſques à auourd'huy.

EFFECT DE CETTE HARANGVE.

 *Et discours qui fut r'aporté à Theodose, eut son effect en son temps, aussi bien que l'auoit eu, celuy de l'Imperatrice: Et comme les choses ne prospererent guere, sous l'administratiõ d'Athenais; Pulcheria fut r'apellée quatre ans apres au Gouvernement; qu'elle posseda avecques beaucoup de gloire iusques à sa mort: apres auoir fait trancher la teste à Crisaphius. Et la belle Et sçauante Athenais, ennuyée des changemens de la Cour, s'en retourna d'elle-mesme*

288: PVECH. AV PATR. DE CONST.
*en la Palestine : ou elle vescu & finit , avec
une Saincteté merueilleuse.*



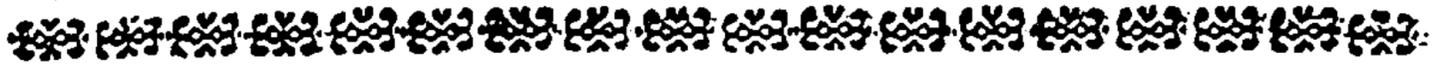
CALPHVRNIE

CALPHURNIE

A

LEPIDE

QUINZIESME HARANGVE.



ARGUMENT.

Tous les Siecles, toutes les Nations, & presques tous les hommes, ont fait l'Eloge de Cesar; mais aucun que ie sçache, n'a fait son Apologie. Ils ont tous creu, qu'il estoit plus aisé de louer sa valeur, que de iustifier ses intentions: & que ses guerres estoient plus glorieuses que leur cause. Tous ont creu, qu'il estoit grand Capitaine; mais tous n'ont pas creu, qu'il estoit bon Citoyen. Ceux qui l'ont nommé le Pere des Soldats, l'ont aussi nommé le Tyran de Rome: & presques tous ont pensé qu'il aspiroit, à la Souueraine Puissance. Cependant il est certain, qu'à bien considerer les choses, il paroist plustost innocent, qu'il ne paroist criminel: & ie m'assure que si vous escoutez ses raisons, dans la bouche de Calphurnie, vous ne le condamnerez pas. Comme nostre Nation fut vaincüe par luy, il me semble qu'il importe à nostre gloire, que nostre vainqueur soit sans tache: & ie pense defendre l'honneur de la France, en defendant l'Illustre Cesar. Il a parlé si dignement des Gaulois en ses Commentaires, qu'il est iuste que les Gaulois parlent pour luy: & ie ne sçauois souffrir que l'on die, que nous auons suiuy le Char d'un Tyran. Escoutez donc ce que va dire sa femme, qui sçauoit ses intentions, & qui va vous les faire sçavoir.



*Quand du premier Cesar, elle gagna le cœur,
L'esclat de ses vertus, aquit vn nouveau lustre:
Et quiconque vainquit, cét Illustre vainqueur,
Ne scauroit manquer d'estre Illustre.*

CALPHVRNIE

A

LEPIDE.

 Esar est vangé Lepide; le dernier de ses bourreaux a perdu la vie; & tous les Romains ont vn maistre. Ils donnent eux-mesmes à Auguste, la Souueraine puissance, qu'ils eussent refusée au Grand

Oo ij

Cesar, s'il eust esté capable de la demander & pour punition de leur crime, ils forgent de leurs propres mains, des chaines que non seulement ils doivent porter; mais qui par droit de succession, passeront iusques à leurs nepueux. Ouy Lepide, les Romains pour auoir iniustement accusé Cesar, de vouloir estre leur Tyran, esprouueront si ie ne me trompe, tout ce que la plus cruelle Tyrannie peut faire esprouuer. Nous voyõs desia qu'Auguste n'a point d'Enfans, & que Tibere a des inclinations, à commencer bien-tost ce que ie dis. Et puis, la connoissance que i'ay de l'innocence du premier des Cefars, me fait presque voir avecques certitude, les malheurs qui doiuent accabler Rome. Les Dieux sont trop iustes, pour ne chastier pas avecques rigueur, ceux qui ont massacré le Pere de la Patrie, & le Protecteur de la liberté. Ouy Lepide, le Grand Cesar meritoit veritablement ces deux glorieux tiltres: & ne meritoit point du tout, le traitement qu'il a receu. Certes ie m'estonne que les Romains ayent si mal expliqué ses intentions, puis que toute sa

vie a fait voir, qu'il aimoit la liberté: & que mesme les plus grands crimes dont on l'accuse, sont vn effect de la forte passion, qu'il auoit de la conseruer. Vous sçauiez Lepide, que dés ses plus tendres années, il tesmoigna estre ennemy de Silla, & par cōsequent de la Tyrannie. Il fut regardé en ce temps-la, comme vn Citoyen trop passionné pour la liberté; & il fut contraint de se cacher, & mesme de se retirer de Rome, pour éuiter les embusches, que l'on dressoit à sa vie. Depuis cela, il accusa Dolabella, & le poursuivit avec ardeur, pour auoir trop souuerainement agy, au Gouuernement de sa Province: & par cette action fit assez connoistre, qu'il n'aproueroit pas en luy, ce qu'il condamnoit aux autres. En effect, tant qu'il fut Preteur, il n'arriua nul desordre en la chose Publique: quoy que ce fust le temps, où il deuoit plustost faire paroistre, ses mauuaises intentions: puis que cette charge estoit la plus importante, qu'il eust encore possédée. Cependant il n'en abusa point: il fit toutes les choses avec prudence, & avec moderation: Et ses ennemis mesme, n'ont

pû luy rien reprocher en cette rencontre. Aussi, à parler raisonnablement des choses, Cesar n'a iamais rien fait, qu'agrandir la puissance Romaine, en luy faisant tous les iours de nouvelles conquestes; que hazarder sa vie en mille occasions differentes; & que s'opposer genereusement, à tous les Tyrans qui ont voulu vsurper la domination. Il n'a point regardé s'ils estoient ses parents ou ses alliez: & dès qu'il s'est agy du bien public, il n'a plus consideré ses interests particuliers. En verité Lepide, toutes les fois que ie me souviens, de ce que Cesar a fait pour les Romains, & de ce grand nombre de victoires qu'il a remportées, ou contre leurs ennemis, ou contre leurs Tyrans; ie croy d'abord; que ma memoire me trompe: & qu'elle me presente tout à la fois, toutes les belles choses qui se sont faites, depuis le commencement des siecles. Ie ne puis dis-je penser, qu'une mesme personne, ait tant entrepris de choses; ait tant acheué de glorieux desseins; ait tant fait de conquestes; ait tant donné de Batailles; ait tant hazardé sa vie; ait tant eschapé de perils; &

qu'elle n'ait pas vescu plus long-temps que les autres. Cependant vous sçauvez Lepide, que Cesar a fait plus que ie ne dis, quoy qu'il n'ait vescu que cinquante-six ans : & pour repasser seulement vne partie de ses victoires, & des belles choses qu'il a faites, auant que d'entreprendre de le iustifier; fouuenez-vous de ce qu'il fit en Espagne. Il subiuga les Callaeciens, & les Lusitaniens iusques à l'Ocean, où les Romains n'auoient iamais esté. La conqueste des Gaules comme vous le sçauvez, a immortalisé sa gloire : car en moins de dix ans, il y prit ou par composition ou par assaut, plus de huiët cens villes; surmonta trois cens Nations différentes; & ayant veu deuant luy en bataille rangée, plus de trois millions d'hommes armez en plusieurs rencontres; il en tua plus d'un million, & en prit bien autant de prisonniers. (O Cesar, ô Illustre vainqueur, faut-il que le poignard d'un traistre, & d'un ingrat, vous ait fait perdre la vie!) mais ie ne suis pas encor, à la dernière de ses victoires: cette fameuse bataille qu'il donna sur les bords du Rhein à Ariouistus, & où il mourut plus

de quatre-vingts mille hommes , fait assez voir , que les vainqueurs ne sont jamais las. Au reste , Cesar n'a pas toujours vaincu avec facilité: il a veu quelques-fois la victoire, voller sur le camp de ses ennemis , & la Renommée estre toute preste , de publier sa defaite: mais sa seule valeur les a toujours forcées , de reuenir de son party. L'aduan-ture des Neruiens , fait assez voir ce que ie dis: tous les Romains estoient deffaits; & peu s'en falloit, que les autres ne fussent Maistres du champ de bataille, lors que Cesar se ietta seul, au milieu des ennemis, l'espée à la main, & vn bouclier au bras gauche: & par cette action digne de Cesar, il merita de vaincre ceux , qui auoient presque desia vaincu les siens. Depuis cela , il passa le premier le Rhein; il fut le premier qui nauigea sur l'O-céan Occidental avec vne armée; il conquesta l'Angleterre , que l'on ne croyoit pas mesme, qui fust en l'estre des choses: & porta les armes & la gloire de Rome , en des lieux, où le nom des Romains n'auoit jamais esté. La fameuse prise d'Alexia , n'est pas vne des moindres actions de Cesar: il se vid
en

en teste vne Armée de trois cens mille hommes, pour luy faire leuer le siege: mais comme il auoit autant de prudence que de cœur, il partagea son Armée, & agit avec tant d'adresse, que ceux qui demcurerent deuant Alexiã, ne sçeuert point qu'il venoit vn puissant secours à cette ville. Ils ne sçeuert point dis-ie, qu'ils estoient enfermez entre de puissants ennemis, iusques à tant que Cesar les eut defaits: & que Vercingentorix qui estoit dans cette place, se fut rendu à cét Illustre vainqueur. Ha certes apres cela, iene doute point que l'Histoire ne die vn iour; qu'il a surmonté tous les autres Heros: Ouy Lepide, qui luy voudra comparer, les grandes qualitez des plus Illustres, trouuera qu'il les a surpassés. Les Fabiens, les Scipions, les Metelles, & ceux mesme de son temps, comme Silla, Marius, les deux Luculles, & Pompée, sont ses inferieurs en toutes choses. Il surmonte l'vn, par la difficulté des pays qu'il a conquestez: le second, par l'estenduë des Nations, qu'il a mises sous la Domination Romaine: le troisieme, par la multitude des ennemis qu'il a defaits:

l'autre, par la fierté des peuples auxquels il eut affaire, & qu'il luy falut vaincre, & enseigner tout ensemble: l'autre, en douceur, en clemence, & en humanité, enuers ceux qu'il auoit vaincus: le dernier, en magnificence, & en liberalité, enuers ceux qui combattoient sous-luy: & tous ensemble, en nombre de batailles qu'il a gagnées; en nombre d'ennemis qu'il a defaits; & en nombre de vertus qu'il a pratiquées. Voila Lepide, les victoires que les Romains ne peuuent disputer à Cesar. Ils luy doiuent tout le sang qu'il a respandu, en tant de rencontres où il s'est trouué. C'est pour eux qu'il a combattu; c'est pour eux qu'il a hazardé sa vie; c'est pour eux qu'il a vaincu; c'est pour eux qu'il a conquesté tant de pays: & il ne se trouue personne, qui iusques au passage de ce fameux ruisseau, que Cesar trauersa pour venir à Rome, ou pour mieux dire, pour venir contre le Tyran de Rome; il ne se trouue dis-ie personne, qui ne tombe d'accord, que la Republique deuoit beaucoup à Cesar. Or Lepide, ie pretends vous monstrier auourd'huy que les autres victoires que Cesar a

remportées, font celles dont les Romains luy font les plus obligez. Je pretends vous faire voir, que Cesar n'a iamaïs plus fortement tesmoigné, la passion qu'il auoit pour la liberté, & la haine qu'il auoit pour la Tyrannie; que lors qu'il a combatu, & qu'il a vaincu Pompée. Mais pour reprendre les choses en leur source, il faut accuser Pompée, pour iustifier Cesar: & faire voir, que comme l'vn a tousiours tesmoigné estre protecteur de la liberté, l'autre a tousiours fait paroistre, qu'il aspiroit à la Tyrannie. Tout le monde a sçeu, que Pompée fit tant de choses, pour vsurper la domination, que pour empescher qu'il n'entreprist dauantage, on fut contraint de le declarer seul Consul: & les Romains aimerent mieux en cette occasion, satisfaire sa vanité en quelque sorte, que de s'y opposer directement. Pour Cesar, ils n'en vserēt pas ainsi: car bien loing de luy accorder de nouveaux honneurs, ils luy refuserent avec outrage, les choses iustes qu'il demandoit. Lentulus Partisan de Pompée, chassa honteusement Anthoine & Curion, qui furent contraints de se def-

guiser en esclaves, pour retourner en sécurité deuers Cesar: & tout cela Lepide, parce que Cesar auoit demandé par eux, la continuation du Gouvernement des Gaules qu'il auoit conquestées. L'iniuste refus qu'on luy en fit, ne le porta pourtant point à d'iniustes desseins: il connut en cette occasion, que Pompée ne demandoit son retour à Rome que pour le perdre; que Pompée le regardoit comme son ennemy; & comme le seul obstacle qui pouuoit l'empescher d'arriuer, à la souveraine puissance, où il pretendoit depuis si long-temps. Cesar voulut donc songer tout à la fois, à sa conseruation particuliere, & au bien public: il voulut desarmer son ennemy & l'ennemy de Rome, & se desarmer luy-mesme. Il fit donc dire au Senat, pour faire voir la pureté de ses intentions, qu'il estoit tout prest de quitter le Gouvernement des Gaules, qui luy auoit tant de fois fait exposer sa vie; qu'il estoit tout prest de mettre les armes bas; qu'il estoit tout prest de venir rēdre cōte de ses actions; qu'il estoit tout prest de renoncer absolument, à toutes sortes d'autorité; pourueu

que Pompée mist les armes bas aussi bien que luy ; & qu'ils vescuissent tous deux en personnes priuées. Il me semble que ces propositions n'estoient pas Tyranniques: les Tyrans nes'exposent iamais à de semblables choses : & la procedure de Pompée , a bien fait voir ce que ie dis. Si Cesar luy eust proposé , de partager la souueraine puissance avec luy , il l'auroit peut-estre escouté plus fauorablement : mais parce qu'il vouloit le mettre en estat, de ne pouuoir plus aspirer à la Tyrannie , il ne pût souffrir vne proposition si iuste; il fit des Brigues pour empêcher , que le Senat ne se portast à la raison; & pour lasser entierement la patience de Cesar , il fit comme ie vous l'ay desia dit, & comme vous le sçauiez , que l'on chassa ceux qu'il auoit enuoyez avec ignominie. On le traita d'ennemy du bien public: & Pompée qui ne cherchoit qu'à broüiller les choses pour perdre Cesar, & profiter des malheurs d'autruy ; aima mieux ruiner sa Patrie, que changer ses mauuais desseins. Tous les Senateurs trouuoient les propositions de Cesar equitables: car il leur faisoit remon-

strer, que s'ils vouloient qu'il quitast les armes, & que Pompée ne les quitast point; c'estoit luy donner moyen, d'arriuer à la Monarchie: mais que demandant qu'il fust ordonné, qu'ils les quittassent tous deux; c'estoit demander vne chose; esgalement vtile à tout le Monde, & qui ne deuoit point fascher Pompée, s'il estoit vray qu'il n'eust point de mauuaises intentions. Scipion son beau-Pere, & Marcellus son Amy, n'auoiēt garde d'y consentir: aussi furent-ils presque les seuls, qui empeschèrent que Cesar n'obtint ce qu'il demandoit: & ils parlerent si hautement pour l'interest de Pompée, que le Senat n'ayant rien pū resoudre, l'on ordonna vn deuil public, pour cette dissension particuliere. Cesar ne se laissa pourtant point: il escriuit encor deux fois; il fit deux fois des propositions equitables; & toutes les deux fois, la Brigade de Pompée fut la plus forte. Au reste, ie ne sçay pas comme l'on pouuoit accuser Cesar, de songer à vsurper la souueraine Puissance: puis que quelque temps auparauant les dernieres iniures qu'on luy auoit faites, Pompée luy

ayant enuoyé redemander, quelques troupes qu'il luy auoit baillées; Cesar les luy renuoya fans s'en faire presser: tesmoignant assez par cette action, qu'il ne craignoit pas d'affoiblir ses forces, ny d'augmenter celles de ses ennemis: & faisant voir par consequent, qu'il n'auoit point de desseins cachez. Et puis, où sont les grands preparatifs de guerre que Cesar auoit faits, pour vne si grande entreprise? où sont les intelligences qu'il auoit pratiquées dans Rome, où dans les autres villes? où sont ces grandes Armées, où ce grand nombre de machines, pour les batailles qu'il deuoit donner; où pour les sieges qu'il deuoit faire? non Lepide; Cesar n'auoit rien de toutes ces choses: & lors que Curion & Anthoine arriuerēt auprès de luy desguizez en esclaves; qu'ils luy apprirent l'indigne traitement qu'il auoit receu en leur personne; & les mauuais desseins que Pompée auoit, & contre la sienne; & contre la Republique; il n'auoit auprès de luy, que cinq mille hommes d'Infanterie & trois cents Cheuaux. Vous semble-t'il Lepide, que ces Troupes fussent

propres, pour vn dessein de cette importance: si Cesar eust eu cette intention, il auroit sans doute leué vne plus puissante Armée; il auroit trouué des pretextes pour cela; & il estoit trop prudent, pour auoir entrepris vne semblable chose, sans auoir cherché des long-temps auparauant, les moyens de la faire reüssir. Cene fut donc point vn dessein premedité, qui luy fit passer ce ruisseau, qu'il a rendu si fameux par son passage: ce fut tout ensemble vn sentiment de colere, de honte, & de despit: avec vn desir ardent de se vanger de son ennemy, & de destruire vn homme, qui non seulement vouloit le destruire, mais destruire encor la Republique. Il partit donc sans premeditation aucune: & l'equité du Ciel cōduisant tous ses desseins, il se rendit Maistre de l'Italie en soixante iours, sans auoir respandu le sang de ses Citoyens. Quant à Pompée, il parut bien dans sa conduite, que le remords de sa conscience, luy fit perdre le bon sens: ce ne fut plus ce Grand Pompée, qui lors qu'il n'auoit eu que de legitimes desseins, & qu'il auoit seruy la Republique, auoit tesmoigné
tant

tant de prudence & tant de cœur. Il perdit l'un & l'autre en cette rencontre: car quoy qu'il eust beaucoup plus de gens de Guerre que Cesar, & qu'il eust l'advantage d'estre dans Rome; il ne sceut pourtāt pas plustost, qu'il auoit passé le Rubicon, qu'il s'enfuit en tumulte: sans donner mesme le loisir, de faire des sacrifices aux Dieux, pour apaiser cēt Orage. Mais la connoissance qu'il auoit de ses mauuais desseins, faisoit qu'il croyoit sans doute, qu'ils neluy feroient pas fauorables: aussi se trouua-t'il plusieurs personnes, qui dans vn trouble si grand, perdirent le respect qu'on luy auoit tousiours porté. On se souuint en cette occasion, qu'autrefois on luy auoit entendu dire, *qu'en frappant du pied contre la terre, il en feroit sortir des Soldats.* Cette façon de parler, qui sentoit la Tyrannie, luy fut reprochée: & vn des Principaux de Rome, voyant son estonnement, luy dit avec beaucoup de hardiesse, *frappe maintenant la terre, pour accroistre ton Armée, & pour t'opposer à Cesar.* On luy reprocha aussi, son ambition & son iniustice: & les choses que l'on dit contre luy

en cette rēcontre, font assez voir que Pompée estoit le Tyran, & que Cesar estoit le protecteur. En effect, il ne fut pas plustost à Rome, qu'il traita humainement tous les Senateurs: il les pria avec douceur, de vouloir pacifier les choses: & leur proposa encor vne fois des articles de Paix, tres-iustes, & tres raisonnables, afin de les faire agréer à Pompée. Mais comme ils sçauoient sans doute, que Pompée vouloit estre tout où rien; ils ne le firent point, & s'en excuserent enuers Cesar. Or Lepide, quand cēt Illustre Heros fut crée Dictateur, donna-t'il quelques marques, qu'il auoit dessein d'aspirer à la Tyrannie? nullement; il r'apela les bannis; remit en honneur les enfans de ceux qui auoient esté pros crits du temps de Silla qui estoit Tyran; & onze iours apres, se démit volontairement de la Dictature, se contentant du Consulat, avec Seruilius Isauricus. Apres cela Lepide, dira-t'ō que Cesar estoit vn Tyran, & que Pompée estoit le defenseur de la liberté? Mais acheurons de repasser son Illustre vie en peu de paroles, pour auoir plus de loisir de plaindre sa mort. Vous

vous fouuenez fans doute , de tous les artifices dont Pompée se seruit , pour éuiter de combattre Cefar , & tirer les choses en longueur : & certes ils furent si visibles , & son ambition fut si connue , que ses soldats mesme disoient hautement , qu'il ne faisoit durer la Guerre , que pour faire durer son autorité. En effect, il scauoit que vainqueur ou vaincu , il faudroit quitter la puissance Souueraine, ou leuer tout à fait le masque, qui le cachoit à vne partie des Romains. Pour Cefar , qui se confioit en l'equité de sa cause , & en celle des Dieux, il cherchoit son ennemy ; il ne craignoit point de l'attaquer & de le combattre ; il n'auoit rien en son cœur, qui luy reprochast de crime ; il scauoit qu'il vāgeoit Rome en se vangeant ; & qu'en se deliurant de son aduersaire, il deliureroit Rome d'un Tyran. L'esperance qu'il auoit au Ciel ne fut pas trompée : il gagna la bataille , & Pompée la perdit. Cét homme qui auoit tant esté fauorisé de la Fortune , tant qu'il auoit esté innocent , en fut abandonné dès qu'il fut criminel. Il ne sceut plus ny combattre ny vaincre ; & ne sceut pas mesme

estre vaincu en homme de cœur. Aussi-tost que les siens eurent du pire en la bataille de Pharfale, au lieu de les animer par s^{on} exemple, il s'en alla dans sa Tente, sans sçavoir presque ce qu'il disoit: & comme il sçeut que les choses alloient tousiours plus mal pour luy; que ses retranchemens estoient forcez; & que Cesar s'aprochoit; *quoy* (dit-il *tout effrayé*) *iusques dans nostre Camp!* & apres auoir parlé de cette sorte, il s'enfuit vne seconde fois, & abandonna tous ceux qui restoient de son party. Il luy eust pourtant ce me semble esté plus glorieux, de mourir par les Armes de Cesar, que del'Espée du Traistre Septimius, qui auoit autrefois commandé sous luy: mais comme ce grand homme auoit dans le cœur, la haine, le remords, le repentir, la honte d'estre vaincu, & l'ambition; il ne faut pas s'estonner, si perdant l'esperance de Regner, il perdit enfin la raison. Mais apres auoir veu que Cesar sçauoit l'Art de vaincre, voyons ie vous prie Lepide, s'il sçauoit bien vser de la victoire; s'il fut inhumain ou clement; s'il fut iuste ou rigoureux; s'il fut Tyran, ou s'il

fut Citoyen Romain. Aussi-tost que le Champ de Bataille luy fut demeuré, & que l'ardeur qu'il auoit eüe a combatre se fut allentie; comme il vid à l'entour deluy, ce grand nōbre de soldats morts qui l'environnoient, il versa autant de larmes, qu'il leur auoit fait verser de sang. *O Dieux (s'escria-t'il en pleurant,) Vous sçavez qu'ils l'ont ainsi voulu, & qu'ils m'ont contraint d'estre leur vainqueur ! car Cesar apres auoir r'emporté tant d'Illustres victoires, eust sans doute esté blasmé, s'il eust abandonné son Armée. Tout autre vainqueur que Cesar, eust versé des larmes de ioye, apres auoir gagné la bataille : mais pour luy, il ne pouuoit se resioüir de sa victoire, parce qu'elle auoit cousté la vie, à quelques-vns de ses Citoyens. Croyez-moy Lepide, les Tyrans ne pleurent point leurs ennemis : & la clemence & la pitié, font des sentimens qu'il ne connoissent gueres. Cependant vous sçavez, que Cesar pardōna presques à tous les siēs: il eut mesme vn soin particulier, de faire chercher ce perfide; qui depuis luy a fait perdre la vie: & le Traistre Brutus s'estant venu rendre à luy, il le*

traita comme s'il eust esté son fils. Helas il me semble que ie voy mon cher Cesar, aller de rang en rang demander aux siens, des nouvelles de Brutus ; regarder parmy les morts, s'il n'y estoit point en estat d'estre encor secouru ; & faire toutes choses possibles pour sauuer celuy, qui par vne ingratitude effroyable, luy a mis vn poignard dans le sein. O Dieux, est-il possible, que Cesar ait pû si mal choisir ! qu'entre tous les Romains, il ait plus aymé son meurtrier qu'aucun autre ! & que les Dieux qui ont tesmoigné auoir vn soin si particulier de sa vie, ne l'ayēt pas aduerty, que celuy qu'il aimoit plus que tous les hommes, seroit enuers luy, le plus cruel de tous les hommes ! mais il n'est pas encore temps, de parler de l'ingratitude de Brutus : la clemence & la bonté de Cesar, me fournissent vne trop belle matiere, pour l'abandonner si tost : & pour faire voir le crime de ses assassins aussi grand qu'il est, il faut faire paroistre ses vertus, avec tout l'esclat qu'elles auoient. Les Tyrans ont quelques-fois mis la teste de leurs ennemis à prix ; ils ont promis vne abolition de toutes sortes

de crimes, à ceux qui les leur aporteroient; & quand on les a quelquesfois satisfaits, ils ont regardé ce funeste present avec ioye. Mais pour Cesar, il n'en vfa pas ainsi: il ne voulut point voir celle de Pompée; il pleura avec amertume; il traita ignominieusement, celuy qui la luy presenta; & le mit en necessité, d'auoir recours à la fuite pour sauuer sa vie. Pour moy, ie trouue cette action plus glorieuse pour Cesar, que d'auoir vaincu Pompée: car il n'estoit pas seul à combattre, mais il estoit seul à pleurer son ennemy. Au reste, il tesmoigna bien, qu'il n'auoit pas tant regardé Pompée, comme le sien particulier, que comme celuy de la Republique: car non seulement il pardonna à tous ceux de son party qui se voulurent rendre; mais il prit vn soin particulier, de tous les amis de Pompée: & fit voir par là, qu'il ne haïssoit pas sa personne, mais qu'il auoit seulement voulu destruire, ses iniustes & pernicious desseins. Vn autre que Cesar apres auoir vaincu, auroit songé à sa feureté: en auroit banny quelques-vns; en auroit fait mourir d'autres; & se seroit défié de tout

le reste : mais pour luy , il ne songea qu'à recueillir les debris , du naufrage de Pompée. L'on eust dit que c'eust esté son Armée qui auoit esté defaite : & qu'il demeueroit en ce lieu-la pour r'allier ses Troupes ; tant il tesmoignoit de douceur & de bonté , à ceux qui venoient se mettre sous ses Enseignes. Aussi escriuit-il a Rome , *que le plus doux fruit qu'il receuoit de la victoire , estoit qu'il sauoit tous les iours la vie , à quelques-uns de ses Citoyens.* O Lepide , les Tyrans ne parlent point ainsi ! Au reste , pour monstrier la droiture de ses intentions , & faire voir que sa victoire n'auoit pas esté vn caprice de la Fortune , mais vn effect de la volonté des Dieux ; il ne cessa pas d'estre heureux , dans les autres choses qu'il entreprit. La Guerre d'Egypte , & celle d'Armenie , d'où il escriuit à Rome , *qu'il estoit venu , qu'il auoit veu , & qu'il auoit vaincu ;* fait assez voir ce que iedis. Depuis cela , en vne seule iournée , il se rendit Maistre de trois Camps ; tua cinquante mille hommes ; & ne perdit que cinquante soldats. A vostre aduis Lepide , estoit - ce le bras de Cesar qui combattoit ainsi,

ainsi, ou plustost si ce n'estoit pas celuy des Dieux? cette Illustre victoire, ne le rendit point plus inexorable que les autres: car comme on luy eut dit, que Caton s'estoit tué de sa propre main, *ô Caton! s'escria-t'il; que ie porte envie à ta mort, puis que tu m'as enuié, la gloire de te sauuer la vie!* on dira peut-estre, que si Caton eust vescu, Cefar n'eust pas fait ce qu'il disoit: mais il est aisé de s'imaginer, que celuy qui auoit pardonné à Brutus & à Ciceron, qui auoient porté les armes contre luy; auroit aussi pardonné à Caton. Mais Lepide, ie ne veux point que l'on iuge de Cefar, par la connoissance que i'en auois; ie ne veux point que l'on iuge de Cefar, par ce qu'en disent ses amis; mais ie veux seulement que l'on en iuge, par les honneurs que luy ont rendu tous les Romains, & durant sa vie, & apres sa mort. Et certes ce ne fut pas sans raison, que l'on bastit vn Temple de la clemence, pour reconnoistre la sienne: puis qu'il ne fut iamais vn vainqueur, qui sceust si parfaitement pratiquer cette vertu. Mais dittes-moy de grace Lepide, comment il est possible, que ces mesmes

Romains, qui depuis la fin de la guerre, ne peuuent reprocher à Cesar, nul acte de Souuerain ; comment est-il dis-ie possible, que ces mesmes hommes, qui bastirent ce Temple de la clemēce, par la connoissance qu'ils auoient de sa bonté ; ayent pû l'apeller Tyrant ? On pourroit trouuer dans l'Histoire, qu'autrefois on a esleué des Arcs de Triomphe à des Tyrans ; que par leurs ordres, & par leur violence, on a mis leurs Statuēs iufques sur les autels : mais que par vne volontaire recōnoissance, l'on aye basty des Temples à leur gloire, & des Temples de la clemence ; c'est ce que l'on ne trouuera point en tous les siecles, & ce que l'on ne trouue point en Cesar : car enfin il n'estoit point Tyrant, & il meritoit sans doute, plus qu'on ne luy a rendu. Ne vous souuient-il point Lepide, de ce iour, où il fit redresser les Statuēs de Pompée, & où Ciceron dit *qu'en les relevant, il auoit assuré les siennes* ? cette action fut lors trouuée, aussi belle qu'elle l'estoit : tous les Romains ne parloient d'autre chose : & tomboient tous d'accord, que Cesar estoit le plus grand, & le plus Illustre de tous

les Heros. Et certes en cette occasion, Cesar paroiffoit auffi equitable que genereux: car comme ces Statuës , auoient esté eleuées à Pompée, dans le temps qu'il seruoit la Republique; il ne voulut pas qu'on luy ostant vne marque d'honneur, qu'il auoit effectiuement meritée. Au reste, les Tyrans ne font iamais en assurance: ils craignent toutes choses, & ne se fient à personne: ils se iugent eux-mesmes, dignes d'une mort violente: & par les soins qu'ils aportent à l'éuiter, ils font connoistre, qu'ils sçauent qu'ils la meritent. Mais pour Cesar, comme il se fioit en son innocence, il se fioit aussi à tout le monde: car il mit Brutus & Cassie en autorité en les faisant Preteurs, & ne voulut aportier nul soin à sa feureté. Hé plust au Ciel, qu'il eust suiuy le conseil de ses amis en cette occasion! mais il estoit trop genereux, pour estre capable de cette sorte de prudence, qui ressemble si fort à la crainte, qu'elle produit bien souuent les mesmes effects. Et puis, il croyoit qu'en faisant connoistre aux Romains, la sincerité de ses intentions, il n'auroit point besoin d'autre

preuoyance pour sa seureté. Il ne perdit donc pas vne seule occasion de leur tesmoigner, qu'il préféreroit la qualité de Citoyen Romain à toute autre: car comme vous sçauiez, vn iour qu'il reuenoit d'Albe, quelques-vns en le saluant, l'apellerent Roy; mais il leur respondit, *qu'il s'apelloit Cesar, & non pas Roy.* Ouy Cesar vous auiez raison de preferer ce nom à celuy de Roy: vous l'auiez rendu si Illustre, que vous ne le pouuez quitter sans perdre au change: il falloit apres auoir vescu en Cesar, mourir en Cesar. Vous vous souuenez encor Lepide, que quand le Senat luy decerna de nouveaux honneurs, il dit avec vne moderation extrême, *que ces honneurs auoient plustost besoin d'estre retranchez, qu'augmentez:* & vous n'ignorez pas non plus, que lors qu'Anthoine par vn zele inconsideré, fut luy presenter le bandeau Royal, il le refusa par deux fois: & qu'il commanda qu'on le portast, à la Statuë de Iupiter: Comme voulant dire, que les Romains ne deuoient estre commandez, que par les Dieux seulement. Que pouuoit-il faire dauantage

en cette occasion , pour tesmoigner aux Romains , qu'il n'aspiroit point à la Tyrannie, que de refuser publiquement , la marque de la Royauté : vouloit-on qu'il fist mourir Anthoine pour ce crime ? non , il n'eust pas esté iuste : & celuy qui auoit pardonné cent crimes à ses ennemis , deuoit aussi pardonner , ce zele inconsideré à l'vn de ses amis. Je sçay bien que les Partisans de Pompée ont dit , que Cesar auoit contribué , à quelques honneurs excessifs qu'on luy auoit rendus , afin d'essayer la volonté du peuple : mais sçachez Lepide , que s'il y eust contribué , c'eust esté avec dessein de les refuser , pour iustifier ses intentions. Ha Lepide , à parler veritablement des choses , les amis , les flatteurs , & les ennemis de Cesar , sont ceux qui tous ensemble , l'ont accablé avec les Couronnes de fleurs , qu'ils ont iettées sur luy. Les premiers , par vn excés d'affection ; les autres , par le desir de plaire & de s'agrandir ; & les autres , par le dessein de donner vn pretexte au peuple , de murmurer contre Cesar : & quelque couleur , à la meschanceté qu'ils tramoient contre luy. Mais

dittes-moy Lepide, que pouuoit faire Cesar autre chose, que refuser les honneurs qu'on luy offroit? Aureste, si Cesar eust voulu estre Roy, il ne luy eust pas esté impossible: le mesme bras qui luy auoit fait Conquerter tant de Pays, & r'emporter tant de victoires, luy auroit assuré l'Empire. Il estoit trop bien instruit des choses du mōde, pour croire que par la douceur, & par le suffrage de tous les Romains, il pūst arriuer au Trōne: il sçauoit sans doute, qu'on arrache les Couronnes, & qu'on ne les donne point: & s'il eust eu intention de se faire Roy, il auroit employé la force & non pas la douceur. La Gaule luy eustourny vne assez puissante Armée pour cela: & puis qu'avec cinq mille hommes de pied & trois cent Cheuaux, il auoit fait fuir Pompée, & s'estoit rendu Maistre de toute l'Italie; il ne luy eust pas esté plus difficile, apres la bataille de Pharsale, d'vsurper la Souueraine autorité. Les Gaulois l'auroient suiuy avec ioye, & seroient venus dans Rome, reprendre le Butin, que les legions Romaines, auoient autrefois pris sur eux. Enfin Lepide, il au-

roit agy en Tyran & en vsurpateur, & non pas en Citoyen. I'aduoüe bien que Cefar vouloit Regner, mais c'estoit dans le cœur des Romains, & non pas dans Rome: il leur faisoit tous les iours de nouvelles graces; il ne songeoit qu'à leur repos, à leur felicité, & à leur gloire: & dans le mesme temps qu'ils meditoient sa mort, il employoit tous ses soins, à les faire viure heureux. Fut-il iamais Lepide, vn Heros plus Illustre que Cefar? repassez toute sa vie avec soin, vous n'y trouuerez pas vne seule tache, & vous y trouuerez toutes les vertus avec esclat. Les victoires qu'il a remportées, n'ont pas esté de celles que la Fortune donne avecuglement, à ceux qui se confient absolument en elle: il les a gagnées, & par valeur, & par raison: & lors qu'il a donné quelque chose au hazard, c'estoit que la raison le vouloit ainsi. Cette fermeté d'Ame, qu'il a toujours tesmoignée, en tous les perils où il s'est: exposé pour la Republique, est vne chose incomprehensible: il a toujours veu d'vn mesme visage, la bonne & la mauuaïse Fortune: l'amour, la colere, la haine, la

vangeance , & l'ambition, ne l'ont iamais porté à aucune foiblesse : il a toujours esté Maître de ses passions, & ne s'est iamais laissé surmonter que par la clemence. Cependant il s'est trouué des hommes; il s'est trouué des Romains; qui ont esté assez meschās, pour regarder Cesar cōme vn Tyran. Mais non Lepide, la chose n'a pas esté entiere-ment ainsi : la haine particuliere, que Cassie portoit à Cesar, à cause qu'il auoit preferé Brutus à luy, en le designant Consul à son preiudice, fut ce qui fit la coniuration. Ce ne fut point pour auoir violé les loix Romaines; ce ne fut point pour auoir mal traité les Senateurs; ce ne fut point pour auoir fait mourir des Citoyens; ce fut seulement pour vanger Cassie. Mais si Cesar deuoit mourir, pour auoir preferé Brutus à Cassie, ce ne deuoit point estre Brutus, qui deuoit poignarder Cesar pour vanger Cassie, que Cesar n'auoit outragé, que pour obliger Brutus. Non Lepide, quand Cesar auroit esté ce qu'il n'estoit pas, ie veux dire le plus cruel Tyran qui fut iamais; l'espée de Brutus, ne deuoit point estre teinte de son sang.

sang : & ce deuoit estre le dernier de tous les Romains à l'abandonner, apres ce qu'il auoit fait pour luy. Hé qu'on ne me die point, que plus il paroist ingrat enuers Cesar, plus il paroist reconnoissant enuers sa Patrie : non Lepide, la Generosité ne scauroit compatir avec l'ingratitude : le vice & la vertu ne scauroient estre ensemble : & l'on ne peut estre tout à la fois ingrat & reconnoissant. Quiconque se laisse obliger, s'engage à la personne qui l'oblige : C'est pour cela, que ceux qui ont l'ame haute, ne reçoient iamais de bien-faits que de leurs amis : & dans le choix des deux, ils ayment mieux obliger leurs aduersaires, que non pas d'en estre obligez. Si Brutus ne pouuoit viure heureux, tant que Cesar seroit viuant, il falloit paroistre tousiours, sous les enseignes de ses ennemis ; il falloit refuser tous les honneurs que Cesar luy faisoit ; il falloit ne se venir pas rendre à luy ; & plustost que de receuoir la vie que Cesar luy donna, il falloit qu'il se tuaist de sa propre main, comme le genereux Caton. Mais apres auoir receu la vie de Cesar ; apres auoir accepté les premieres char-

ges de la Republique; apres que par vn sentiment de tendresse, Cesar l'a preferé à Cassie; qu'il se laisse persuader par Cassie de poignarder Cesar; c'est ce que ie ne puis comprendre; c'est ce qui ne peut estre approuvé d'aucune personne raisonnable; & c'est ce qui n'eust pu estre glorieux à Brutus, quand mesme Cesar eust esté Tyran. Cependant Lepide, ce fut cet ingrat, ce fut ce traistre, qui fut le chef de la conspiration, & qui luy donna le coup de la mort. Quoy Brutus! quoy cruel! vous pustes frapper celuy qui vous auoit sauué la vie! quoy Barbare, l'espée ne vous tomba point des mains, lors que l'Illustre & grand Cesar, vous voyant venir à luy comme les autres, cessa de se defendre; & vous dit mesme avec plus de tendresse que de colere, *Et toy aussi mon fils!* Quoy Tygre ces paroles ne toucherēt point vostre ame, & vous pustes frapper Cesar! ha non Brutus, si vous eussiez eu quelque raison, il falloit changer vn si mauuais dessein; il falloit combattre pour Cesar; luy rendre la vie qu'il vous auoit donnée; ou si vous ne le pouuiez pas, il falloit effacer vostre in-

gratitude par vostre sang, & vous tuer sur le corps de Cesar. Mais que fais-je Lepide! ie m'emporte dans ma douleur: cette funeste image de la mort de Cesar, irrite mon desplaisir & ma colere, toutes les fois qu'elle se presente à mon esprit: Et sans en auoir le dessein, ie change de discours & de suiet. Reuenons donc à ma premiere intention: & disons que quand l'innocence de Cesar. pourroit estre mise en doute, par les choses qu'il a faites durant sa vie, elle seroit pleinement iustificée, par celles qui sont arriuées à sa mort, & apres sa mort. Le soin extraordinaire que les Dieux prirent de l'aduertir du mal-heur qui luy deuoit arriuer, fait assez voir la pureté de son ame: tous ces signes qui apparurent au Ciel; ces victimes defectueuses; ces songes qui m'effrayerent; la main de ce soldat qui parut en feu; celuy qui luy marqua que les Ides de Mars luy seroient funestes; & toutes ces autres choses, qui penserent empescher l'effect de la conspiration; font assez connoistre que Cesar n'estoit pas vn homme ordinaire. Si la mort de Cesar eust esté vn bien pour la Republi-

que, les Dieux n'en auroient point donné tant de presages. Ils aduertissent des malheurs, afin que les hommes les esuintent : mais pour la felicité qu'ils leur enuoyent, rarement en donnent-ils tant de marques. On me dira peut-estre, que Brutus fut aussi aduerti de sa mort : Mais cét effroyable Phantome qui luy apparut par deux fois, luy fut plustost enuoyé pour son chastimēt, que pour luy donner moyen d'eschapper du mal-heur qui luy estoit preparé. Au reste, qui vidi jamais auoir de la veneration pour les Tyrans morts? Quand ils sont viuants on les craind, mais quand ils sont morts, on traisme leurs corps par les places publiques; on les deschire par morceaux; on change les loix qu'ils ont faites; on abat leurs Statues; leur memoire est en execration; & ceux qui les ont tuez, viuent en seureté & avec honneur. Mais pour Cesar, tout mort qu'il estoit, l'on auoit du respect pour luy; les endroits marquez de son sang estoient reuerez par les Romains, & sembloient estre sacrez. Sa Robe sanglante & toute percée des coups qu'il auoit receus, excita de la douleur, en

L'ame de tous les Citoyens : son Testament qui les enrichissoit tous, fut escouté comme celui du Pere de la Patrie : Le Peuple luy fit vn Bucher, plus glorieux pour sa memoire, que si on luy eust fait les plus superbes funerailles, dont les Roys soyent honnorez : puis que ce fut vn effect de son affection ; & que du mesme feu qui auoit consumé mon cher Cesar, il voulut embraser les maisons de ses meurtriers. Le Senat ne changea rien à toutes les ordonnances qu'il auoit faites ; on luy fit de nouveaux honneurs ; tous ses Affassins prirent la fuite ; & du consentement vniuersel, il fut mis au rang des Dieux. Qui vid iamais vn Tyran Deifié apres sa mort ? Alexandremesme, le plus grand Prince de toute l'Antiquité, ne passa pour fils de Iupiter, que durant sa vie : Et Cesar a cet aduanrage par dessus cet Illustre Heros, que ce que les amis d'Alexandre firent tant qu'il vescu, les tesmoins du merite de Cesar, l'ont fait apres qu'il a cessé de viure. Les Dieux mesmes apres auoir donné de finistres presages de sa mort, ont voulu encor tesmoigner, qu'elle les auoit infiniment ir-

ritez : cette effroyable Comete, qui parut sept iours durant apres sa perte, estoit des-ja vn signe, de la vangeance qu'ils en prendroient: Le Soleil mesme, qui fut vne année entiere, sans auoir sa chaleur & sa splendeur accoustumée, a fait connoistre à toute la Terre, qu'en perdant Cesar, la Republique auoit perdu son plus grand ornement & son plus beau lustre: & pour tesmoigner encore mieux son innocence, la vangeance du Ciel, a poursuiui opiniastrément iusques à la mort, tous ceux qui par leurs Conseils seulement, auoient contribué quelque chose, à cette iniuste Conspiration. Ils sont tous morts de mort violente, sans qu'il en soit eschappé aucun; ils n'ont point trouué d'Element, où ils pussent viure en repos; La Mer leur a esté funeste aussi bien que la Terre; ceux qui ont eschappé de la fureur de leurs ennemis, se sont tuez de leur propre main; Cassie s'est percé le cœur de la mesme espée dont il auoit frappé l'Illustre Cesar; & de cette façon, il s'est puny des mesmes armes, dont il auoit commis le crime. Brutus comme vous le sçauiez, a finy ses iours de la mes-

me forte : & i'ay sçeu enfin qu'il ne reste plus au monde, aucun des meurtriers de Cesar. Iugez apres cela Lepide , s'il n'est pas pleinement iustificié ? Si sa mort ne luy est pas aussi glorieuse que sa vie , puis qu'elle a fait voir que toute la Nature y estoit interessée ? & si à raisonnablement parler , Cesar n'estoit pas plustost le Protecteur , & le Pere de la Patrie, que le Tyran des Romains ?



EFFECT DE CETTE HARANGUE.

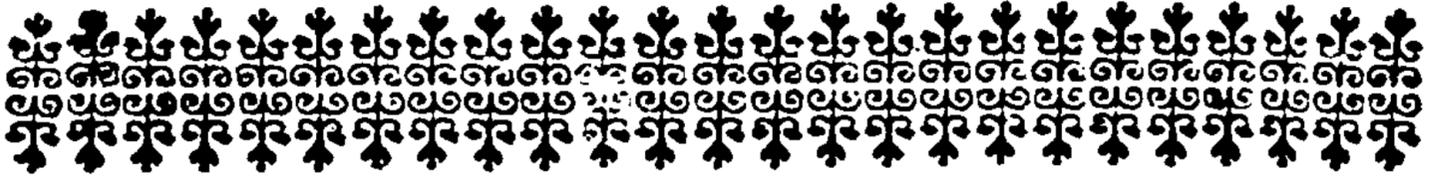
E n'est point à moy à vous dire, l'effect de cette Harangue, c'est à vous à me l'apprendre. Elle a eu pour obiet, le dessein de vous persuader, c'est donc à vous à me faire sçavoir si vous l'estes. C'est à vous qu'elle a parlé sous le nom de Lepide, c'est à vous à me dire si elle est arrivée à sa fin. Pour moy ie vous assure que si ie seduis vostre raison, ce n'est qu'apres que la mienne est seduite: Et que ie ne tasche de vous faire croire, que ce que ie crois moy mesme. L'ayant de veneration pour Cesar, que ie ne puis penser mal de ses intentions: Et nous devons ce me semble, ce respect à tous les grands hommes, de ne les condamner pas legerement sur des coniectures. Elles sont trompeuses; les desseins des Grands sont cachez; respectons les donc, Et n'entreprenons pas de les iuger.

L I V I E

A

MECENE

SAIZIESME HARANGVE.



ARGUMENT.

EST à la gloire des belles lettres, que cette Harangue est consacrée : Mais quoy que ce soit son principal obiect, on peut dire qu'elle ne m'esloigne pas, du dessein general de mon liure : puis que la Poësie faisant vne des plus agreables occupatiōs des Dames, & vn de leurs plus chers diuertissemens ; c'est iustifier leurs plaisirs, que d'en faire voir le merite. Voila donc ce que ie me suis proposé en ce discours ; qui si ie ne me trompe, est plus raisonnable qu'interessé : du moins sçay-ie bien, que si ie defends cette cause, c'est parce que ie la crois bonne : & qu'ainsi ie ne contreniens point au serment des Orateurs, qui les oblige à n'en defendre aucune qu'ils trouuent mauuaise. Iugez-en Lecteur ; & oyez parler Liuius sur ce sujet, à Mecene cét Illustre Protecteur des Muses. Mais ne vous estonnez pas, de l'entendre parler à fonds de cette matiere ; Auguste aimoit trop les vers, & en faisoit trop souuent, pour n'auoir pas inspiré cette mesme inclination, à celle qui possedoit son cœur : & elle estoit trop adroicte, pour n'estre pas complaisante. Ainsi donc si ie l'ay choisie, i'ay eu raison de le faire, & l'on n'en auroit pas de me blasmer.



*Vous, de qui la puissance, illustre & souveraine,
 Fait trembler l'Univers;
 Apprenez de Livie, apprenez de Mecene,
 Ce que peuvent nos vers:
 C'est eux qui dispensent la gloire;
 C'est eux qui font mourir, ou viure la memoire;
 Enfin vous commandez au reste des humains;
 Mais vostre sort est en nos mains.*

L I V I E

A

M E C E N E .

IE sçay Illustre Mecene, qu'Auguste
 doit l'Empire à vos Conseils: que les
 Romains vous doiuent la Felicité dont ils

iouissent , sous vn Regne si esloigné de la Tyrannie ; & que ie vous dois aussi , le rang que ie tiens aujour d' huy. Oüy Mecene , ce fut vous qui surmontastes les puissantes raisons d' Agripa , en ce iour où Auguste deuenu ennemy de sa propre gloire , & du repos des Romains ; disputoit en luy mesme , s' il conserueroit la suprême Puissance , où s' il la remettroit en la disposition du peuple. Ce Grand Empereur vouloit s' oster de sa propre main , la Couronne qu' il auoit sur la teste ; abandonner les Resnes de l' Empire ; descendre du Throsne où il estoit monté par de si long trauaux ; & par vne retraicte plus hōteuse , que n' auoit esté la fuite d' Anthoine , à la bataille d' Actium ; perdre entierement le fruit , de tant de victoires qu' il auoit remportées. On pouuoit dire en ce temps-la , que l' Amour auoit esté la cause de la fuite d' Anthoine : mais en cette rencontre , on ne pouuoit accuser Auguste que de foiblesse. L' on eust dit que sa main n' estoit point assez forte , pour porter le Sceptre qu' elle tenoit ; & qu' il n' abandonnoit que ce qu' il ne pouuoit conseruer. Cependant

Mecene, vous n'eustes pas de foibles ennemis à combattre en cette occasion : Auguste & Agripa, & c'est à dire les deux premiers hommes du monde, estoient ceux qui s'opposoient à vous : leur opinion sembloit estre la plus iuste, comme paroissant la plus genereuse : Et l'on eust dit, qu'il y auoit plus de gloire à destruire l'Empire qu'à l'affermir ; & plus d'auantage à obeir qu'à commander. Neantmoins vous fustes le vainqueur, en cet Illustre combat : & par vn sort tout extraordinaire, le vaincu demeura pourtant Couronné : & vous vous contentastes d'obeir, à celuy à qui vous conseruiez l'authorité. Cette obligation que l'Empereur vous a, est sans doute bien grande : mais selon mon sens, il vous est encor plus redevable, du soin que vous apportez, à luy concilier la bien-veillance des Muses, que de toutes les choses, que vous auez faites pour luy. C'est veritablement par ce moyen, que vous pouuez luy donner l'immortalité, & vous la donner à vous mesme : c'est par là que le siecle d'Auguste se peut dire heureux : & ie tiens qu'il est plus glorieux à l'Empereur,

d'estre aymé de Virgile, d'Horace, de Tiberius, & de l'illustre Mecene, qui est le Protecteur de ces Fauoris d'Appollon ; que s'il estoit craind de toute la Terre. La crainte en le rendant redoutable à toutes les nations, le feroit sans doute obeir tant qu'il seroit vivant : mais les loüanges de Virgile & d'Horace, le rendront venerable à tous les siècles qui suiuront le nostre. Certainement Mecene, si tous les Roys estoient veritablement espris du desir de la gloire, ils deuroient songer avec soin, à s'acquérir l'affection de ceux que les Dieux ont choisis, pour en estre les distributeurs. C'est par l'Histoire & par la Poësie, qu'ils peuuent arriuer à immortaliser leurs noms : & qu'ils peuuent pretendre de vaincre apres leur mort, & le temps & la fortune. Mais entre ces deux illustres moyens, qui conduisent à l'eternité, la Poësie semble auoir vn priuilege particulier, de deifier les hommes : elle est toute Celeste & toute Diuine ; le feu qui l'anime esclaire & purifie, tous ceux dont elle fait les Eloges ; & sans abandonner la verité, elle excuse les defauts, & fait voir les bonnes

qualitez, avec tout i'aduantage qu'elles ont. L'Histoire nous montre la vertu toute nueë, & la Poësie la pare, de ses plus beaux ornemens. L'Histoire est si scrupuleuse, qu'elle n'ose determiner de rien: elle narre simplement les choses & n'en iuge point: mais la Poësie iuge souuerainement de tout. Elle loüe, elle blasme, elle punit, elle recompense, elle donne des Couronnes & des chastimens, elle illustre ou noircit la vie, de ceux dont elle parle: & pour dire tout en peu de parolles, elle a tout ensemble, les aduantages de l'Histoire & de l'Eloquence: & elle dispose absolument, de cette gloire immortelle, qui est la plus noble recompense, de tous les trauaux des Heros. Au reste, l'Historien regarde tant de choses, qu'il est presque impossible, que le Prince dont il escrit le Regne, ne soit comme enueloppé, parmy le nombre de ses suiets. Il doit sa plume à tous les criminels de ce temps-la, aussi bien qu'à tous les Illustres: il n'a point la liberté de choisir sa matiere: Il faut qu'il la prenne comme le temps & la fortune la luy donnent: & le Prince & ses suiets, sont si fort

mezlez ensemble , qu'on ne le peut presque jamais voir , que dans les Armées , dans les places publiques , & dans la multitude populaire. Le Poëte au contraire , separe le Prince d'avec le peuple ; il choisit son objet & sa matiere ; il suit son Heros iusques au Tombeau ; il ne parle que de ce qui luy plaist ; & parle neantmoins de tout , quand il trouue qu'il est à propos. Enfin l'objet de l'Historien , est simplement la verité : Et celuy du Poëte ; est la gloire & l'immortalité de son Heros. Vous voyez que ie ne suis pas esloignée de vos sentiments : & que la conuersation d'Auguste & de Mecene , m'a donné assez de connoissance , en toutes les choses qui regardent la Poësie , pour en parler raisonnablement. Cela estant ainsi , ie pense pouuoir dire , que les Roys deuroient employer tous leurs soins , à se faire aymer des Poëtes : & qu'Auguste vous est plus obligé , de l'amitié d'Horace & de Virgile , que de l'auoir contrainct à ne se demettre pas , de l'Empire qu'il possede. Alexandre auoit sans doute raison , de porter enuie au destin d'Achille , de ce qu'il auoit eu l'aduantage ,
d'auoir

d'auoir Homere à chanter sa gloire: mais Auguste n'en auroit pas, de se plaindre de son siecle, puisque les Dieux luy ont donné pour amis, des Virgiles, des Horaces, & des Mecenes. Il est pourtant certain, que ie tiens qu'il a quelque suiet d'accuser le destin, de l'auoir contrainct de bannir Ouide: Vous sçauuez toutesfois, pour excuser l'Empereur, le regret qu'il en a tésmoigné: & combien il a eu de peine, à vous refuser sa grace. Je vous aduoüe Mecene, que ie crains que l'exil d'un si bel esprit, ne soit un iour plus reproché à Auguste, que toutes les proscriptions du Triumvirat. Ces hommes qui peuuent noircir ou illustrer, toute la vie d'un Grand Prince, doiuent ce me semble estre beaucoup crains ou beaucoup aimez: & soit par generosité ou par interest, ils deuroient estre en veneration, à tous les Roys de l'Vniuers. Les vainqueurs ont beau faire esleuer des Trophées, faire bastir des Arcs de Triomphe, faire mettre leurs Statues dans les places publiques, faire grauer de superbes Inscriptions à leurs Tombeaux, pour immortaliser leur gloire;

toutes ces choses tombent successivement en ruine, se destruisent d'elles-mesmes, s'enfeuelissent sous la Terre & dans l'oubli : & leur memoire perit, avec les Marbres qu'ils ont esleuez. Mais lors qu'un Poëte veritablement digne de ce nom, a entrepris la Protection d'un Heros ; il est en estat de deffier l'Enuie, le Temps, & la Fortune. Rien ne sçauroit plus ternir sa reputation ; son protecteur desment tous ses ennemis ; & de siecle en siecle, il luy donne vne nouvelle vie, & luy acquiert vn nouuel esclat. Les escrits de Virgile & d'Horace, ne seront pas seulement Glorieux à Auguste, par les endroits qui parlent de luy ; mais par tout ce que l'on admirera, en ces Illustres Autheurs. Ceux qui liront avec estonnement, & avec admiration, la diuine Eneide de Virgile, trouueront le sort de ce Prince, digne d'estre enuié, par tous les Monarques du Monde ; d'auoir pu meriter la louange & l'amitié, du plus excellent homme, que tous les sieclès ayent iamais produit. Ceux qui liront les œuures d'Horace, trouueront qu'il est bien aduantageux à Auguste, d'auoir merité la bien-

veillance d'un homme, qui sçait conduire l'esprit si agreablement à la vertu, par la reprehension du vice : & d'auoir eu neantmoins plus de part, à ses Odes qu'à ses Satyres. Toutes les fois que ie considere, les avantages & les charmes de la Poësie, i'en deuiens plus passionnée : & si la bien-seance de mon Sexe me le permettoit, ie dirois que la chasteté de Didon me plaist moins dās l'Histoire, que sa foiblesse & son desespoir dans l'Enceide. Iugez donc Mecene, si ceux qui sçauent rendre le vice si agreable, ne peuuent pas faire paroistre la vertu, avec tous ses Ornemens? Et si ceux qui sçauent imposer des mensonges, ne peuuent pas persuader la verité? Vous sçauiez Mecene, que quelques vns sont assez hardis, pour assurer que le Scamandre n'est qu'un petit ruisseau ; & que Troye est au nombre des choses qui n'ont iamais esté. Cependant Homere a trouué de la foy chez toutes les nations: Tous les Heros qu'il introduit dans son Iliade ou dans son Odyssée, ont leurs amis & leurs Partisans: Et l'Histoire la plus veritable, n'interesse point tant ses Lecteurs,

que l'un & l'autre de ces merueilleux ouvrages. Que les Princes apprennent donc de-là, que ceux qui peuuent mesme immortaliser leurs fantaisies, & leurs imaginatiōs, peuuent à plus forte raison, les faire viure eternellement, quand ils s'en rendent dignes, & par leur merite, & par leurs bienfaits. C'est sans doute à eux, à chanter les victoires de leurs Princes; mais c'est à leurs Princes aussi, à les faire iouir du fruit de leurs victoires. Ceux qui disent que les Muses ne veulent point l'abondance: & que la solitude & la pauureté ne sont pas inutiles, à la production de leurs ouvrages; perdront peut-estre cette opinion, quand ils sçauront que les liberalitez d'Auguste & de Mecene, n'ont pas empesché que Virgile n'ait fait des chefs-d'œuvres; qu'Horace n'ait aquis l'estime vniuerselle; & que Titeliue n'ait merité, vne gloire qui ne mourra point. En effect, il est aysé de comprendre, que ceux qui font de belles choses; lorsqu'ils ne travaillent que par necessité; feroient des miracles, s'ils ne travailloient que pour la gloire seulement. Vn si noble obiet, leur

esleueroit l'esprit iufques aux Cieux: au lieu que la tristesse leur abat le cœur, & les fait ramper sur la Terre. Toutes les veilles qu'ils employent, à se plaindre de la Fortune; à accuser l'iniustice de leurs siècles; à blasmer l'ignorance des temps où ils viuent; & à publier l'auarice de leurs Princes; seroient sans doute employées, à de plus Illustres suiets. Je sçay bien que la solitude, les fontaines, les riuieres, les prez, & les bois, ont tousiours esté regardez, comme des lieux propres à la composition des beaux ouurages: mais quand toutes ces choses seront à celuy qui les faict, ie ne voy pas que ce soit vn obstacle à sa gloire: & si ie ne me trompe, il descrira mieux la beauté de sa prairie, que celle d'vn autre; l'ōbre de ses boix le defendra mieux de l'ardeur du Soleil, que ceux de ses voisins; le bruit de ses fontaines, luy donnera de plus agreables resueries, que celles du public ne luy en donneroient; Vne riuere où il aura quelque droit, luy semblera plus propre à faire vne belle description, que s'il la regardoit avec vn œil indifferent; & la solitude enfin, qui ne fera point par

contrainte, luy donnera certainement de plus agreables Idées, que celle où il seroit forcé. Il est vray que les cabanes des Bergers, rendent vn païsage plus agreable : mais comme les Peintres quand ils sont adroits, les placent tousiours en esloignement ; de mesme pour faire les choses selon la raison, il faudroit que les Poëtes ne vissent iamais de toit & de chaume, que dans leurs voyages, ou par les fenestres de leurs Palais. Car le moyen de s'imaginer, qu'un homme qui passe toute sa vie dans l'incommodité, dans le chagrin, & dans la solitude; puisse parler de l'abondance qu'il n'a pas, de la Magnificence qu'il ne voit point, de la Cour qu'il n'a iamais frequentée, des Roys qu'il ne connoist que par leurs noms seulement, de la guerre qu'il n'a veüe que dans les liures, & de tant d'autres choses qui luy seront toutes estrangeres, & toutes nouvelles, s'il est vray qu'il soit pauvre & solitaire ? Croyez moy Mecene, les Poëtes en cette rencontre, sont comme les Peintres, qui ne representent parfaitement que ce qu'ils voyent. Il faut donc que les Grands Princes, les ayent

toufiours pour tefmoins de leurs actions, s'ils veulent qu'ils en laiffent des Tableaux à la pofterité. Car le moyen de penfer, que ceux à qui on donne de iuftes fuiets de plainte, puiſſent loüer de bonne grace, ceux qu'ils accuſent ſecrettemēt dans leur cœur? Le moyen dis-je de penfer, que ceux qui loüent pour acquerir, loüent avec autant d'ardeur, que ceux qui loüent pour remer-
cier? non Mecene, il eſt impoſſible que cela puiſſe eſtre ainſi. Au reſte, comme les ſon-
ges ſont pour l'ordinaire, formez des pen-
ſées du iour, ces agreables refueries, que la
Poëſie donne à ceux qui s'en meſlent quand
ils ſont heureux; perdent tout ce qu'elles
ont de lumineux, par le chagrin de leur
Autheur, quand il ne l'eſt pas: & ſe reſſen-
tent toufiours, de ſa mauuaiſe Fortune. Il a
beau faire effort pour ſe deſtacher de luy
meſme, il ſe trouue par tout; Il porte ſon
chagrin iuſques dans le cœur des Heros
dont il eſcrit la vie; & n'eſcrit pas vn vers,
que ſon cœur ne deſauoüe en ſecret. Enfin
Mecene, ie ſuis perſuadée qu'un Poëte ri-
che, & logé dans vn beau Palais, fera plus

ayfémēt vne Peinture de la pauvreté & de la solitude; qu'vn pauvre logé dās vne cabane, n'en fera vne de la Magnificence de la Cour, des Vertus des Roys, de la Politique, & de toutes ces autres choses, qui ne s'apprennent parfaictement, que dans la focieté des hommes & dans l'abondance. Il y a cette difference entre les riches & les pauvres, que les vns font solitaires quand il leur plaist; qu'ils ont des rochers & des cabanes quād ils veulent; & que les autres ne peuuent auoir de Palais, & que leur solitude est forcée. Et puis, qui peut comprendre, que la Poësie qui est le plus noble effort de l'imagination, n'ayé pas en quelque façon besoin de beaux obiects, ou pour l'exciter, ou pour la diuertir, ou pour la delasser? Ceux qui ont assigné aux Muses, les bois & les rochers, ont sans doute esté de cette opinion, sans que leur aduis destruisse toutesfois le mien. Ils ont parlé de forests & de riuieres, parce que ces beautez vniuerselles, sont au pouuoir de tout le monde: mais cela n'empesche pas, que ces mesmes Muses qui cherchent les bois, ne puissent se promener dans

dās vn iardin cultiué. L'Art ne gaste point la nature, il la perfectionne: & des arbres plantez regulierement, n'empeschent pas si ie ne me trompe, que les Poëtes ne trauaillent sous leur ombrage, avec plaisir & avec gloire. Il est vray Mecene, que ces neuf Belles-sœurs, dont nos Muses tirent leur origine, n'habitent à ce qu'on dit, que des bois & des montagnes, & ne se diuertissent qu'aupres des fontaines: mais ces bois, ces montagnes, & ces fontaines, sont à elles: le Parnasse est de leur domaine: les eaux de Permesse en sont aussi; & Apollon ny les Muses, n'empruntent rien des autres diuinitez. Apres tout Mecene, il est de la grandeur des Princes, non seulement de sçauoir vaincre leurs ennemis à la guerre; non seulement de sçauoir Regner durant la Paix; non seulement de se faire craindre à leurs voisins; non seulement de se faire aymer à leurs suiets; mais de faire encor, qu'ils surmontent tout le reste des hōmes en liberalité. Il faut qu'ils donnent en Maistres de l'Vniuers; il faut que lors qu'ils font des presents, ils se regardent plustost, qu'ils ne regardent les au-

tres; & qu'ils proportionnent leurs dons, à leur grandeur seulement. Ceux qui reçoivent, ont part à l'utilité; mais pour l'ordinaire, ils n'en ont point à la gloire. Elle est toute à celuy qui donne: Et à parler raisonnablement, les plus glorieuses conquestes que puissent faire les Roys, sont celles qu'ils font par la liberalité. A la guerre, le succez est toujours douteux: il n'est point de combat si aduantageux en son commencement, dont la fin ne puisse estre funeste: Mais icy, l'on est toujours assuré de vaincre. Vn Prince liberal, se fait des esclaves, des suiets, & des amis tout ensemble, de tous ceux à qui il donne: Et c'est seulement par cette voye, qu'il peut meriter le rang des Dieux. Mais entre tous les hommes, les Princes doiuent choisir, pour le principal obiet de leur liberalité, ces Illustres dispensateurs de la gloire: avec cette difference neantmoins, que ce qui est vne pure liberalité aux autres rencontres, est reconnoissance en celle-cy; car que ne doit-on point, à ceux qui donnent l'immortalité? Il y a eu autrefois des Princes stupides, ignorans, & auares, qui eussent

pu laisser languir les Muses dans la pauvre-
 té, sans dōner vn iuste fuiet d'estonnement :
 Mais si Auguste ayant les lumieres qu'il a,
 en toutes les belles connoissances; ayant
 les beaux ouurages au point qu'il les ayme;
 faisant son diuertissement de la Poësie; estant
 amoureux de la gloire, comme il l'a tous-
 jours fait paroistre; & faisant luy-mesme
 des choses, qui le peuuent mettre au rang,
 des plus Illustres Autheurs; si Auguste dis-
 je, ayant tous ces aduantages, ne donnoit
 que mediocrement, à ceux qui font profes-
 sion des belles lettres; il seroit des-hônno-
 ré: & il luy seroit presque moins honteux,
 d'estre stupide, ignorant, & auare tout en-
 semble, que d'estre connoissant, & n'estre
 pas liberal. Mais graces aux Dieux, son in-
 clination & vos Conseils, ont bien empes-
 ché que cette tache ne noircisse vn des beaux
 endroits de sa vie: Et pour sçauoir si Augu-
 ste a sçeu le prix de toutes les belles scien-
 ces, on n'aura qu'à considerer, les recom-
 penfes qu'il aura faites, à ceux qui les prati-
 quoient. Or entre tous ceux qui se nient
 de ce merueilleux Art, que les Dieux ont

Xx

ij

appris aux hommes , il faut aduoüer que ceux qui ont le cœur assez haut , pour estre capables d'entreprendre vn Poëme Heroïque , meritent le premier rang aupres des Roys : Et c'est sans doute de ceux-la principalement , qu'ils doiuent faire vne estime particuliere. Car de toutes les diuerses especes de Poësie que nous admirons , cét ouurage est le plus grand , le plus illustre , le plus difficile , le plus glorieux , & pour celuy qui le fait , & pour le Heros qu'il choisit. A parler raisonnablement , le Poëme Epique contient en luy seul , toutes les beautez des autres , & quelque chose de plus. Ceux qui font des Elegies , 'eternifent plustost leurs Maistresses , leurs passions , & leurs langueurs , que le merite de leurs Princes : Les Odes ne font voir que des tableaux racourcis , où la pluspart des choses ne se distinguent point : vne seule action , est quelquesfois vne trop ample matiere pour cét ouurage : & ses bornes enfin sont trop resserrées , pour se vanter de vaincre le temps & la Fortune. Les Eglogues , ne peuuent au plus , que faire imaginer à la posterité , que le Regne

estoit heureux , durant lequel les Muses pouuoient s'employer , à faire parler des bergers , & non pas à se pleindre de la violence de leurs Roys. Les Satyres, ces Peintures hardies , où tout le monde trouue son portraict ; ne peuuent estre glorieuses aux Princes , que lors que leurs images ne s'y trouuent point : & pour parler plus clairement , leur silence est la plus grande gloire qu'elles puissent donner. Les Epigrammes pour la pluspart , ne sont que des estincelles de diamants, dont la lumiere quoy qu'esclatante, ne scauroit esclairer la vie d'un Grand Prince: elles sont vn simple ieu de l'esprit, & de l'imagination : qui tout au plus , ne peut conferuer la gloire , que de celuy qui s'est acquité heureusement , de cette sorte de travail. La Tragedie , qui certainement est vn des plus nobles trauaux des Muses , quoy qu'elle se vante d'enseigner en diuertissant, & qu'elle passe mesme parmy les plus doctes , pour le chef-d'œuvre de cét Art ; ne doit pourtant pas estre si considerable à vn Prince , que le Poëme Heroïque. Celuy qui faiët des Tragedies , travaille plus pour luy

que pour son Roy : Il fait des tableaux, il est vray ; mais son maistre ne peut pretendre autre gloire en son travail, que celle d'en auoir connu toute la beauté ; en conseruant ces rares peintures avec soin , & en les achetant magnifiquement. Il n'en est pas ainsi du Poëme Epique : c'est veritablement luy, qui Deifie les Princes , pour lesquels on le compose : toutes leurs vertus y paroissent avec esclat ; leurs conquestes y sont dépeintes en leur plus beau lustre ; leurs defauts , s'ils en ont , y sont amoindris avec adresse ; la Fortune , la Victoire , & la Renommée , sont toujours de leur party ; ils n'ont point d'ennemis qu'ils ne surmontent ; ils sont heureux , & en guerre & en amour ; leur splendeur contre la coustume , retourne d'eux à l'origine de leur race ; & au lieu que les enfants ont accoustumé de tirer leur gloire , de celle de leurs Predecesseurs ; icy les Predecesseurs au contraire, tirent leurs plus grãds aduantages , de la vertu de leurs enfants. La bonté d'Auguste est cause , que Virgile a eternisé la pieté d'Enée : les conquestes qu'il a faites , feront viure eternellement , cel-

les de son deuancier : c'est pour l'amour de luy , que ce grand Poëte a conduit cét Illustre Troyen , iusques sur le Throsne : & à parler veritablement , c'est luy qui l'a sauué de l'embrasement de Troye , avec son Pere & ses Dieux domestiques : puis que sans luy , il seroit sans doute demeuré enseuely , sous ces superbes ruines : du moins la posterité n'auroit elle non plus entendu parler de sa valeur , que s'il n'eust iamais esté. C'est donc aux Princes , à chercher avec soin dans leurs Estats , ceux qui sont capables d'un si noble trauail : afin que les ayants trouuez , ils les obligent par leurs bien-faiçts , à entreprendre un si grand ouurage. Ceux qui font parler Hector , Achilles , ou Agamemnon dans vne Tragedie , avec le mesme esprit qu'Homere leur a donné ; seroient sans doute capables , d'acheuer vne si longue entreprise avecques gloire , si on les y obligeoit de bonne grace. Mais ce n'est pas à eux à s'engager , dans vne si longue course , s'ils ne sont assurez , de trouuer vn prix au bout de la carrière. Ceux qui couroient aux ieux Olympiques , trou-

uoient des Couronnes au bout de la Lice :
pourquoy donc voudroit-on, qu'un hom-
me employast ses soins, ses veilles, sa ieu-
nesse, & toute sa vie à vn Poëme, sans y pre-
tendre autre aduantage, que la seule gloire
de l'auoir faict ? non Mecene, il ne seroit
pas iuste, & ie dis encor vne fois, que c'est
à vn Prince à choisir, celuy qui doit chan-
ter ses victoires ; que c'est à luy à le rendre
heureux, s'il veut qu'il le rende Immortel :
& que c'est enfin à luy, à faire ce qu'Auguste
& Mecene ont fait, pour l'incomparable
Virgile. Vous voyez (comme ie pense vous
l'auoir des-ja dit) que ie ne m'esloigne pas
de vos sentimens : & que la conuersation
d'Auguste & la vostre, m'ont renduë assez
sçauante en Poësie, pour auoir osé vous en
parler. Que si toutesfois vous en estes sur-
pris, vous en trouuerez ayfément la raison,
quand vous considererez, qu'il s'agit de la
gloire de l'Empereur. C'est pour elle que
i'ay examiné toutes ces choses : & c'est pour
elle que ie vous coniure, de continuer à l'en-
tretien, dans vne si belle inclination. Pour-
suiuez donc Mecene, vn si noble dessein :
enrichissez

enrichissez toutes nos Muses des Thresors d'Auguste: à l'imitation des Dieux, donnez leur de l'or pour de l'encens: & sçachez, que quand vous leur feriez donner des Royumes, ils vous donneroient encor dauantage. Oüy Mecene, vous regnerez sur tous les Illustres de tous les siecles: & si les coniectures ne me trompent, vostre Nom sera si venerable à la Posterité, principalement parmy les sçauants; que tous ceux qui se rendront leurs Protecteurs, tiendront à honneur de le porter. On les nommera les Mecenes de ces temps-la: & de siecle en siecle, cette gloire se renouuellant tousiours, vostre Nom sera en la memoire, & en la bouche de tous les hommes, aussi long-temps que le Soleil esclairera l'Vniuers.

EFFECT DE CETTE HARANGVE.

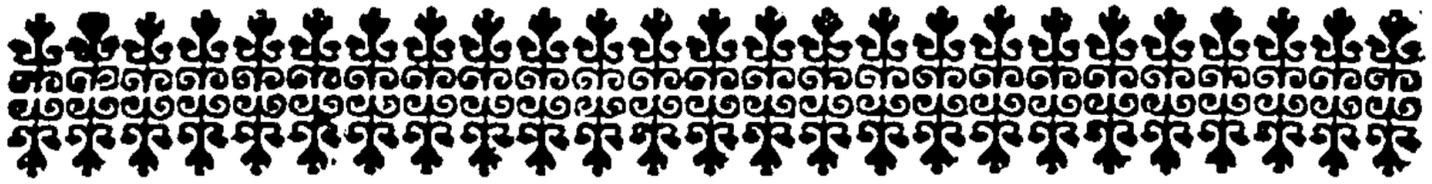
NE ne sçay quel effect aura cette Harangue parmi les Grands de nostre siecle: Mais ie sçay bien qu'elle l'aura tres-avantageux, si leur magnificence approche, de celle d'Auguste & de Mecene. L'un ny l'autre de ces Grands hommes, n'auoit besoin que l'on excitast sa liberalité: aussi n'a-t'on parlé d'eux, qu'afin de parler à d'autres: & le sens literal, n'est que le pretexte de l'Allegorique.

CLOELIA

A

PORSENNA:

DIX-SEPTIESME HARANGVE.



A R G U M E N T.


LORS que les Romains eurent fait la Paix avec Porsenna, ils luy enuoyerent leurs filles en ostage, pour l'assurance de leur Traicté. Mais comme elles furent arriuées au Camp de ce Prince, une d'entr'elles nommée Clœlia, ne iugeant pas que leur pudeur fust seurement, parmy tant de gens de guerre, exhorta ses compagnes à se deliurer d'une si iuste apprehension : & à vouloir plustost exposer leur vie que leur honneur. Elle les amena toutes dans son sentiment : & par une hardiesse prodigieuse elles entreprirent de trauerser le Tybre à la nage. Leur resolution fut aussi heureuse que grande : elles passerent toutes sans malheur, sous la conduite de cette courageuse fille, & s'en retournerent à Rome. Leurs parents admirerent veritablement, une si belle temerité : mais la seuerité Romaine, ne pouuant souffrir que la foy publique fust violée, ils les renuoyèrent à ce Roy, afin qu'ils les punis de leur perfidie, s'il en auoit la volonté. Comme elles furent deuant luy, il leur demanda laquelle auoit esté la premiere d'entr'elles, à proposer une si dangereuse entreprise ? Mais s'imaginans toutes, qu'il ne le demandoit que pour la punir, aucune ne voulut respondre. Cette genereuse fille prit lors la parole, & luy parla à peu pres de cette sorte.



*Le Tybre ne put empescher,
 Cette fille hardie, autant qu'elle estoit sage,
 De tesmoigner par son passage,
 Que rien n'est impossible, à qui l'honneur est cher.*

CLOELIA

A

PORSENNA.

L'Action que j'ay faite ayant vne trop noble cause, pour n'estre pas glorieuse, le silence de mes compagnes m'est iniurieux, quoy que leur intention soit in-

Yy iij

nocente. I'auois esperé Porfenna , qu'elles me reconnoistroyent pour leur liberatrice: & qu'elles publieroient hautement deuant vous , que c'estoit sous ma conduite & par mes Conseils , qu'elles estoient sorties de vostre Camp : mais puis qu'elles me mettēt dans la necessité de me louer moy-mesme, par la crainte qu'elles ont , que vous ne me traitiez mal ; ie vous diray franchement, que c'est moy qui les ay retirées de vos mains. Ne pensez pas, que ce qui les a empeschées de me nommer , soit vn remords de ce qu'elles ont fait: non, elles ne doutent point, que mon entreprise n'ait esté iuste: mais elles doutent, si vous serez assez genereux , pour reuerer la vertu , mesme en vos ennemis. Pour moy, qui suis incapable de rien craindre , si ce n'est la perte de mon honneur ; ie vous dis encor vne fois, que ce fut par mes Conseils, par mes soins, & sous ma conduite , que ces genereuses Romaines se resolurent , à sortir de vostre puissance ; à s'abandonner à l'impetuosité de l'eau pour me suiure; & à exposer courageusement leur vie, pour se deliurer de

la crainte, de souffrir quelque traitement indigne de leur vertu. Quoy Illustres Romaines, (leur disois-je, pour les encourager à se jeter dans la riuere, comme ie le leur propofois) pourriez-vous mettre en balance, vostre vie & vostre honneur ? & dans la crainte de perdre l'une ou l'autre, auriez-vous peine à choisir ? non, non, (poursuiuois-je) vous estes Romaines & mes compagnes : & par consequent trop genereuses, pour n'aimer pas mieux vous mettre au hazard de mourir avec gloire, que de viure avec infamie. Qui iamais entendit parler, (adiuotois-je) que des filles fussent en bien-seance dans vn Camp, où l'insolence regne parmy les Soldats, où la pudeur & la modestie ne se trouuent point ? nous sommes dans vne armée, pour sui uois-je, (que vostre Maiesté me pardonne si ie parle ainsi) dōt le General est Protecteur des Tarquins. C'est pour eux, que le Roy Porsenna a entrepris la guerre : & comme quoy pensez vous donc, trouuer vn lieu de seureté chez vn Prince, où le violateur de Lucrece, a trouué vn Asyle & vn defenseur ? non mes

compagnes, ne vous flattez point: Le sang de cette chaste infortunée, n'ayant pu empêcher ce Prince, de s'opposer à la vengeance, que les Romains en ont faite; nos larmes ne le porteroient pas à nous vanger, de ceux qui voudroient nous faire vn outrage. Vous me direz peut-estre, que nous luy auons esté données en ostage, & que la foy publique luy est engagée en nostre personne: mais sçachez mes compagnes, que tout ce que l'on fait pour l'honneur, ne peut estre que glorieux. Nous ne voulons pas rompre la Paix; nous ne voulons pas tromper le Roy Porfenna; nous voulons seulement éuiter la honte & l'infamie, où mourir dans la mesme gloire où nous auons vescu. Allons donc Illustres Romaines, pendant que nous en auons la liberté. Entendez ce bruit, que font les Soldats dans leur Camp, & ayez peur de leur insolence. Ils font tout ensemble, Soldats, estrangers, nos ennemis, & defenseurs des Tarquins. songez enfin mes compagnes, qu'au lieu où vous estes, vous pouuez perdre vostre gloire: & qu'en celuy où ie vous veux conduire,

VOUS

vous ne pouuez perdre que vostre vie. Voylà Porfenna , vne partie des raisons que i'ēployé, à persuader ces genereuses filles de me suiure : & ie diray pour leur gloire, & pour celle de ma Patrie, qu'il me fut ay sé de les porter dans mes sentimens. Ie ne fus point contredite en mon opinion : elles enuifagerent la mort avec constance, & quitterent le riuage avec ioye, quoy que selon les apparences , elles vissent presque leur perte assurée. Mais comme nos intentions estoient tres innocentes , les Dieux prirent le soin de nous conduire : ils ayderent à nostre foiblesse ; ils nous soutindrent sur les eaux ; & nous menerent heureusement à l'autre bord. Nous n'y trouuâmes pas pourtant, tout le repos que nous y auions attendu : car cette austere vertu , dont tous les Romains font profession, à fait que nos parents n'ont point eu de ioye de nostre retour : ils ont admiré nostre resolution ; ils ont mesme loué nostre dessein ; mais pour satisfaire à la foy Publique qu'ils vous ont engagée , ils ont voulu que nous fussions ramenées dans vostre Camp : & pour cēt effect, ils nous ont

donné escorte pour nous y conduire. Voyez Porfenna apres cette aduanture , quelles font les filles de Rome: qui ayment mieux hazarder leur vie, & manquer à leur parole, que d'exposer leur honneur: & voyez encor , quels hommes font les Romains , qui ayment mieux exposer la vie & l'honneur de leurs filles , que de manquer à leur parole. Oüy Porfenna, ces deux actions sont également dignes de loüange: & pour estre equitables en cette rencontre, nous rendons à nos parents, les mesmes honneurs qu'ils nous ont rendus. Ils ont loué nostre fuite, quoy qu'ils n'ayent pas laissé de nous remettre entre vos mains: & nous admirons aussi leur vertu, quoy qu'elle nous oste la liberté, que nous nous estions acquise. Le dessein de conseruer nostre honneur à faict nostre fuite: & celuy de ne perdre pas leur reputation faict nostre retour. Vous me direz peutestre, qu'il est difficile de cōprendre, qu'une mesme action puisse estre tout à la fois, digne de loüange & de blasme: & qu'enfin nostre retour, est vne marque infallible, que nostre fuite estoit criminelle. Non Porfen-

na, la chose ne doit pas estre considerée ainsi: il faut la mieux examiner, pour en iuger equitablement: Et ie suis bien certaine, que si on la regarde d'un œil desinteressé, on trouuera que nostre fuite nous a esté glorieuse, & que nostre retour l'est à nos parents. I'aduouë qu'en quelque façon, il semble que nous auons manqué à la foy Publique: mais auparauant que de nous conuaincre de cette faute, il faut qu'on me permette de defendre nostre cause. On ne peut nier sans doute, que l'honneur ne doiue estre la regle de toutes les actions des hommes: c'est pour luy qu'on expose sa vie à la guerre; c'est pour luy qu'on renonce quelques fois, à tous les sentimens de la Nature; c'est pour luy qu'on se deuouë volontairement, au salut de sa Patrie; c'est pour luy qu'on garde exactement la foy Publique; & c'est pour luy enfin, que l'on doit faire toutes choses. **C**ela estant ainsi, qu'on ne s'estonne point, si pour conseruer nostre honneur, nous auons exposé nostre vie, & manqué à la foy Publique. Car puis qu'on ne la garde que pour l'honneur seulement, il nous estoit

permis de la violer ; puis que nous ne la pouuions conseruer, qu'en nous exposant à l'infamie. Au reste, comme nostre sexe est priué de toutes les charges Publiques, en nostre particulier, nous n'auions rien promis : & nous auons dû croire, que mesme pour l'interest de Rome, nous deuions sortir de vostre Camp : puis que si nostre mal-heur l'eust voulu, elle eust pu souffrir vn outrage en nostre personne. Sa gloire se trouuant donc engagée avec la nostre, nous auons creu qu'il estoit iuste, d'exposer nostre vie, pour conseruer l'vne & l'autre : & nous ferions sans doute encor la mesme chose, si la mesme occasion se presentoit. L'infortune de Lucrece, ne nous a que trop appris, à preuenir de semblables mal-heurs : Et ie puis vous assurer, que si nous auons à mourir, nous mourrons du moins innocentes. Au reste, il n'est rien dont on puisse ne faire point d'exception : Le mensonge qui sans doute est vne lascheté, est quelquesfois glorieux : & ie m'assure que personne ne blasme, celuy que dit le genereux Mutius, lors que regardant brusler sa main, avec vne con-

stance prodigieuse ; il vous assura , qu'ils estoient trois cents dans vostre Camp , qui auoient dessein de vous tuer , quoy qu'effectiuement il fust seul. Cette admirable hardiesse , qui fit entreprendre à Horatius Cocles , de tenir ferme luy seul , contre toute vostre armée ; & qui l'obligea en suite , à se ietter dans le Tybre , tout armé comme il estoit ; ne sera point mise au nombre , des temeritez ridicules. La fermeté de Brutus , à voir luy mesme mourir ses enfans , parce qu'ils estoient traitres à leur Patrie ; passera plustost pour vn zele de bon Citoyen , que pour vn sentiment de Pere desnature. Cela estant ainsi , pourquoy veut-on , que l'interest de l'honneur & du Public , iustificiant le mensonge de Mutius , la temerité de Cocles , & l'insensibilité de Brutus ; ne iustifie pas aussi la fuite de Clœlia & de ses compagnes ; puis qu'elles n'ont eu pour obiet , que la conseruation de leur honneur , & celuy de la Patrie ? Si Mutius a bruslé courageusement sa main ; si Cocles s'est entierement deuoué au salut Public ; si Brutus a donné le sang de ses enfans , pour ces deux choses.

seulement; nous aussi, auons exposé nostre vie pour le mesme fujet: & par consequent, nous pouuons pretendre à la mesme gloire. Quoy Porfenna, Lucrece auroit merité, vne reputation immortelle, pour s'estre poignardée apres son crime, & nous serions infames, pour auoir exposé nostre vie, afin de mourir innocentes! non, non, il est impossible que cela soit ainsi: La Posterité fera plus equitable: & ie croy mesme, que si vous examinez exactement vos sentimens, vous trouuerez qu'ils ne nous condamnent point. Nous n'auons iamais veu, que les Dieux qui sont si ialoux de leur autorité, ayent fait tomber la foudre sur les Victimes, qui s'eschappent de l'Autel: & pourquoy donc Porfenna, voudriez vous traiter indignement des filles, qui se voyans abandonnées de leurs gardes, où pour mieux dire de leurs ennemis; ont cherché leur seureté, aux despens de leurs vies? on me dira peut-estre, que par mes raisons, il semble que nous n'ayons pas eu tort: mais que si la chose est ainsi, il semble en suite, que nos Parents n'ont pas eu raison de nous r'en-

uoyer. Cette consequence n'est pourtant pas bien fondée : & si ie ne me trompe , ie vay la destruire en peu de parolles. Ie vous ay des-ja dit , que l'honneur auoit faiçt nostre fuite , & que ce mesme honneur , a causé nostre retour : car à parler raisonnablement , ce sont nos Peres qui vous ont engagé leur parolle ; ce sont eux , qui nous ont données pour ostages ; ce sont eux , qui ont traicté avec vous ; ce sont eux , qui sont conuenus des articles de la Paix ; & c'est à eux aussi , à vous tenir exactement , tout ce qu'ils vous ont promis , afin de vous obliger , à faire la mesme chose. La foy Publique les y engage ; l'interest de la Republique le veut ; l'honneur de la Patrie le demande ; le leur en particulier les y oblige ; & rien enfin , ne les en peut dispenser. Car ils sçauent bien que ces mesmes filles , qui ont mesprisé l'impetuosité du Tybre , par la seule crainte , de receuoir vn outrage ; mespriseroient encor vne seconde fois leur vie , plustost que de rien faire indigne de la vertu Romaine ; & de cette façon , ils tiennent leur parolle , sans hazarder leur hōneur , ny celuy de leur Pa-

tric. Voyla Porfenna, quels sont les sentiments de nos parents, & quels sont les nôtres : c'est à vous apres cela, à confiderer si vous nous voulez traicter, en fugitiues, en ennemies, ou en Romaines. J'espere neantmoins, que vous prendrez le party le plus iuste, & le plus aduantageux. Car sçachez, que si en violant le droict des gents, vous nous traictiez indignement, & rompiez la Paix que vous avez faicte; vos desseins n'aduanceroient pas plus qu'ils ont faict. Ce que Mutius & Cocles ont entrepris cōtre vous, mille Romains l'entreprendroient encor : Ils sont tous nez pour les grandes choses; ils ont tous vne vertu opiniastre, qui ne se rebute de rien; le desespoir ne faict qu'affermir leur courage; la crainte de la mort leur est inconnuë; ils taschent de viure avec gloire, & non pas de viure long-temps; l'interest particulier ne peut rien en leur ame; ils font toutes choses pour l'honneur, & ne font iamais rien qui le puisse ternir. Voyla Porfenna, quels sont les Romains: voyla quels sont les sentiments qu'ils nous ont donnez : & voyla enfin, ce qui a faict nostre fuite & nostre

nostre retour. Il est certain que d'abord, i'eus beaucoup de repugnance à reuenir, sous la puissance d'un Prince, que i'en'auois considéré iusquesalors, que comme le Protecteur des Tarquins, & l'ennemy de Rome: mais venant à penser à la chose d'un esprit plus tranquile; cette derniere qualité, commença de me donner, de meilleurs sentimens de vous. Oüy Porfenna, i'ay trouué qu'il falloit sans doute, que vous eussiez l'ame grande & hardie, pour auoir entrepris de faire la guerre à Rome: & i'ay creu en suite, que si vous n'eussiez esté digne du rang que vous tenez, les Romains n'auroient point fait la Paix avec vous, & ne vous auroient pas receu en leur alliance: Si bien qu'après auoir persuadé mes compagnes, de sortir de vostre Camp; ie les ay encor persuadées d'y reuenir. Allons, (leur ay-je dit) allons satisfaire à la foy Publique, que nos parents ont engagée: allons confirmer la Paix qu'ils ont faite; & ne regardons plus Porfenna, comme le Protecteur des Tarquins, mais comme leur plus grand ennemy; puis qu'il les abandonne. Croyons mes compa-

gnes, que si ce Prince n'auoit point de vertu, les Romains ne nous auroient point remises en sa puissance. Et puis, quand il arriueroit qu'il n'en auroit pas autant qu'il en faut, pour nous traicter comme il doit; nous en aurons tousiours assez, pour auoir recours à la mort, plustost que de conseruer vne vie, indigne de ce que nous sommes. Allons donc mes compagnes, allons demander à ce Prince, la recompense de nostre fuite: il y a des-ja assez long-temps, qu'il est dans le Territoire de Rome, pour auoir appris, qu'il faut aymer & recompenser la vertu, mesme en ses ennemis. Il a bien pardonné à Mutius, qui auoit attenté à sa vie; il luy fera encor plus ayse d'oublier nostre fuite, & de nous accorder la grace, de nous r'enuoyer chez nos parents. C'est maintenant à vous Porfenna, à me dire, si i'ay eu raison de persuader à ces genereuses filles, de se fier en vostre bonté: pour moy, quand ie ne serois pas interessée en la chose, ie vous conseilerois d'en vser ainsi. Car non seulement il vous est glorieux, d'auoir pu estre ennemy des Romains, & d'estre presente-

ment leur allié; mais il vous le fera encore plus, si vous entreprenez, de disputer de vertu avec eux. C'est là véritablement qu'il est beau de les vaincre: car cette sorte de guerre, a ce priuilege particulier, que les vaincus aussi bien que les vainqueurs, acquierent toujours beaucoup d'honneur. Le seul desir de surmonter en ces occasions, est plus auantageux, que le gain d'une bataille: entreprenez donc Porfenna, cét Illustre combat; fiez-vous absolument à la foy des Romains; & r'enuoyez nous à nos parents. Il me semble qu'ils vous ont tenu leur parole, d'une maniere assez genereuse, pour ne vous permettre pas d'en douter: mais cela n'empeschera pas, que vous ne fassiez vne belle action, si vous nous remettez en liberté. Car donner la liberté, à des filles Romaines, & à des filles, qui sçauent mespriser la mort, pour esuiter l'infamie; c'est leur donner plus que des Royaumes, plus que des Empires, & plus que la vie. Cét endroit de l'Histoire; vous fera si aduantageux, que vostre Regne n'aura rien de plus beau: vous gagnerez le cœur de tous les Ro-

mains ; & par ce moyen , vous aurez moins
 d'ostages dans vostre Camp , mais vous au-
 rez plus d'intelligence dans Rome. Icy,
 nous ne prions les Dieux , que pour nostre
 Patrie seulement : mais dans Rome , nous
 leur offrirons tous les iours des vœux pour
 vostre gloire. Vous serez nostre Protecteur ;
 & sans que nous ayons esté esclaves , nous ne
 laisserons pas de vous confiderer , avec les
 mesmes sentimens , que si vous auiez rom-
 pu nos chaines , & que vous nous eussiez
 tirées de seruitude. Ne refusez pas Porse-
 na , le glorieux tiltre de nostre Libérateur ,
 puis que nous voulons bien vous le donner.
 Vous me direz peut-estre , que nostre fuite
 vous a outragé ; puis que nous n'auons fuy ,
 que parce que nous vous craignons ; que
 parce que nous vous regardions , comme vn
 Prince cruel , Barbare , & Tyrannique : mais
 souuenez-vous Porseenna , que la vertu des
 femmes , doit estre scrupuleuse & craintive.
 Elles doiuent regarder presque tout le mō-
 de , comme leur estant ennemy : & comme
 l'vsage leur defend les armes , il faut que la
 crainte leur tienne lieu de prudence : & il

vaut mieux qu'elles fuyent , ou qu'elles meurent vn peu trop tost , que si elles attendoient , ou viuoient vn peu trop long-temps. Au reste , nous auons pensé mal de vous , parce que nous ne vous connoissions , que sous le nom de Protecteur de la Tyrannie : & presentement ie vous declare , que ie ne sçay point encor ce que vous estes. Parlez donc Porsenna ; afin que ie vous connoisse : souuenez-vous , que vous estes à la veuë de Rome ; que vous auez tous les Romains pour spectateurs ; que vous parlez à des filles , qui sçauront tousiours viure ou mourir dans la gloire ; que la renommée attend nostre arrest , pour le publier par toute la Terre ; & que les Dieux qui vous voyent , tiennent des-jà des Couronnes , pour vous les mettre sur la teste , si vous pouuez surmonter vostre ressentiment : & vaincre la vertu de nos Peres & la nostre , en vous fiant en eux , & en nous accordant nostre Liberté.

EFFECT DE CETTE HARANGVE.

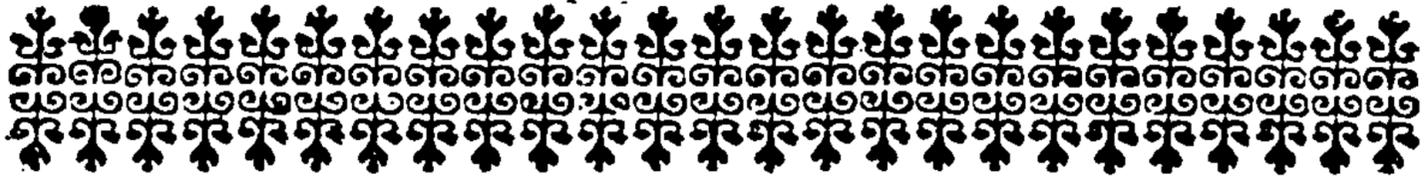
LA haute vertu de cette genereuse fille, se fit un Illu-
stre esclave, puis qu'il estoit Couronné. Porsenna en fut
rauy ; il donna des loüanges infinies à Clælia ; il luy
rendit sa liberté, & celle de ses compagnes ; & pour
marquer la grandeur de son action, il luy fit present d'un che-
ual de bataille, qui estoit la recompense des hommes vaillans, qui
auoient bien fait à la guerre : comme voulant dire, que cette
action esgalloit, celles des plus genereux. Enfin il les renuoya
toutes à leurs parents : & permit mesme à Clælia, de choisir d'en-
tre tous les autres ostages, ceux qu'elle voudroit deliurer. Cette
Illustre personne eslut tous les ieunes enfans, comme estans les
plus exposez : & de cette sorte, elle s'en retourna à Rome, avec
l'allegresse, & la magnificence d'un Triomphe. Elle y fut receüe,
avec la mesme ioye qu'elle auoit : & l'austerité Romaine, cedant
à cette fois aux sentimens de la nature & à la raison : on luy
fit esleuer vne Statue à cheual, dans vne place publique, pour
eterniser tout d'un coup, sa vertu, sa hardiesse, & la generosi-
té de Porsenna,

OCTAVIE

A

AVGVSTE.

DLX-HVICTIESME HARANGVE.



ARGUMENT.



O MME les choses s'aigrissoient toujours entre Auguste & Marc-Antoine, & que l'un & l'autre se preparoit, à recommencer la guerre: ce premier voulut obliger Octavie sa sœur, à sortir de la maison d'un mary, dont elle estoit trop indignement traitée. Mais cette vertueuse femme, qui ne pouvoit approuver ce Conseil, s'y opposa de toutes ses forces: & parla à peu pres en ces termes, à cét-Illustre & cher frere.



*O qu'elle fut constante & belle!
 Qu'elle fut charmante & fidelle!
 Que son esprit eut de douceur!
 O qu'elle mit d'obstacle, à cette guerre iniuste!
 Et qu'elle se fit voir, & d'Anthoine, & d'Auguste,
 Et digne femme, & digne sœur!*

OCTAVIE

A

AVGVSTE.

DE grace Seigneur, ne me commandez
 point de quitter la Maison d'Anthoi-
 ne; & ne me mettez pas en la necessité de

Bbb

vous desobeir. La vertu dont ie fais profession, ne me permet pas de faire cette faute: & l'excez de l'amitié que vous auez pour moy, est sans doute ce qui vous à porté à me la confeiller. Il est vray qu'Anthoine me dérobe son cœur, & son affection, pour donner l'vn & l'autre à Cleopatre: mais Seigneur, seroit-il à propos, que si l'amour de cette Reyne, fait commettre vne faute à Anthoine, que la ialousie d'Octaue, vous portast à en faire vne autre? non, il ne seroit pas iuste: considerez donc s'il vous plaist, l'interest Public, & non pas le mien: & pensez encor vne fois, qu'il seroit esgalement honteux, à Cesar & à Anthoine, de commencer la guerre, & de destruire l'Empire, pour l'amour d'vne femme, & pour la ialousie d'vne autre. Que si toutesfois, vous ne pouuiez en estre esgalement blasmez, i'ose dire sans perdre le respect que ie vous dois; que vous en seriez plus iustement accusé qu'Anthoine: puis qu'il n'est plus en estat, d'escouter, ny de connoistre la raison: & que la vostre ne peut estre troublée, qu'en ma consideratiō seulement. L'amour

de Cleopatre, a de telle forte obscurci son iugement, qu'il est aueugle en ses propres interests: il n'a pas songé, qu'il me faisoit vn outrage, lors qu'il a receu les presents que ie luy ay faits: & qu'au lieu de me permettre de le voir, il est retourné dans Alexandrie. Il n'a dis-je pas eu dessein de fascher Octa- uie; mais de plaire à Cleopatre. Il a eu peur que ma veuë, ne luy donnaist d'autres senti- mens: & il a sans doute connu, qu'il m'ai- moit encor assez, pour ne pouuoir souffrir ma presence, sans confusion & sans repen- tir. Enfin Seigneur, il faut auoir pitié de sa foiblesse, & de son aueuglement, & ne l'i- miter pas dans sa faute. La passion que l'on veut que ie suiue, est bien encor plus dange- reuse, que celle qui possede Anthoine: & si elle passoit de mon cœur dans le vostre, vous agiriez sans doute avec plus de violence, & plus d'iniustice qu'il ne faiët: puis qu'il est certain, qu'elle vous communiqueroit, vne partie de cette fureur, qui l'accompagne tousiours. Cette iniure que i'ay receuë, ne demande point le sang des Romains pour l'effacer: ce ne seroit pas le moyen, de me

redonner l'affection d'Anthoine, que de luy declarer la guerre, en ma consideration: au contraire, ce seroit authoriser sa faute & son inconstance: puis qu'il est certain, que ie meritois le traitement que ie reçois, si parce qu'il m'a chassée de son cœur, ie me bannissois de sa maison, & me rangeois du party de ses ennemis. Je sçay que ie suis Romaine, & que i'ay l'honneur d'estre vostre sœur: mais ie sçay aussi, que ie suis femme d'Anthoine; que ses interests doiuent estre les miens; & qu'encore qu'il n'ait pas pour moy, toute l'affection qu'il est obligé d'auoir; ma propre vertu ne me permet pas, de me dispenser de celle que ie luy dois: & si i'ẽ vfois d'une autre sorte, ce seroit reconnoistre Cleopatre, pour femme legitime d'Anthoine: & luy ceder volontairement vne qualité, qu'elle ne me sçauroit oster. Laissez moy donc renfermer ma douleur & mes larmes, dans la maison de mon mary: de peur que si elles estoient veuës, elles ne luy fissent de nouueaux ennemis. Laissez-moy Seigneur, cacher mon affliction, & mon ressentiment: & s'il est vray que mes inte-

rests vous foyent chers, comme vous me l'avez toujours tesmoigné; aydez-moy à excuser Anthoine enuers le Senat. Dittes luy que cettcamour est trop violente, pour durer encor long-temps: & que comme le Grand Iules Cesar eust assez de force, pour dissiper les charmes, de cette belle Egyptienne qui l'auoient surpris; Anthoine ayāt la mesme foiblesse, aura en fuite assez de cœur, pour rompre cēt enchantement, aussi bien que luy. Mais enfin Seigneur, faictes que cette amour, ne soit pas le commencement de la guerre: fouuenez vous de cette glorieuse iournée, où mes larmes firent tomber les armes des mains, aux deux plus Grands Empereurs qui furent iamais. Vous estiez lors enuironné de vos Legions; vostre armée s'apprestoit des-ja à combattre; les trois cents voiles qu'Anthoine conduisoit, estoient à la veuë de vos troupes; on voyoit des-ja en tous les deux partis, cette ardeur que la veuë des ennemis donne, en semblable rencontre; le desir de vaincre, estoit dans le cœur de tous les Soldats; ils songeoient des-ja, à la richesse du butin; on

voyoit les Aygles contre les Aygles ; les Romains contre les Romains ; les Citoyens , contre les Citoyens ; les amis , contre les amis ; les parents , contre les parents ; & pour tout dire enfin , la bataille de Pharsale , n'auoit rien fait voir de plus effroyable , que ce que mes yeux virent en cette occasion. Cependant , quoy qu'Anthoine parust l'agresseur , puis qu'il venoit vous attaquer ; mes larmes , mes raisons , & mes prieres , surmonterent vostre ressentiment. Vous embrassates Anthoine , au lieu de le combattre : vous le receustes , comme le mary de vostre soeur , & non pas comme vostre enemy : & ces deux puissantes armées , que vous auiez leuées pour vous destruire , ne seruirent , que pour vous donner des marques reciproques , d'une parfaite intelligence. Car vous n'auiez pas oublié , qu'Anthoine vous donna cent galeres , & vingt Brigantins : que vous luy donnastes aussi deux legions : & qu'outre cela , vous m'accordastes encore pour luy , mille de vos meilleurs Soldats. Pensez-vous Seigneur , que cette premiere victoire , ne m'en fasse pas esperer une

seconde ? Vous m'aimiez autant aujour-
d'huy , que vous m'aimiez en ce temps-la : la
veüe de vostre ennemy n'aigrit point vostre
ressentiment : vous n'avez point de legions
à l'entour de vous, qui vous pressent de don-
ner vne nouvelle matiere à leur courage :
vous estes seul , vous estes defarmé , ie suis
mal-heureuse & affligée , & mes larmes, mes
raisons , & mes prieres, doiuent estre encôre
plus puissantes aupres de vous, qu'elles ne le
furent en cette iournée, puis qu'il ne s'agit
que de mon interest. Au reste , il est plus ay-
sé des'empescher de prendre les armes , que
de les quitter : & il vous deuoit estre lors
plus difficile, de faire la Paix avec Anthoi-
ne, qu'il ne vous le fera maintenant, de ne
commencer point la guerre. C'est la passion
d'Anthoine qu'il faut combattre , & non
pas sa personne : & pour cét effect, ie dois
souffrir son inconstance sans m'en plaindre ;
ie dois luy conseruer mon cœur, quoy qu'il
me dérobe le sien ; ie dois auoir de la com-
passion de sa foiblesse ; ie dois auoir du res-
pect pour luy, quoy qu'il n'aye que du mef-
pris pour moy ; ie dois demeurer dans sa

maison, tant qu'il me fera la grace de m'y souffrir; & pour tout dire, ie dois m'opposer à vous, toutes les fois que vous voudrez m'obliger à faire des choses, qui me pourroient estre honteuses. Si Anthoine vouloit me porter au dessein de vous nuire, ie m'opposerois à luy, comme ie m'oppose à vous: & des mesmes armes dont ie vous combats maintenant, ie combatrois son injustice & son obstination. Oüy Seigneur, ie feray tousiours sœur de Cesar, & femme d'Anthoine: & quoy que la Fortune fasse, ie ne feray iamais rien, indigne de ces deux glorieuses qualitez. Pardõnez moy dõc si ie vous dis hardiment, que ie ne fortiray point de la maison de mon mary, qu'il ne me le commande: & s'il arriue mesme, que l'amour de Cleopatre, le porte iusques à vn tel déreglement, qu'il m'ordonne de la quitter; ie l'abandonneray en versant le moins de l'armes qu'il me fera possible, de peur que la compassion qu'on auroit de moy, n'augmentast la haine qu'on auroit pour luy. Voyla Seigneur, quels sont les sentimens d'Octaue, & quels ils seront tousiours. Et
puis,

puis, à parler raisonnablement, Anthoine n'est pas vn homme ordinaire: les grandes qualitez qui sont en luy, meritent qu'on excuse sa foiblesse: Et les belles choses qu'il a faites à la guerre, doiuent sans doute obtenir, de l'equité de tous les hommes, quelque indulgence pour celles que l'amour luy faict faire. L'affection qu'il eut toujours pour le Grand Iules Cesar, vous doit obliger à ne le condamner pas legerement: puis qu'estant son fils d'adoption, & son legitime successeur, il semble que vous deuez heriter, de ses sentimens & de ses amis, aussi bien que de ses richesses. Lors qu'Anthoine a combattu pour Iules Cesar, il a combattu pour vous: vous le deuez recompenser, de tout ce qu'il a faict pour luy: car enfin, de toutes les debtes de Cesar, les plus iustes, & les plus glorieuses à payer, sont sans doute les bons offices, que ses amis luy auoient rendus. Souuenez-vous donc, de ce qu'Anthoine a faict pour cét excellent homme: ce fut luy qui s'opposa genereusement, à la faction de Pompée, lorsqu'elle vouloit que Cesar mist les armes bas, & que son enne-

my ne les y mist point : il parla avec ardeur en cette rencontre, & ne craignit point de s'exposer, à recevoir vn outrage ; comme en effect, il fut traicté indignement, à cette consideration : & fut contraint de se desguiser en esclave, pour aller chercher vn Azyle, dans le Camp de celuy qu'il auoit protégé. Mais ce qu'il fit en cette occasion, il l'a fait encor en cent autres aussi importantes : il a payé de son sang, & de sa personne, l'amitié que Cesar luy portoit. On l'a veu plus d'une fois rallier ses troupes, les remener au combat, & les rendre victorieuses, lors qu'elles estoient prestes d'estre vaincuës. On l'a veu à la bataille de Pharsale, commander la pointe droicte de l'armée de Cesar, combattre pour sa gloire, & exposer sa vie, pour assurer entre ses mains, la souveraine Puissance, qui enfin a passé dans les vostres. Au reste, s'il a combattu pour Cesar durant sa vie, il a fait vaincre Cesar apres sa mort : son Eloquence a fait, ce que la valeur d'aucun autre n'auroit pu faire : car comme vous ne l'ignorez pas, sans ce zele ardent qui le fit parler, le peuple Romain

n'auroit osé tesmoigner, combien il estoit touché du sang de Cesar. Il se feroit contenté de respendre des larmes, & n'auroit point porté le feu, iusques dans les maisons de ses meurtriers. Vous voyez donc bien Seigneur, qu'en quelque façon, Anthoine a esleué le premier degré, par lequel vous estes arriué, à la puissance où vous estes. Que si apres ce qu'il a faict pour Cesar, il est permis de mettre en conte, ce qu'il a faict pour la cause Commune, & contre Cassie, & contre Brutus; vous trouuerez qu'il a tousiours esté leur vainqueur: & qu'en quelques rencontres, où vous n'estiez pas en estat de combattre, il vous a esté aduantageux, qu'il fust de vos amis: puis que sans sa valeur, il eussent sans doute remporté vne victoire, qui peut-estre les eust mis en estat, de ne pouuoir plus estre vaincus. Je sçay biē Seigneur, que depuis cela, vous n'avez pas tousiours esté esgallemēt bien ensēble: & que cette noble ialousie, qui suit inseparablement ceux, qui sont amoureux de la gloire, & qui aspirent aux grandes choses, a alteré vostre amitié: mais si ie ne me trompe, cette sorte de hai-

ne, ne doit point passer iufques à la perfonne. Il faut furmonter fon ennemy, en grandeur de courage, & en generofité: il faut s'opposer à luy, quand il entreprend de nous deftruire: mais il ne faut iamais pour des caufes particulieres, troubler le repos Public: ny pour des raifons fort legeres, commencer vne guerre, dont le fuccez eft toujours douteux. La haine eft vne paffion des particuliers: & s'il eft permy d'en auoir, aux perfonnes qui ont la fuprême Puiffance, ce doit eftre la haine du vice, de l'efclauage, & de l'infamie: autrement, s'ils ne combattoient pas cette paffion, & qu'ils s'y laiffaffent emporter, ils feroient fans doute capables, de toutes fortes d'iniuftices. Pour vanger leurs propres iniures, ils ne feroient point de difficulté, de violer le droit des gens; d'oublier l'equité naturelle; d'enfraindre les loix les plus iuftes; de deftruire leur Patrie; & de mefprifer le pouuoir des Dieux. Voyla Seigneur, le déreglement, que la haine peut caufier quelquesfois dans l'ame la plus ferme: & pour vous empêcher de tomber, dans vn femblable mal-heur,

confiderez vn peu , ce qu'vn excez d'amour
faict faire , à l'infortuné Anthoine. Pensez-
vous Seigneur, que la haine vous donnaſt de
plus iuſtes ſentimens? Et que la ialouſie ſi i'en
eſtois capable, me permis d'agir avec moins
de violence? non Seigneur , ces trois paſſiōs
eſtans oppoſées , comme elles le feroient en
cette rencontre , feroient capables de de-
ſtruire toute la Terre. Ne vous engagez dōc
point, dans vn ſi mauuais deſſein: que ſi tou-
tesfois vous voulez vous vanger d'Anthoi-
ne, abandonnez-le à ſon propre ſens, & aux
charmes de Cleopatre. Laissez-le en repos
conſeruer cette belle conquēte: & ne crai-
gnez pas, qu'il entreprenne de s'oppoſer aux
voſtres, ſi vous le laiffez iouir paisiblement
de celle-la. Mais ſongez Seigneur , que ſi
vous l'irritez, il pourra peut-eſtre vous don-
ner beaucoup de peine: la premiere valeur
d'Anthoinen'eſt pas morte, elle n'eſt qu'af-
ſoupie: il pourra peut-eſtre ſ'eveiller en fu-
reur: & ſans quitter la paſſion qui regne en
ſon ame, il s'oppoſera à vos deſſeins, avec
toute l'ardeur que peut auoir vn homme,
qui combat pour ſe defendre, pour ſe van-

ger, pour sa propre gloire, & pour conser-
uer sa Maistresse. Ne vous faictes donc point
vn ennemy redoutable, d'vn amy infor-
tuné : faites ie vous en coniuere, que ie ne
vous voye iamais entreprendre de guerre,
où il ne me soit permis de pouuoir souhai-
ter, que vous remportiez la victoire. Con-
siderez de grace, en quel estat se trouue-
roit mon ame, si ie vous voyois encore
vne fois prests d'en venir aux mains: mais
avec cette cruelle difference, qu'à la pre-
miere, ce n'estoit que pour l'amour de
vous, & qu'en celle-cy, ce feroit pour l'a-
mour de moy. Non, non, ne vangez point
l'iniure qu'on me faict, & ne cherchez pas
vn remede pire que le mal. La seule pen-
sée de voir mon frere & mon mary, prests
de se donner la mort, à ma consideration,
me faict transir d'effroy. Ie ne sçay pres-
ques plus ce que ie dis : & dans vn trouble
si grand, ie suis preste de donner mon sang
& ma vie, pour conseruer la vostre, & cel-
le d'Anthoine : mais comme vous ne vou-
drez sans doute, accepter n'y mon sang,
n'y ma vie, voyez mes larmes avec com-

passion ; escoutez du moins mes prieres & mes souspirs ; & puis que par vostre commandement , ie suis femme d'Anthoine ; ne me commandez pas en suite , de quitter sa maison , comme celle de mon ennemy. Songez que ie suis mere des enfants d'Anthoine : & qu'en cette qualité , ie ne dois ny les abandonner , ny les faire sortir de la maison Paternelle. Ce seroit presque dire , qu'ils n'en seroient pas les legitimes successeurs , si ie les en faisois partir : & ce seroit moy-mesme donner des armes pour me destruire , à tous les flateurs d'Anthoine , & aux esclaves de Cleopatre. Aussi suis-je bien resoluë , de n'en vser pas ainsi : ma patience durera plus que l'amour d'Anthoine : & à quelque excez que puisse aller , le mespris qu'il faiët de moy , ma vertu ira encore plus loing. Oüy Seigneur , quand son affection n'aura point de retour pour moy ; qu'il viura & mourra entre les bras de Cleopatre ; ie verferay des larmes pour sa perte : sa memoire me fera chere : les enfants de Fulvia , & de Cleopatre mesme , deuiendront les miens : ie pren-

dré soin de leur conduite, & de leur Fortune : & tant qu'Octauië sera viuante, elle ne se lassera iamais, de donner de nouvelles preuues de sa constance. Puis que ie suis d'un sexe, à qui la valeur est défendue, il faut du moins que la patience me soit permise, & que cette vertu, me tienne lieu de courage. Il y a quelquefois autant de generosité, à sçauoir souffrir le malheur, qu'à sçauoir combattre ses ennemis: ne vous opposez donc point, à la victoire que ie veux remporter sur moy-mesme: & pour la rendre plus glorieuse, faites que ie vous surmonte aussi bien que moy. Ne vous exposez point, à pouuoir estre vaincu par Anthoine, & laissez vous vaincre par Octauië. Mais comme ie ne voy pas dans vos yeux, que vous foyez encor en estat, de vous rendre à mes larmes & à mes prieres; souffrez Seigneur, que i'aille attendre vostre resolution, dans la maison de mon mary: puis que c'est le seul lieu, où ie puis demeurer avecques gloire, tant qu'Anthoine me le permettra. Je vous assure toutesfois, que comme ie ne fais point
de

de vœux contre Anthoine, lors que ie suis dans vostre Palais; ie n'en feray point contre Cesar, lors que ie feray dans la maison d'Anthoine.

EFFECT DE CETTE

HARANGVE.



CETTE belle & vertueuse personne, obtint de l'amitié d'Auguste, tout ce qu'elle demandoit: & il luy permit de demeurer dans la maison de son mary, tant qu'elle le pourroit en bien-seance. Elle n'y fut pourtant pas long-temps: car Anthoine eut tant d'iniustice pour elle, & tant de complaisance pour Cleopatre, qu'il luy enuoya commander d'en sortir. Elle le fit, avec cette mesme modestie, qu'elle auoit

394 OCTAVIE A AVGVSTE.
toujours tesmoignée : & dans toutes les disgraces , qui accablerent apres cét infortuné ; & durant sa vie , & apres sa mort ; elle fut toujours ce qu'elle avoit esté iusqu' alors ; ie veux dire , un illustre & rare exemple , de l'amitié Coniugale.



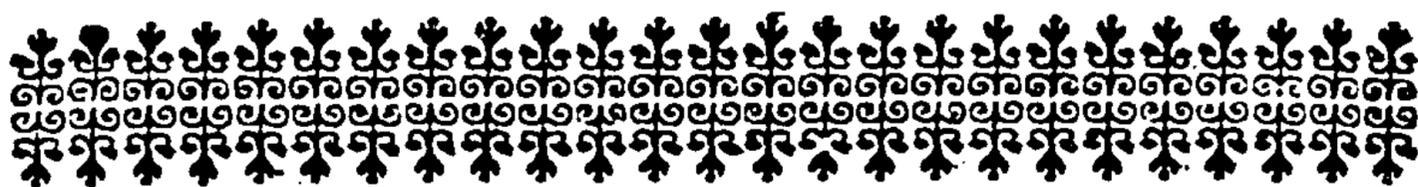
AGRIPINE

AV

PEUPLE ROMAIN.

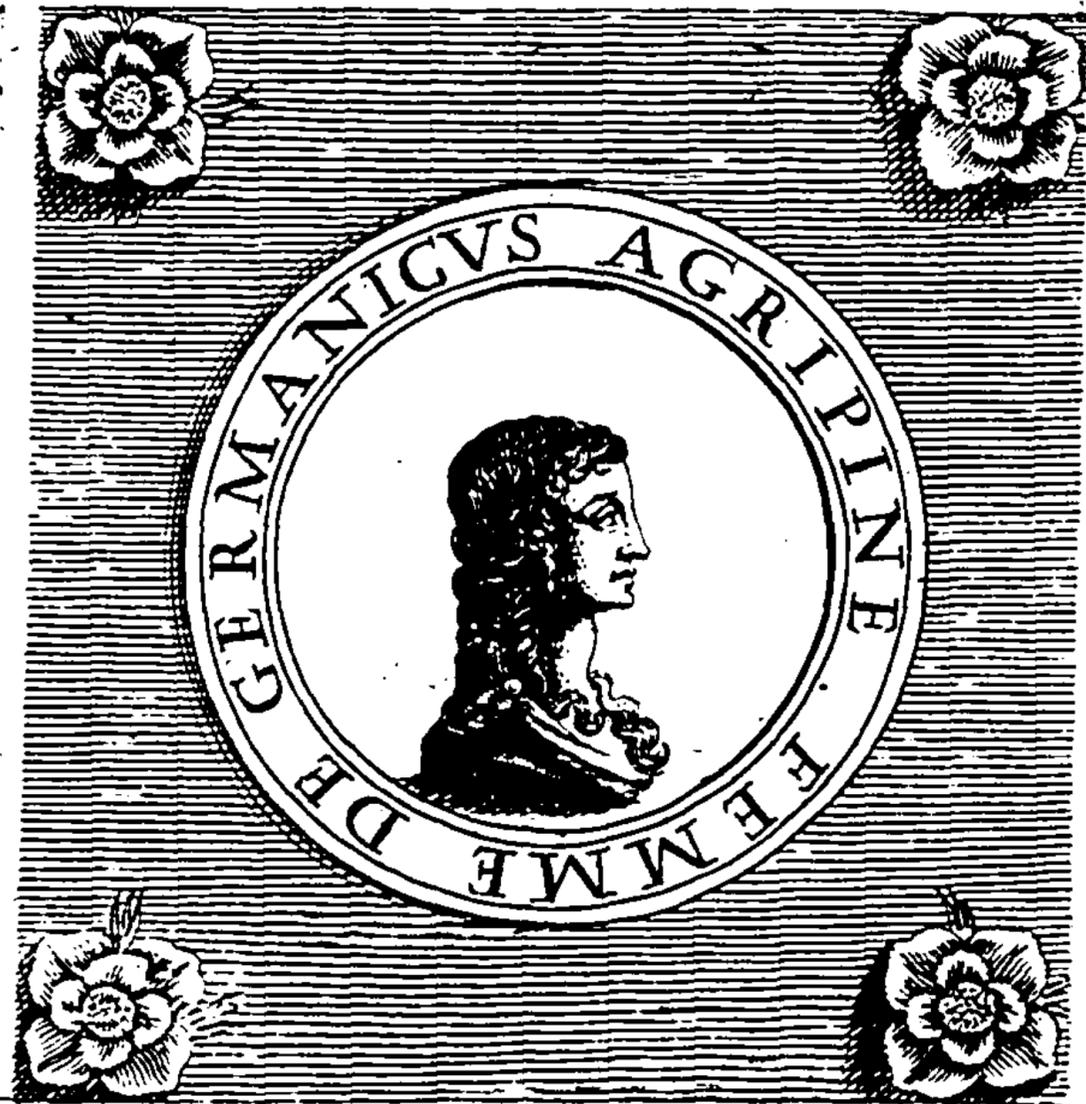
DIX-NEUFIESME HARANGVE.

Ddd ij



ARGUMENT.

A PRES la mort de *Germanicus*, *Agripine* sa femme rapporta ses cendres à Rome, pour les mettre au Tombeau d'*Auguste*. Tout le peuple fut au devant d'elle jusques à *Brunduse*, & tesmoigna par sa tristesse, qu'il plaignoit plus la valeur de *Germanicus*, qu'il ne craignoit la malice de *Tibere*. Cette genereuse femme, de qui l'esprit imperieux & hardy, ne scauoit point desguiser ses sentimens, ne les cachâ non plus en cette occasion: mais au contraire, se laissant emporter à sa douleur comme à son temperament, elle parla de cette sorte, au peuple Romain qui l'escoutoit.



*Telle qu'une Arthemise, & plus Illustre encore,
 Les cendres d'un espoux, elle porte en ses mains :
 Et dans l'ennuy qui la deuore,
 Elle monstre cette Vrne, & ses pleurs aux Romains.
 Et faict voir par sa plainte, aussi libre que iuste,
 Qu'elle est digne du sang d'Auguste.*

AGRIPIINE

AV

PEUPLE ROMAIN.

Germanicus, le petit fils d'Auguste, &
 le neveu d'Anthoine ; Germanicus,
 la terreur de l'Allemagne, & l'amour des

Ddd iij

Romains ; Germanicus , en qui toutes les vertus esclattoient esgallement ; Germanicus , de qui toutes les actions ont esté glorieuses ; Germanicus , mary de l'infortunée Agripine, petite fille d'Auguste ; enfin Germanicus , le plus beau , le plus vaillant , le plus modeste , le plus equitable , & le plus acomply qui sera iamais ; n'est plus qu'un peu de cendre : & cette urne renferme , (ô pitoyable aduantage !) celui de qui la valeur , auroit pu conquerir toute la Terre , si l'on eust pu souffrir , qu'il eust vescu plus long-temps. Oüy Romains , voyla vostre Germanicus , en estat d'auoir besoin de vous , pour le faire viure eternellement. Le voyla esgallement incapable de vous seruir , & de se vanger de ses ennemis & des vostres : le voyla en estat , de n'exciter plus l'enuie contre sa vertu : il a vaincu ce monstre en mourant : car les moindres circonstances de sa vie sont si glorieuses , que la Calomnie mesme , n'y scauroit trouuer riē à redire. Pleignez donc Romains , nostre mal-heur commun : puis que si i'ay perdu vn mary , vous auez perdu vostre Protecteur. Regardez ie

AV PEÛPLE ROMAIN. 399

vous prie , à l'entour de cette urne , les six enfants de Germanicus tous couverts de larmes : ayez pitié de leur ieunesse & de leur mal-heur : & craignez avec moy , que leur Pere en les abandonnant , n'ait emporté toute leur vertu. Si sa vie eust esté aussi longue , que raisonnablement elle le deuoit estre , son exemple quand ils eussent eu les inclinations mauuaises , les auroit tousiours portez au bien : mais aujourd'huy , en l'estat où sont les choses , qui fera-ce qui les pourra instruire ? qui fera-ce qui les corrigera ? qui fera-ce qui les menera à la guerre ? qui fera-ce qui leur fera hair le vice & aymer la vertu ? Ie ne doute point que Tibere n'aye pour eux , les mesmes sentimens qu'il a eus pour leur Pere , car ses inclinations ne se changent pas aysemēt : Mais cōme l'Empercur n'a pas empesché , qu'il n'ait eu des ennemis , des enuieux , des Persecuteurs , & qu'il ne soit mort empoisonné ; il pourra estre aussi , que les soins qu'il prendra de leur education , ne feront point vtils : & veuille le Ciel , que tout ce que i'aprehende pour Caligula n'arriue pas. Laissons Romains , laissons l'adue-

nir, sous la prouidence des Dieux : & ne parlons seulement, que des mal-heurs qui nous sont arriuez: Ils sont assez grands, pour meriter toutes nos larmes: ne les partageons point ie vous en coniuere: versons les toutes pour mon cher Germanicus: & vous souue- nez, qu'il estoit du sang des Iules Cefars, des Anthoines, des Marcellus, & des Augustes. C'est à vous Romains, à pleurer dignement sa mort, & à celebrer sa memoire. Et pour tesmoigner fortement, l'estime que vous faisiez de luy, haysez ceux qui l'ont hay; detestez ses enuieux, ses ennemis, & ses bourreaux; ne craignez point de parler de la meschanceté de Pison, n'y de l'ambition de Plancina; publiez sans apprehension, que ces corps que l'on a trouuez hors des Tombeaux; que ces imprecations que l'on a faites contre Germanicus; que son nom graué en des lames de plomb; & toutes ces marques d'enchantemens, dont on a eu connoissance; sont des preuues manifestes, des desseins qu'on a eus contre sa vie. Publiez dis-je, que le poison a acheué, ce que les charmes n'auoient pu faire: & ne craignez pas

pas que l'on vous punisse pour ce crime : la mort de Germanicus , a donné tant de ioye à ceux qui l'ont caufée , qu'ils ne feront de long-temps en estat , de prendre garde à vostre tristesse n'y à vos discours. Cette victoire qu'ils ont r'emportée , sur le plus vaillant homme qui fut iamais , leur donne fans doute assez de vanité , pour mespriser vos sentimens : & pour ne se mettre pas en peine , de ce que vous penserez de cette aduanture. Je croy mesme , qu'ils sont assez aueuglez de leur ambition , pour estre bien ayfes , que la Posterité sçache , qu'ils ont fait mourir Germanicus. Ils aspirent plus à la reputatiõ de grands Politiques , que d'hommes vertueux : & pourueu que l'on die qu'ils ont sçeu perdre , ce qui pouuoit s'opposer à leur iniuste authorité , il ne leur importe pas , de passer pour cruels , pour desnaturez , pour impies , pour meschants , & pour sanguinaires. Oüy traistre Pison , oüy lasches ennemis de Germanicus , on sçaura que vous auez sçeu regner ; on sçaura que vous l'avez perdu ; on sçaura que vous auez violé en sa personne , toutes sortes de droicts ; on sçau-

sa que vous n'avez point respecté en luy, le plus noble sang d'entre les Romains; on sçaura que vous avez coupé le fil, de la plus Illustre vie qui sera jamais; on sçaura que le nombre de ses vertus, a retranché celuy de ses iours; on sçaura que vous n'avez esteint ce flambeau, que parce qu'il esclairoit la noirceur de vostre vie; & l'on sçaura enfin, que l'excez de vos crimes, & celuy de ses vertus, sont les veritables causes de sa perte. Je ne m'arreste point ô genereux Romains, à vous repasser exactement, quels ont esté tous les ennemis de Germanicus: ce n'est pas que la crainte m'empesche de les nommer, car Agripine en est incapable: mais c'est que ie sçay, que vous les connoissez tous. Vous sçavez la cause de leur haine: & ie ne vous parle aussi en cette iournée, que du Pitoyable effect, de cette dangereuse passion. Mais Dieux, comment est-il possible, qu'on ait pu hair Germanicus? qu'a-t'il faict en toute sa vie, qui puisse luy avoir aquis des ennemis? Repassons là ie vous en coniore: soyons luy iuges rigoureux: & voyons s'il a pu meriter, le suplice qu'il a souffert. Premiere-

ment, du costé de l'ambition, i'ama'is hom-
 me n'en fut plus estoigné: & toute la Terre
 a veu, que plus il auoit lieu de pouuoir pre-
 tendre à l'Empire; plus il a tesmoigné d'af-
 fection à Tibere, & plus il s'est estoigné du
 chemin, qui pouuoit le conduire au Thro-
 ne. Hé plust aux Dieux, qu'il eust plustost
 suiuy mes Conseils que ses sentimens: ce
 fut luy, qui fit prester le ferment de fide-
 lité aux Belges, nation voisine de l'Al-
 lemagne. Ce fut luy qui appaisa la reuol-
 te des Legions, & qui plustost que d'es-
 couter les offres qu'elles luy faisoient de
 le suiure par tout, voulut se trauer ser le cœur
 d'vn coup de Poignard. Voyla Romains,
 ce que Germanicus fit pour Tibere en cette
 rencontre. Il voulut mourir pour luy: &
 peut-estre par vne autre voye, & par d'autres
 sentimens, a-t'il eu le mesme destin. Quoy
 qu'il en soit, ne nous arrestons pas, sur vn
 discours si funeste: souuenons-nous que
 Germanicus, m'a commandé en mourant,
 de perdre quelque chose, de cette noble fier-
 té que me donne l'innocence, & l'illustre
 sang dont ie suis descenduë. Disons donc

simplement, que l'on peut assurer sans men-
 songe, que Germanicus, a conserué l'Em-
 pire à Tibere: puis que ce fut luy, qui remit
 l'obeyssance & la discipline militaire, dans
 la plus grande partie des Legions, sans les-
 quelles les Empereurs ne peuuent iouir, de
 la souueraine Puissance. Le desordre estoit
 si grand; les plaintes qu'on faisoit contre Ti-
 bere si iniurieufes; les demandes des Soldats
 si insolentes; leur procedure accompagnée
 de tant de violence; que Germanicus fut
 contrainct de se faire sortir du Camp, de
 peur que ie n'y receusse vn outrage. Je fis
 neantmoins ce que ie pus, pour ne me sepa-
 rer pas de luy en cette rencontre: car comme
 ie vous l'ay des-jadit, la crainte n'a point de
 place au cœur d'Agripine: & nulle puissan-
 ce humaine ne peut l'obliger, ny à se taire
 ny à parler, que lors qu'il luy plait, & que
 la raison le veut. Or genereux Romains,
 Germanicus n'appaisa pas seulement, la se-
 dition des gens de guerre, mais il fit que ces
 mesmes Soldats, qui ne reconnoissoient
 plus de Chef; qui ne suiuoient que leur ca-
 price; qui n'escoutoient que leur fureur; qui

ne s'armoient, que pour s'opposer aux volontez del'Empereur; se remirent sous leurs enseignes; se rendirent capables de raison; escouterent les commandemens de Germanicus; & prirent les armes pour le suiure avec ardeur, dans tous les perils où il s'exposa en cette occasion, & d'où il sortit avecques gloire. Ce fut avec ces mesmes Soldats, qu'il vangea la defaite de Varus; qu'il reprit l'Aigle de la dix-neufième Legion; qu'il passa au trauers des Bructeres; qu'il rauagea entierement, tout ce qui est entre les riuieres d'Amisia & de Luppia; & que non content de tesmoigner sa valeur à la guerre, il fit voir sa pieté, aussi bien que son courage. Car arriuant au mesme lieu, où Varus auoit esté deffait, & où l'on voyoit encor, vn nombre infiny d'os blanchissans, espars par la pleine, ou tassés à grands monceaux, selon que les Soldats auoient fuy ou combattu: où l'on voyoit dis-je encor, des dards brisez, & quantité d'autres armes rompuës; des testes de cheuaux attachées aux arbres; des Autels où les Barbares auoient immolé, les Tribuns & les Centeniers; & où ceux qui

estoyent eschappez de la defaictte, monstroient les endroicts, où les Chefs auoyent receu le coup de la mort; où les Aygles auoyent esté prises; où Varus auoit receufes premieres blessures; & où peu apres, il s'estoit tué de sa propre main. Germanicus dis-je, arriuant en cét effroyable lieu, & y voyant de si funestes reliques d'une armée Romaine; poussa des sanglots, respendit des larmes, & abandonna son ame inuincible, à la douleur & à la compassion. Il exorta les Soldats, à rendre les derniers deuoirs à ces infortunez; dont vne partie, estoient leurs parents & leurs amis. Il inspira la tristesse dans leurs cœurs, pour les porter apres avec plus d'ardeur à la vengeance: & de sa propre main, il mit le premier Gasō, au Tōbeau que l'on esleua, à ces Illustres malheureux. Cependant, Tiberen'aprouua pas cette loüable action: Il ne comprit point, qu'on pouuoit estre vaillant & pieux tout ensemble; donner sepulture à ses amis, & vaincre ses ennemis; & il creut enfin, que la pieté estoit vne vertu, indigne d'un grand courage. Il eust voulu que Germanicus, eust passé

sur ces montagnes de morts, sans se souvenir qu'ils auoient esté Romains comme luy; qu'ils auoient combatu, comme il alloit combattre; que les mesmes ennemis l'attendoient; que pour le rendre victorieux, de ceux qui les auoient vaincus, il falloit se rendre les Dieux propices; & mettre dans l'ame de ses Soldats, le desir de se vanger, pour y accroistre celuy de combattre, & de r'emporter la victoire. Mais les maximes de Tibere, & celles de Germanicus, estoient bien differentes: aussi les ont-elles conduits, à des chemins bien differentes. Tibere Re-gne, Romains, & Germanicus est mort. Ren-dez-luy du moins les mesmes honneurs, qu'il rendit aux Soldats de Varus: & puis qu'il eut assez de cœur pour vanger leur perte, soyez du moins assez genereux pour pleurer la sienne. Cependant, ne le laissons pas plus long-temps, au milieu de cette affreuse campagne couuerte de morts: regardons-le dans ses Conquestes: voyons comme le vaillant Arminius n'ose l'attendre: & voyons avec quelle adresse, quelle conduite, & quel courage, il poursuit & surmonte, vn

si genereux ennemy. Germanicus ioignit en cette occasion, la prudence à la valeur: & surprénant les Cattes, lors qu'ils y pensoiēt le moins, il rauagea tout leur Pais; prit la ville de Martium, Capitale de la Prouince; y mit le feu, y fit grand nombre de prisonniers; & apres auoir porté la terreur par tout, il reprit le chemin du Rhin, sans que l'ennemy l'osast suiure. De-là, il fut secourir Segeste, que ceux de sa nation tenoient assiégé, pour fauoriser Arminius: qui depuis cela, par vne ruse de guerre, sembla plustost fuir que se retirer. Mais ce ne fut que iusques à tant, que Germanicus fut arriué, à vne embuscade qu'on luy auoit dressée: & plust au Ciel, qu'il eust aussi heureusement éuité, toutes les embusches que l'on a dressées contre sa vie. Il paya de sa valeur en cette occasion: & voyant que les Allemans qui suiuoient son party, s'alloient ietter dans vn marais, fort aduantageux aux ennemis; il fit aduancer toutes les legions en bataille, ce qui mit la terreur parmy les troupes d'Arminius, & l'assurance dans les nostres. Le bon-heur de Germanicus,

passa

passa iusques à Cecina son Lieutenant : car il surmonta toutes les difficultez qu'il rencontra ; combatit avecques gloire, les troupes d'Inguiomere, & celles d'Arminius ; & les armes Romaines , ne furent enfin que trop heureuses en cette rencontre : puis que si Germanicus eust aquis moins de gloire, il eust esté moins suspect. I'ay mesme sçeu, que i'ay contribué quelque chose à sa perte : l'on a creu que sa valeur, estoit aussi contagieuse, que le vice l'est en ce siecle : & qu'il m'en auoit communiqué vne partie. L'on a dis-je pensé, que puis qu'il m'auoit renduë courageuse, il feroit des Heros de tous les Soldats qui combatroient pour luy. Mais ceux qui croyoient cela, ne se souuenoient plus qu'Agripine est du sang d'Auguste : & que Germanicus a eu plus de peine, à retenir son courage qu'à l'exciter. Et puis en cette occasion, ie ne fis rien qui deust donner de l'ombrage : il est vray que sur le bruit qui courut que l'armée Romaine estoit defaite, & que les ennemis venoient rauager les Gaules ; i'empesché que quelques vns trop effrayez, de cette fausse nouvelle, ne rom-

pissent le pont qui trauesoit le Rhin: & que par ce moyen, ie sauué en quelque façon, les Legions Romaines. Il est vray encor, que lors qu'elles reuindrent, ie me tins au bout du pont, pour remercier les Soldats; pour louer les vns; assister les autres; consoller les blesez; & faire enfin, tout ce que la compassion & la generosité, me conseillèrent de faire en faueur de ceux, qui venoient de combattre, pour l'aduantage de leur pais, pour la feureté de Tibere, & pour la gloire de Germanicus: mais si ie ne me trompe, on deuoit pluïstost me rendre grace pour cette action, que me regarder comme ennemie. Au reste, l'amitié que les Legiõs auoiēt, & pour Agripine, & pour Germanicus, n'a seruy qu'à l'auātage de ses ennemis: car quoy qu'il cõnuist aussi bien que moy, qu'on n'auoit pour luy, que des sentiments fort iniustes; il se seruit de cette amitié des Legions, pour les engager dans ses desseins: & ses desseins n'auoient pour obiect, que la gloire de ceux qui ne l'aymoient pas. Il est vray qu'il s'obstina, à la guerre d'Allemagne: mais ce fut seulement, parce qu'il croyoit qu'il estoit à pro-

pos de le faire pour le bien public : comme en effect , l'euvenement fit voir en suite ce que ie dis. Car apres que le vaillant Arminius , & le genereux Inguiomere , eurent fait leurs derniers efforts , pour leuer vne armée , capable de vaincre celle de Germanicus : & que par toutes les ruses de guerre , dont les grands Capitaines se seruent , ils eurent songé à prendre tous les aduantages , que la situation des lieux leur pouuoit donner : Germanicus ne laissa pas de remporter , autant de victoires qu'il fit de combats , & qu'il donna de batailles. L'on n'a iamais veu d'ennemis , se defendre plus obstinement : il sembloit qu'ils ne fuyoient quelques fois , que pour reuenir combattre avec plus de cœur : la defaite de leurs troupes , ne faisoit qu'augmenter leur courage : & plus ils sembloient estre près d'estre vaincus , plus ils taschoient de se mettre en estat d'estre victorieux. L'on eust dit que la valeur des Soldats qu'on leur tuoit , passoit en l'ame de leurs compagnons pour vanger leur mort : & de cette forte , Germanicus ne merite pas peu de gloire , d'auoir vaincu de semblables en-

nemis. Entre les choses que l'on trouua, parmy le butin que l'on fit sur eux, apres vne des batailles qu'ils perdirent; l'on y vit quantité de chaines qu'ils auoient portées, pour enchaîner les Soldats Romains, qui seroiēt leurs prisonniers; car ils ne doutoient point, qu'ils ne deussent remporter la victoire. Cependant, apres que Germanicus, par sa valeur & par sa conduite, eut vangé la mort de Varus; la perte de ses Legions; retrouvée les enseignes perduës; & porté la frayeur parmy tous les Barbares; que fit-il pour son interest particulier? que fit-il pour sa gloire? le diray-je Romains? ouïy. disons le pour son honneur, & pour la honte de ses ennemis. Il fit esleuer vn Trophée magnifique, avec vne inscription qui disoit simplement, *que l'armée de Tibere Cesar, auoit consacré ces monuments à Mars, à Jupiter, & à Auguste: pour la victoire qu'elle auoit obtenüe, contre les Nations qui habitoient entre le Rhin & l'Albis.* Et tout cela Romains, sans parler de luy, non plus que du moindre Soldat de l'armée qu'il commandoit. Je ne vous diray point exactement, toutes les choses

que Germanicus a faites : la Renommée vous les a apprises : & la haine que quelques vns ont eüe pour luy, vous doit assez persuader, qu'il meritoit vostre amitié. Au reste, lorsque Tibere iugea qu'il estoit à propos, pour les desseins qu'il auoit, que Germanicus reuint à Rome, receuoir l'honneur du Triomphe ; cét Illustre infortuné, connut bien que l'on vouloit qu'il Triomphast auãt la victoire. Cependant, il ne laissa pas d'obeir : il laissa cette guerre imparfaite, qu'il alloit acheuer si vtilement, & si glorieusement pour vous : & sans se vouloir seruir de toute sa prudence, il escouta seulement sa generosité. Vous le vistes inuincibles Romains, dans le Char de Triomphe : mais dans le mesme instant où vous resplandiez des larmes de ioye, il y auoit peut-estre quelqu'un de ces Magiciens, dont Rome est toute remplie, qui predisoit des-ja, que vous verriez bien-toft des larmes de douleur, sur les cendres de Germanicus. Vous sçauiez encor, que l'on ne le rappella pas dans sa Patrie, pour luy permettre d'y demeurer : au contraire, on l'enuoya en vn lieu fort

esloigné : & l'on trouua qu'il estoit à propos , ou pour mieux dire encor necessaire ; soit pour le bien du Public , ou pour celuy de quelques particuliers ; de le bannir de Rome , sur vn pretexte honorable. Quoy qu'il en soit, il fit ce que l'on voulut. Il fut aussi heureux à pacifier , les interets des Princes allies du Peuple Romain , qu'il l'auoit esté à combattre ses ennemis : & si le traistre Pison , & l'ambitieuse Plancina , n'eussent pas entrepris sa perte ; l'on auroit peut-estre bien eu de la peine à en venir à bout. Germanicus estoit si vniuersellement aimé , qu'il eust esté difficile , à ceux qui l'ont fait mourir , d'accroistre le nombre de leurs complices. Il sçauoit ce que l'on pensoit de luy : & l'estime qu'il auoit acquise , ne luy pouuoit estre suspecte. Car toutes les fois qu'il alloit à la guerre, il auoit accoustumé, d'aller seul la nuit desguisé en simple Soldat, escouter de tente en tente, ce que l'on disoit de luy. Ce n'est pas qu'il cherchast le plaisir d'oüir les loüanges , que l'on donnoit à sa valeur : au contraire, il cherchoit disoit-il, à s'instruire de ses defauts, afin de s'en cor-

AV PEUPLE ROMAIN. 415

riger. Voyla Romains , quel estoit Germanicus : son ame estoit toute noble , & toute genereuse : & sous quelque forme que la mort se presentast , il la regardoit d'un visage assure. Il a veu la tempeste , luy disperfer son armée , & pousser son vaisseau contre des escueils , sans auoir d'autre apprehension , que celle de voir perir les Legions Romaines. On l'a veu apres ce naufrage , payer à tous les Soldats qui en eschaperent , ce que l'orage leur auoit fait perdre : on l'a veu tant qu'il a vescu , seruir ses plus grands ennemis : & ce qui est le plus estrange , & le plus merueilleux , il est mort sans rien dire , contre le chef de la conspiration , que l'on a faite contre sa vie : & il s'est contenté de prier ses amis , d'en faire punir les complices. Il me semble Romains , que c'est la moindre chose , que l'on puisse accorder aux cendres , d'un petit fils d'Anthoine , d'un neveu d'Auguste , & d'un mary d'Agripine. Oüy Romains , quand Tibere seroit le Chef de cette conspiration , (ce qu'aucun d'entre vous n'oseroit dire ;) que ce seroit par ses ordres , que Germanicus seroit mort ; estant Grand Politique :

comme il est, il deuroit tousiours perdre les complices de son crime. Pison & Plancina, doiuent estre sacrifiez à Germanicus : & quand ce ne seroit que pour les empescher de parler, & pour essuyer vos larmes, ils doiuent respendre leur sang. Tous ceux qui se meslent de faire des meschancetez effroyables, ont tousiours accoustumé, de perdre les executeurs de leurs mauuais desfeins, afin qu'on ne les en soupçonne pas. Pison a des-ja eu l'audace, de dire à Marfus Vibius, par vne raillerie insolente, qui semble regarder vne personne que ie ne nomme point, parce que i'ay plus de respect que luy; *qu'il viendroit à Rome, pour se iustifier de la mort de Germanicus, quand le Preteur informant des poisons, y auroit adiourné tous les criminels, & tous les accusateurs.* Oüy Romains, ie vous le dis encore, de quelque façon que soit mort Germanicus, Pison doit mourir : & i'espère tant de la prudence de Tibere, que ie ne doute point que Pison ne soit perdu : & qu'en quelque façon, la mort de Germanicus ne soit vangée. Mais pour-obtenir cette satisfaction, employez

vos larmes & vos prieres: faites retentir par tout, le nom de Germanicus: ne renfermez pas vostre douleur, dans le Tombeau d'Auguste, avec ces pitoyables Reliques, que nous y allons porter. Suiuez-moy Romains; allons au Senat, demander iustice pour Germanicus: representons luy qu'il feroit honteux, de ne vanger pas la mort d'un homme, à qui l'on a dressé des Arcs Triomphaux; que l'on a veu entrer à Rome, dans un Char de Triomphe; & qui passe chez toutes les Nations, & mesme parmy les Barbares, pour le plus accompli d'entre les mortels. N'employons point de charmes ny d'enchantemens, pour perdre nos ennemis, comme ils ont employé, pour perdre Germanicus: ne vangeons point sa mort, par les mesmes armes qui l'ont causée: fions nous en l'equité des Dieux, en la Prudence de Tibere, & en l'authorité du Senat: on n'oseroit nous refuser, la iustice que nous demandons. Vous, Soldats qui l'avez suiuy, demandez le sang de Pison, pour vanger la perte de vostre Capitaine, racontez au Senat, les perils où

vous l'avez accompagné : monstrez les blessures que vous avez receuës, aux combats où il estoit : dites avec verité, les choses dont vous avez esté les tefmoins : & demandez enfin, que l'on vange la mort du Pere des Legiōs, & de vostre General. Vous genereux Citoiens qui m'entendez, demandez avec hardiesse, que l'on vange la perte de Germanicus : souuenez-vous de ce qu'il estoit ; souuenez-vous de sa vertu ; de sa modestie ; de sa bonté ; de son courage ; de sa liberalité ; & de sa moderation. Dites que c'estoit le modelle, sur lequel vous esperiez regler, la vie & les mœurs de vos enfants, & les empescher de suiure, les mauvais exemples qu'ils voyent tous les iours. Dites que vous avez perdu, vostre suport & vostre appuy : & demandez du moins, que l'on vange en la personne du traistre Pison, celuy que l'on vous a osté. Enfin, qui que vous soyez, qui entendez ma voix, employez la vostre, pour demander ceste equitable vengeance. Faites resonner par tout, les noms de Iules Cesar, d'Anthoine, de Marcellus, & d'Auguste, pour obtenir

AV PEUPLE ROMAIN. 419
ce que vous demanderez. Parlez de Tombeaux, d'urne, & de cendres, pour exciter la compassion, dans le cœur des plus cruels. Joignez mesmes quelques menaces aux prieres, si elles sont inutiles: & n'oubliez rien, de tout ce qui peut perdre Pison, consoler Agripine, & vanger Germanicus.

EFFECT DE CETTE HARANGUE.

 *ETTE Harangue ne manqua pas, d'un effect avantageux: tout le Senat, & tout le Peuple Romain, en fut sensiblement touché: l'un & l'autre versa des pleurs, poussa des plaintes, & s'abandonna à la douleur: & l'on eust dit, que toute la gloire de Rome, alloit entrer dans le Tombeau, avec les cendres de Germani-*

420 AGRIPINE AV PEUPLE ROM.

cus. Chacun appelloit Agripine, l'honneur de la Patrie, le seul sang d'Auguste, l'unique & dernier exemple, de l'ancienne vertu Romaine: & chacun prioit les Dieux, de vouloir conseruer sa race, & de la faire regner, au delà, & apres la ruine entiere de celle des meschans. Enfin le zele public fut si ardent pour Germanicus & pour Agripine, que Tibere fut contrainct d'abandonner Pison, aux rigueurs de la iustice. Mais il preuint son iugement, par un coup d'espée, qu'il se donna dans la gorge, dont il mourut à l'instant.

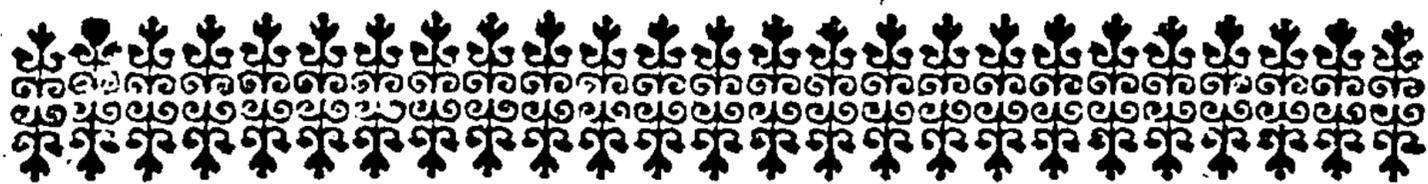


S A P H O

A

ERINNE.

VINGTIESME HARANGVE.



ARGUMENT.

VOUS allez entendre parler cette Illustre femme, dont tous les siècles ont tant parlé : que Platon mesme admiroit ; dont l'image a esté gravée, comme celle d'une Deesse, dans toute la monnoye d'un grand Peuple ; dont il nous reste encor une espece de Poësie, dont les vers sont appellez Saphiques, à cause que ce fut elle, qui en inventa la mesure ; & que deux grands Hommes de l'Antiquité Grecque & Romaine, ont appellée la dixiesme Muse. Je luy fais prendre l'occasion, d'exorter son amie à faire des vers comme elle, afin de faire voir que les Dames en sont capables : & qu'elles ont tort de negliger, une si agreable occupation. C'est l'Argument de cette Harangue, que ie donne en particulier, à la gloire de ce beau sexe ; comme en general, ie luy ay donné tout ce volume.



*Viens voir en cette belle chose ;
L'estonnement de l'Vniuers :
Mais souuiens-toy que cette Prose,
N'est pas si belle que ses Vers.*

S A P H O

A

ERINNE.

L faut Erinne, il faut que ie surmon-
te aujourd'huy en vostre ame, cette
deffiance de vous-mesme, & cette fausse
honte, qui vous empeschent d'employer

vostre esprit , aux choses dont il est capable. Mais il faut auparavant que de vous parler de vostre merite en particulier , que ie vous fasse voir celuy de nostre sexe en general : afin que par cette connoissance , ie vous puisse porter plus aysemēt à ce que ie veux. Ceux qui disent que la Beauté , est le partage des femmes ; & que les beaux Arts, les belles lettres , & toutes les sciences sublimes & releuées, sont de la dominatiō des hommes, sans que nous y puissions pretendre aucune part ; sont esgallement esloignez , de la iustice & de la verité. Si la chose estoit ainsi, toutes les femmes feroient nées avec de la beauté , & tous les hommes avec vne forte disposition à deuenir sçauants : autrement, la Nature feroit iniuste , en la dispensation de ses Thresors. Cependant nous voyons tous les iours, que la laydeur se trouue dans nostre sexe , & la stupidité dans l'autre. Que s'il estoit vray , que la Beauté fust le seul aduantage, que nous eussions receu du Ciel ; non seulement toutes les femmes feroient belles , mais ie crois encor, qu'elles le feroiēt iusques à la mort ; que le Temps respecteroit
en

en elles, ce qu'il destruit à tous les momēts; & que n'estans enuoyées au monde, que pour y faire voir leur Beauté; elles seroient belles, tant qu'elles seroient au monde. En effect, ce seroit vne estrange destinée, de suruiure vn siecle, à la seule chose, qui pourroit nous rendre recommandables: & de ce grand nombre d'années, qui nous conduisent au Tombeau, n'en passer que cinq ou six avecques gloire. Les choses que la Nature semble n'auoir faites, que pour l'ornement de l'Vniuers; ne perdent presque iamais la Beauté, qu'elles leur a vne fois donnée. L'or, les perles, & les diamants, conseruent leur esclat aussi long-temps que leur estre: & le Phenix mesme à ce que l'on dit, meurt avecques sa beauté, pour ressusciter avec elle. Disons donc apres cela, que puis que nous ne voyons point de roses ny de lys sur le teint des plus belles, que la rigueur de quelques hyuers ne flettrisse; que nous ne voyons point d'yeux, qui apres auoir esté plus esclatants que le Soleil, ne se couurent de tenebres; & qui apres auoir fait cent Illustres conquestes, ne se trouuent en estat.

de ne voir presque plus les conquestes des autres ; disons dis-je , que puis que nous voyons que chaque instant de la vie , nous dérobe malgré nous & malgré nos soins , les plus belles choses que nous ayons ; que le temps emporte nostre ieunesse ; que ces filets d'or où tant de cœurs se prennent , ne feront plus vn iour que des filets d'argent ; & qu'enfin cét air de la Beauté , qui se mesle si agréablement , dans tous les traits d'un beau visage ; & où l'on voit paroître vn rayon de la Diuinité ; n'est pas assez fort , pour vaincre les maladies , le temps , & la vieillesse ; Concluons dis-je , qu'il faut de nécessité , que nous ayons d'autres aduantages que celui-la. Et pour en parler raisonnablement , la Beauté est en nostre sexe , ce que la valeur est en celui des hommes : mais comme cette qualité ne les empesche pas , d'aymer l'estude des belles lettres ; cét aduantage aussi , ne nous empesche point , de les apprendre & de les sçauoir. Que s'il y a quelque difference , entre les hommes & les femmes , ce doit estre seulement , pour les choses de la guerre : c'est à la Beauté de mon sexe à con-

quester les cœurs ; & à la valeur , & à la force des hommes , à conquister des Royaumes. L'intention de la Nature , paroist si claire en cette rencontre , qu'on ne s'y peut opposer : ie consents donc , que nous laissions prendre des Villes , donner des batailles , & conduire des armées , à ceux qui sont nez pour cela : mais pour les choses qui n'ont besoin , que de l'imagination , de la viuacité de l'esprit , de la memoire , & du iugement ; ie ne scaurois souffrir que l'on nous en priue. Les hommes , qui comme vous scauez , sont presque tous nos esclaves , ou nos ennemis ; quand mesme les chaines que nous leur faisons porter leur semblent trop pesantes , où que les ayants brisées , ils sont les plus irritez contre nous ; ne nous disputent pourtant point , ny la Beauté de l'imagination ; ny la viuacité de l'esprit ; ny la force de la memoire ; mais pour le iugement , quelques-vns ont l'iniustice de soutenir , qu'ils en ont plus que nous. Je pense toutesfois , que la moderation , & la modestie de nostre sexe , font assez voir que nous n'en manquons point : & puis , s'il est vray que nous posse-

dions ces premiers aduantages au souverain degré; il est presque impossible, que nous ne possédions pas l'autre. Car si nostre imagination, nous montre les choses comme elles sont; si nostre esprit les connoit parfaitement; & si nostre memoire nous sert comme il faut; le moyen que nostre iugement puisse errer? L'imagination quand elle est viue, est vn miroir si fidelle; l'esprit quand il est illuminé, penetre si profondement les choses; & la memoire quand elle est heureuse & cultiuée, instruit si puissamment par l'exemple; qu'il est impossible, que le iugement ne se forme pas. Croyez-moy Erinne, quand la mer est calme, il est difficile de faire naufrage; le plus mauuais Pilote peut entrer au port; & il n'est point d'escueils, que l'on ne puisse esuiter quand on les voit, & que les vagues ne sont point esmeuës. Pour moy ie vous aduoné que ie ne comprends pas, que ceux qui nous laissent l'imagination, l'esprit, & la memoire en partage; puissent se vanter, d'auoir plus de iugement que nous. Car le moyen de penser, que leur imagination, ne leur montrant pas les cho-

ses comme elles sont ; que leur esprit, ne les connoissant pas parfaitement ; & que leur memoire, ne leur estant pas fidelle ; le moyen dis-je, de penser, que sur des rapports si faux, leur iugement puisse agir equitablement ? non Erinne, cela n'est pas possible : & pour estre plus raisonnables que quelques-vns d'entr'eux ; disons, que parmy eux & parmy nous, il y a des personnes qui ont tout ensemble, de l'imagination, de l'esprit, de la memoire, & du iugement. Ce n'est pas que si ie le voulois, ie ne pusse faire voir, par vne induction forte & puissante ; que nostre sexe pourroit se vanter, d'estre plus riche des Thresors de l'esprit que celuy des hommes. Car considerez Erinne, cét ordre presque Vniuersel, que l'on voit entre tous les animaux, qui viuent dans les bois & dans les cauernes : vous verrez, que ceux qui sont nez avec de la force & du cœur, sont bien souuent peu adroits, & peu intelligents : & que les foibles pour l'ordinaire, ont vn instinct plus puissant, & sont plus près de la raison ; que ceux à qui la Nature, a donné d'autres aduantages. Vous iugez bien que

selon cét ordre, la Nature ayant donné plus de force & plus de courage aux hommes qu'aux femmes; elle doit aussi nous auoir donné, & plus d'esprit, & plus de iugement: Mais encore vne fois Erinne, accordons leur qu'ils en ont autāt que nous; pourueu qu'ils demeurent aussi d'accord, que nous en auōs autant qu'eux. Vous me direz peut-estre, que quand du consentement de tous les hōmes, i'auray obtenu cette déclaration; ie ne pourray pas encore vous persuader, que la connoissance de belles lettres, soit bien-seante à vne femme: puis que par vn vsage que les hommes ont estably, de crainte peut-estre d'estre surmontez par nous; l'estude nous est aussi defenduë que la guerre. Faire des Vers, est mesme chose que donner des batailles, si nous les en voulons croire: & pour tout dire, il semble que l'on ne nous permet, que ce que l'on nous deuroit plustost defendre. Quoy Erinne, nous aurons l'imagination belle; l'esprit clair-voyant; la memoire heureuse; le iugement solide; & nous n'employerons toutes ces choses, qu'à friser nos cheueux, & qu'à chercher les

ornemens, qui peuvent adiouster quelque chose à nostre Beauté: non Erinne, ce feroit abuser inutilement, des faueurs que nous auons receuës du Ciel. Celles qui sont nées avec des yeux à faire des conquestes, n'ont que faire de ioindre l'artifice, aux graces de la Nature: & ce feroit donner vn indigne employ à l'esprit, que de ne le faire agir toute nostre vie, qu'à de semblables occupations. On pourroit mesme dire, que si les choses estoient ordonnées comme il faut, l'estude des belles lettres, deuroit plustost estre permise aux femmes qu'aux hommes: car comme ils ont la conduite de l Vniuers; que les vns font Roys; les autres Gouverneurs de Prouinces; quelques-vns Sacrificateurs; les autres Magistrats; & tous en General, Maistres de leurs familles: & par consequent occupez, ou aux affaires du Public, ou aux leurs en particulier; ils ont sans doute peu de temps à donner, à cette sorte d'estude. Il faut qu'ils le déroben à leurs suiets, à leurs amis, ou à eux-mesmes: mais pour nous, nostre loisir & nostre retraicte, nous en donnent toute la facilité, que nous pour-

rions souhaitter. Nous ne dérobons rien au Public ny à nous mesmes: au contraire, nous nous enrichissons, sans apauvrir les autres; nous illustrons nostre Patrie, en nous rendans Illustres; & sans faire tort à personne, nous aquerons beaucoup de gloire. Il est biē iuste ce me semble, puis que nous laissons la domination aux hommes, qu'ils nous laissent du moins la liberté, de connoistre toutes les choses, dont nostre esprit est capable: Le desir du bien, ne nous doit point estre defendu: & par consequent, ce n'est pas vn crime de le pratiquer. Les Dieux n'ont riē faiçt d'inutile en toute la Nature: chaque chose suit l'ordre, qui luy a esté donné: le Soleil esclaire & eschauffe l'Vniuers: la Terre nous donne tous les ans des fleurs & des fruiçts: la mer nous donne toutes ses richesses: les riuieres arrousent nos prairies: les bois nous prestent leurs ombrages: & toutes choses enfin, seruent à la société Publique. Cela estant ainsi, pourquoy veut-on que nous soyons les seules rebelles & mesconnoissantes enuers les Dieux? pourquoy veut on dis-je, que nostre Esprit soit ou
indignement

indignement employé , ou eternellement inutile? qu'elle bien-seance peut-il y auoir, à mespriser ce qui est honneste? & quelle raison peut tomber d'accord, que ce qui est infiniment louüable de foy, deuienne mauvais & condamnable dés qu'il est en nous? Ceux qui ont des esclaves, les font instruire pour leur commodité: & ceux que la Nature ou l'vsage, nous ont donnez pour Maistres, veulent que nous esteignons en nostre ame, toutes les lumieres que le Ciel y a mises: & que nous viuions, dans les plus espais tenebres de l'ignorance. Si c'est pour obtenir plus aysement nostre admiration, ils n'arriuent pas à leur fin: puis que nous n'admirons point, ce que nous ne connoissons pas. Que si c'est aussi, pour nous rendre plus assuietties, ce sentiment n'est pas genereux: & s'il est vray, qu'ils ayent quelque Empire sur nous, c'est rendre leur domination peu glorieuse, que de regner sur des stupides & sur des ignorantes. Vous me direz peut-estre, que tous les hommes ne nous sont pas si rigoureux: & que quelques-uns

consentent, que les femmes employent leur esprit, à la connoissance des belles lettres: pourueu qu'elles ne se meslent pas, de vouloir elles mesmes composer des ouurages. Mais que ceux qui sont de cette opinion se fouuiennent, que si Mercure & Apollon sont de leur sexe, Minerve & les Muses sont du nostre. L'aduouë neantmoins, qu'ayant autant receü du Ciel que nous auons, nous ne deuons pas nous engager legerement, à vne semblable chose. La honte par exemple, n'est pas à faire des Vers; mais à en faire mal: & si les miens n'auoient eu le bon-heur de plaire, ie n'en aurois iamais monstré deux fois. Cette honte ne nous est pas toutesfois particuliere: & quiconque faict mal vne chose, qu'il entreprend volontairement; merite sans doute d'en estre blasmé, de quel que sexe qu'il puisse estre. Vn mauuais Orateur, vn mauuais Philosophe, & vn mauuais Poëte, n'acquierent guere plus de gloire, qu'une femme qui s'acquiteroit de mauuaise grace de toutes ces choses: & de quel que sexe que l'on soit, on merite repreh-

fion quand on fait mal; & beaucoup d'estime quand on fait bien. Mais pour donner quelque chose à l'usage, & à la deprauation du siecle; laissez Erinne, toutes ces sciences espineuses, à ceux qui n'ayment à chercher la gloire, que par des sentiers difficiles. Je ne veux pas vous conduire, en des lieux où vous ne voyez rien d'agreable: Je ne veux pas que vous passiez toute vostre vie, dans les importunes recherches, de ces secrets qu'on ne trouue point: Je ne veux pas que vous employez tout vostre esprit inutilement, à connoistre en quel lieu les vents font leur retraite, apres auoir fait faire des naufrages: & ie ne veux pas enfin, que vous consumiez le reste de vos iours, à Philosopher indifferemment sur toutes choses. I'ayme vostre repos, vostre gloire, & vostre Beauté tout ensemble: ie ne veux point pour vous de ces sortes d'estude, qui rendent le teint iaune; les yeux enfoncez; le visage haue; qui mettent des rides sur le front; & qui rendent l'humeur sombre & inquiete. Je ne veux point que vous fuyez la societé ny la lumie-

re : mais ie veux seulement, que vous me suiviez aux bords du Permesse. C'est-là Erinne, que ie vous veux conduire : c'est-là que vous me surpasserez, aussi-tost que vous y serez arriüée : c'est là que vous acquerrez vne Beauté, que le Temps, les années, les saisons, la vieillesse, & la mort mesme, ne pourront vous dérober : & c'est la enfin, que vous connoistrez parfaitement, que nostre sexe est capable, de tout ce qu'il veut entreprendre. Vous me direz peut-estre, qu'en voulant vous porter à la Poësie, ie ne vous tiens pas ma parole : puis que dans les descriptions que l'on fait de ceux qui font des vers, il semble que la Beauté ne peut compatir, avec les grimaces que l'on leur faict faire. Mais sçachez Erinne, que cela n'est qu'une inuention des hommes : qui ont voulu faire entendre, que comme nous voyons ceux qui rendent les Oracles, estre troublez par la presence du Dieu qui les faict parler ; de mesme aussi, la Poësie estant toute diuine, trouble ceux qui la pratiquent. Mais quand cela feroit ainsi, vos yeux n'en feroient pas

moins clairs : car comme lors que l'oracle est rendu , le Prestre retrouue sa premiere tranquillité ; vous n'aurez pas aussi plustost quitte la plume , que vous retrouuerez vos premieres graces. Et puis, ie ne pense pas que vous remplissiez iamais vostre esprit , de si funestes images, qu'il en puisse reiallir, quelque chose de funeste dans vos yeux. Vous serez Maistresse absolüe , des suiets que vous voudrez traicter : & de tant de beautez qui font en la Nature, vous pourrez choisir celle, qui touchera le plus vostre inclination. La description d'un bois, ou d'une fontaine; les plaintes d'un Amant & d'une Maistresse; ou l'Eloge de quelque vertu ; vous donneront d'assez amples suiets, de faire paroistre les Talents, que le Ciel a mis en vostre personne. Vous estes née avec de si glorieux aduantages, que vous feriez ingrante enuers ceux qui vous les ont donnez , si vous n'en fcauiez pas bien vser. Vous me demanderez peut-estre, s'il n'est pas assez glorieux à une belle femme , que tous les beaux esprits de son temps, fassent des vers à sa louange, sans

qu'elle se mesle, de faire elle-mesme son portrait. Vous me demanderez dis-je, si sa gloire n'est pas mieux establie de cette façon que de l'autre? mais j'ay à vous répondre, que quelques Eloges que l'on vous puisse donner, il vous feroit plus glorieux, d'auoir fait des vers pour tous les Illustres de vostre siecle, si vous les faisiez bien; qu'il ne vous le feroit, qu'ils en eussent tous fait pour vous. Croyez-moy Erinne, il vaut mieux donner l'immortalité aux autres, que de la receuoir d'autruy: & trouuer sa propre gloire chez soy, que de l'attendre d'ailleurs. Les portraits que l'on feroit de vous de cette sorte, ne passeroient peut-estre vn iour chez la Posterité, que pour des tableaux faitz à plaisir. On admireroit plus l'imagination des Poëtes, que vostre beauté; & les copies enfin, passeroient pour Originiaux. Mais si de vostre propre main, vous laissez quelques marques de ce que vous estes, vous viurez tousiours avec honneur, en la memoire de tous les hommes; ceux de vostre siecle qui vous auront louée,

passeront. Lors pour véritables ; & ceux qui ne l'auront pas fait, pour stupides ou pour enuieux. Je ne pretends pas toutesfois, que vous fassiez vostre portraict ; que vous parliez de vostre Beauté ; de vostre vertu ; & de toutes les rares qualitez qui sont en vous : Non , ie ne veux pas imposer, vne si dure chose à vostre modestie. La Poësie a bien d'autres priuileges : vous n'avez que faire de parler de vous, pour vous faire connoistre à la Posterité : vous n'avez qu'à parler de bonne grace, & l'on vous connoistra assez. Oüy Erinne, quãd vous n'employeriez vostre plume, qu'à blafmer les vices de vostre siecle, on ne laisseroit pas de vous louer. Confiderez donc encore vne fois ie vous enconiure ; combien foible & peu durable, est la reputation qui se fonde sur la Beauté. De tout ce nombre infiny de belles femmes, qui ont sans doute vescu dans les siecles qui ont precedé le nostre, à peine auons nous oüy parler de deux ou trois seulement : & dans ces mesmes siecles, nous voyons la gloire de plusieurs hommes, solidement establie, par

les escrits qu'ils nous ont laissez. Faites Erinne, que le Temps, la vieillesse, & la mort, ne vous dérobent que des roses; & qu'ils n'emportent pas toute vostre Beauté. Triomphez de ces ennemis de toutes les belles choses: mettez-vous en estat de soutenir par vostre exemple, la gloire de nostre sexe: faites aduoüer à nos communs ennemis, qu'il nous est aussi facile de les vaincre, par la force de nostre esprit, que par la Beauté de nos yeux: faites paroistre vostre iugement, par le mespris des sottises, que le vulgaire dira, de vostre resolution: faites voir à toute la Terre, de si beaux tableaux de vostre imagination; de si nobles efforts de vostre esprit; de si beaux effects de vostre memoire; & de si belles marques de vostre iugement; que vous seule ayez l'aduantage, d'auoir restably la gloire de toutes les femmes. Ne mesprisez donc pas ce que ie vous dis: car si par vne fausse honte, vous ne vous resoluez point à me suiure; & que vous fassiez consister, toute vostre gloire en vostre Beauté; vous pleurerrez de vostre viuant, la perte de cette Beauté.

Beauté. L'on parlera de vous , comme si
vous auiez esté d'un autre siecle : & vous
trouuerez lors , que j'auray eu raison de
vous dire au iourd'huy , ce que ie pense auoir
dit autrefois , dans quelques vns de mes
Vers;

*Les lys , les œillets , les Roses ,
Et toutes ces belles choses ,
Dont vostre visage est peint ;
L'esclat des yeux & du teint ;
Tout perdra forme & matiere ;
Et vous mourrez toute entiere ,
Si pour vaincre la Parque , & la fatalité ,
Vous n'allez par l'estude , à l'immortalité.*

EFFECT DE CETTE HARANGVE.

N'ON ne peut pas dire, que cette Harangue n'eut point d'effect, si l'on prend les choses au pied de la lettre: car il paroît bien, que celle à qui elle s'adressoit, se laissa porter où l'on voulut, puis qu'une Epigramme Grecque nous a dit; qu'autant que Sapho surpassoit Erinne en Poësie Lyrique; autant Erinne surpassoit Sapho, en vers Hexametres. Que si l'on s'esloigne du sens *Literal*, pour s'aprocher de mes intentions; ie seray bien glorieux, si ie puis persuader à nos Dames, ce que cette belle Lesbienne, persuadoit à son Amie: & plus encore, si ie puis persuader à toute la terre, que ce beau Sexe, est digne de nostre adoration: afin qu'on luy consacre un iour des Temples & des Autels, comme ie luy consacre maintenant, L'ARC DE TRIOMPHE, QUE I'AY ESLEVE A SA GLOIRE.

FIN.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS PAR LA GRACE DE DIEV
ROY DE FRANCE ET DE NA-
VARRE, A nos amez & feaux Con-
seillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens,
Maistres des Requestes ordinaires de nostre Ho-
stel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieute-
nans, & tous autres de nos Iusticiers & Officiers
qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien amé
le sieur DE SCVDERY nous a fait remonstres
qu'il a composé vn Liure intitulé *Les Femmes Illu-
stres, ou les Harangues Heroïques, avec les Portraits tirez
sur les Medailles antiques*. Lequel liure il desireroit
faire imprimer s'il nous plaisoit luy accorder nos
Lettres sur ce necessaires. A CES CAUSES, de-
siring traiter fauorablement ledit Exposant,
Nous luy auons permis & permettons par ces pre-
sentes, de faire imprimer, vendre & debiter ledit
Liure en tous les lieux de nostre obeyssance par tel
Imprimeur ou Libraire qu'il vouldra choisir, en vn
ou plusieurs volumes, en telles marges, en tels cha-
racteres, & autant de fois que bon luy semblera,
durant l'espace de six ans entiers & accomplis, à
compter du iour que chaque volume sera acheué
d'imprimer pour la premiere fois. Et faisons tres-
expreses defenses à toutes personnes, de quelque
qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer,
faire imprimer, vendre ny distribuer en aucún lieu de

nostre obeissance durât ledit tēps, avec figures ou sans figures, ny d'en distraire aucune chose, ny d'en emprunter le titre & le frontispice sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine de quinze cens livres d'amende, payables par chacun des contrevenans, applicables vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant ou au Libraire qu'il aura choisy, de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, A condition qu'il sera mis deux exemplaires dudit Liure en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le sieur Seguier, Cheualier, Chancelier de France, auant que de l'exposer en vente, à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles nous vous mandons que vous fassiez iouïr pleinement & paisiblement l'Exposant & ceux qui auront droict de luy, sans souffrir qu'il leur soit fait ny donné aucun empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement où à la fin dudit Liure vn extrait des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée, & aux Coppies collationnées par l'vn de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, comme à l'Original. Mandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'execution des presentes tous exploits necessaires, sans demander autre permission. Car tel est nostre plaisir. Nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires. Donné à Paris le dixiesme iour de Decembre l'an de Grace mil six cens quarante & vn. Et de nostre regne le trente-deuxiesme. Signé, Par le Roy en son Conseil, S A V L G E R. Et scellé.

Et ledit sieur de Scudery a cédé & transporté le Priuilege cy-dessus, pour la premiere Partie seulement à Augustin Courbé Marchand Libraire à Paris, suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer le quinzième Auiñ 1642.

Les exemplaires ont esté fournis.

Fautes suruenues à l'Impression.

PAge 8. ligne 25. Siegneur, lisez Seigneur. p. 11. lig. 2^e. onnée, l. don-
née. p. 22. lig. 14. plein, l. pleint. p. 54. lig. 11. esta. l. estat. p. 93. lig. 14.
leur deffendre, l. deffendre. p. 160. lig. 6. aiment, l. aime. p. 178. lig. 13. veil-
lent, l. veuillent, p. 179. lig. 3. s'esloigner, l. s'éloigner. p. 181. lig. 2. il man-
que vne virgulle p. 1. 3. lig. 1. il faut mettre vn point. p. 203. lig. 8. il faut
vn poinct p. 300. lig. 25. routes sortes, l. toute sorte. p. 302. lig. 17. il faut
vn point, au lieu d'une virgulle. p. 318. lig. 17. cent, l. cents. p. 319. lig. 22.
il faut oster deux poincts. p. 332. lig. 14. long, l. longs. p. 338. lig. 16. admi-
ra, l. admirera. p. 353. lig. 1. arricchissez, l. enrichissez. p. 356. lig. 17. punis,
l. punist. p. 388. lig. 10. permy, l. permis. p. 389. lig. 5. permis, l. permist. p.
417. lig. 16. ils ont, l. ils en ont. p. 424. lig. 4. fexe, l. sexe. p. 430. lig. 12. de,
l. des p. 431. lig. 17. Magistrats, l. Magistrats.